Dumfrons
004
v. 2
SMRS

LA SOEUR

DU MAUGRABIN.

ŒUVRES

DE PAUL-L. JACOB, BIBLIOPHILE.

HISTOIRE.

HISTOIRE DU SEIZIÈME SIECLE EN FRANCE, d'après les originaux, manuscrits et imprimés. Première série: règne de Louis XII, 4 vol. in-8°.

(Cet ouvrage ayant été détruit par l'incendie de la rue du Pot-de-Fer, la publication se trouve suspendue provisoirement. Le cinquième volume doit compléter la première série.)

HISTOIRE DE L'HOMME AU MASQUE DE FER, 1 vol. in-8°.

ROMANS-HISTOIRES.

1437.—LA DANSE MACABRE, histoire du temps de Charles VII, 1 vol. in-8°.

1440.—LES FRANCS TAUPINS, histoire du temps de Charles VII, 2 vol. in-8°.

1514.—LE ROI DES RIBAUDS, histoire du temps de Louis XII, 2 vol. in-8°.

1525.—LES DEUX FOUS, histoire du temps de François Ier, 2 vol. in-8°.

1680.—PIGNEROL, histoire du temps de Louis XIV, 2 vol. in-8°

1692.—LA FOLLE D'ORLÉANS, histoire du temps de Louis XIV, 2 vol. in-8°.

ROMANS DE MŒURS.

DE PRÈS ET DE LOIN, roman conjugal, 2 vol. in-8°.

UN DIVORCE, histoire du temps de l'Empire, 1 vol. in-8°.

VERTU ET TEMPÉRAMENT, histoire du temps de la Restauration, 2 vol. in-8°.

UNE FEMME MALHEUREUSE, 1re partie: FILLE, FEMME, 2 vol. in-8°.

CONTES ET NOUVELLES HISTORIQUES.

LES SOIRÉES DE WALTER SCOTT, 2 vol. in-8°.

LE BON VIEUX TEMPS, 2 vol. in-8°.

QUAND J'ÉTAIS JEUNE, Souvenirs d'un vieux, 2 vol. in-8°.

MÉDIANOCHES, 2 vol. in-8°.

LITTÉRATURE MÊLÉE.

MON GRAND FAUTEUIL, poésie et dissertations historiques, 2 vol. in-8°.

SOUS PRESSE,

pour paraître à différentes époques:

AVENTURES DU GRAND BALZAC, pour faire suite aux mystifications du petit Poinsinet, 2 vol. in-8°.

LA CHAMBRE DES POISONS, histoire du temps de Louis XIV.

UNE FEMME MALHEUREUSE, 2me partie: AMANTE, MÈRE, 2 vol. in-8°.

HISTOIRE DE LA RÉGENCE DE PHILIPPE D'ORLÉANS.

CORBEIL, IMPRIMERIE DE CRÉTÉ.

LA SOEUR

DU

MAUGRABIN

HISTOIRE DU TEMPS D'HENRI IV,

— 1606 —

PAR

Paul-L. Jacob,

BIBLIOPHILE.

Livres nouveaux, livres vieux et antiques.

II

PARIS,

LIBRAIRIE DE DUMONT,

PALAIS-ROYAL, 202, CERCLE LITTÉRAIRE.

1858

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lasurdemaugrabin02jaco

XXVI

LES REPRÉSAILLES.

Schariar était sorti de Paris par la porte de Bussy, sans ralentir le galop de la haquenée, qui ne résistait plus à la main puissante de cet habile cavalier, et qui respirait à pleins naseaux l'air frais du matin, embaumé des parfums de la verdure.

Schariar, le cœur gonflé de regrets au souvenir de la bourse, du diamant et des six

mille écus qu'il perdait en cette nuit funeste, n'avait pas encore senti un remords de l'assassinat de son frère; il pensait au contraire à profiter de cette mort pour s'emparer du commandement de la bande et continuer le métier qu'il avait fait toute sa vie; il ne présumait aucun obstacle sérieux à son élection en qualité de chef, et il se jugeait seul capable de revendiquer la succession du Maugrabin.

Il se dirigea donc vers les champs de seigle dans lesquels devaient être cachés ses compagnons en l'absence de leur capitaine.

Mais, comme il traversait le Pré-aux-Clercs, les regards fixés en avant et toujours attristés par la vue du gibet abbatial qui semblait se multiplier pour eux, la haquenée s'effaroucha aux éclairs des armures qui reluisaient dans la plaine, bondit et se cabra avec une telle impétuosité, que son cavalier faillit être désarçonné : c'étaient les gardes du duc de Sully, précédés de Morabba et de Henri IV.

Schariar eut assez de force de corps pour

se tenir en selle, et assez de présence d'esprit pour laisser s'emporter sa monture effarée, sans la contraindre à passer outre en allant droit à cette troupe étincelante, qu'il avait lieu de redouter d'ailleurs plus que la haquenée; il parvint à calmer la peur de cette jument, au moyen d'un détour qui lui permit d'éviter le reflet de la lumière sur les casques et les cuirasses; mais ce détour le rapprocha de la troupe armée, en tête de laquelle il reconnut sa sœur, qui l'avait aussi reconnu de plus loin, et qui était en proie à de poignantes angoisses.

Dénoncerait-elle son frère et vengerait-elle Alcanzor sur le meurtrier qu'elle eût voulu sauver dans toute autre circonstance, au prix de son propre sang? Morabba luttait avec les sentimens les plus violens et les plus opposés : son cœur battait si tumultueusement que le roi s'en émut, car un des bras de Henri IV s'était glissé autour de la taille de sa protégée, sous prétexte de la soutenir dans la marche, et les

pulsations de ce cœur désordonné retentissaient jusqu'au sien.

— Ma fille, vous tremblez comme si vous aviez la fièvre, lui dit Henri IV en la caressant de la main sous le menton : est-ce que vous m'auriez joué d'un tour? je ne vois point nos duellistes, quelque part que je porte les yeux! Ce quidam qui chevauche en vous regardant, belle, n'est pas M. de Guise ni M. de Créqui, si j'ai bien la visière nette?

— Nenni, Monseigneur; je ne connais point ce cavalier, reprit-elle en faisant un effort pour mentir : c'est quelqu'un de la suite du duc de Guise.

— Ventre saint-gris! je louerais peu mon cousin de Guise d'avoir de semblables harpailles à son service! Voyez, ma fille, il a la mine d'un soudard de buisson! Je ne sais ce qu'il fit de son chapeau, ce bel amoureux qui vous convoite du regard; rendez grace à Dieu d'être en notre compagnie plutôt qu'en la sienne?

— Garde à vous! s'écria Sully, qui observait avec défiance les mouvemens de Schariar, et qui avait été frappé de la sinistre physionomie de cet inconnu : voici un ennemi qui nous vient reconnaître. Halte! baissez vos piques, placez-vous sur deux rangs! Trompette, vous sonnerez l'alarme en cas qu'on nous attaque? Sire, ajouta-t-il en abordant le roi, je vous avais bien déclaré qu'on en voulait à votre personne!

— Mon ami, ne vous épouvantez pas d'une ombre, repartit Henri IV qui lui tendit la main en souriant : les gens qui s'enfuient sont peu à craindre.

— Schariar! traître, fraticide, s'écria tout à coup Morabba saisie d'une inspiration frénétique, qu'as-tu fait d'Alcanzor?

— Sire, ne voyez-vous pas que cette femme est en démence, dit M. de Béthune à l'oreille du roi : elle nous mène dans quelque embûche.

— Schariar! cria encore Morabba, qui n'avait pas reçu de réponse de Schariar piquant

des deux et presque hors de la portée de cette voix prophétique. Schariar! Caïn qui occit Abel! infâme et abominable assassin! je te maudis par l'air, l'eau, le feu et la terre! Malheur, malheur à toi!

Morabba, en prononçant cette malédiction avec un accent terrible, fondit en larmes et tomba mi-pâmée dans les bras de Henri IV.

Cependant Schariar, qui avait senti un frisson mortel courir dans ses veines et pénétrer jusqu'à la moelle de ses os en écoutant les cris menaçans de sa sœur, commençait à se remettre de cette impression pénible, lorsqu'il entra dans les champs de seigle où les épis avaient la hauteur d'un homme debout.

Il entendit le sifflement aigu qui servait de signal à la bande du Maugrabin, et soudain le seigle s'agita en tout sens avec un concert de sifflemens que n'eût pas su imiter une famille de vipères : une tête parut, puis deux, puis dix, puis vingt se montrèrent noires et grima-

çantes avec leurs dents blanches et leurs yeux de flamme entre les épis ; le lieutenant du Maugrabin, la dague au poing, se présenta le premier et arrêta le cheval par le mors.

Schariar fut aussitôt entouré de brigands qu'il s'étonna de trouver si empressés à sa rencontre, et qu'il salua d'un cri de joie auquel nul ne répondit : ce silence était de sinistre augure.

— Schariar, qu'as-tu fait de ton frère ? lui demanda le lieutenant en l'interrompant d'un coup d'œil perçant et moqueur.

— Mon frère ! répéta Schariar troublé de cette question qui le frappa comme un écho de celle de Morabba ; vous ne me l'avez pas donné en garde !

— Ce sont les mêmes paroles que Caïn dit à Dieu après le meurtre d'Abel, répliqua un des bandits, qui s'était instruit aux sermons des prédicateurs de la Ligue.

— Tu l'as tué ! s'écria le lieutenant tout

joyeux de cette occasion d'assouvir sa haine contre un rival d'autorité. Oui, méchant, tu as tué ton frère!

— Moi! repartit Schariar qui n'était pas préparé à cet assaut; lequel de nous deux est ivre, Pincebourde? Le vin, que tu as bu de trop, déborde par ta langue.

— Je maintiens que tu es l'auteur de la perte du Maugrabin, reprit le lieutenant Pincebourde avec plus d'insistance et d'acrimonie : tu l'as traîtreusement occis par derrière, sinon tu l'as vendu et livré aux gens du roi pour avoir la récompense de cette capture.

— Vraiment, triple étourneau! dit Schariar qui manifesta involontairement le regret de revenir sans argent; je te permets d'aller réclamer les six mille écus en l'audience du commissaire-enquêteur, près la porte de Bussy, à une heure de relevée.

— Oyez, frères, comme il avoue sa lâche et vilaine action : il a osé demander le prix du sang de l'infortuné Alcanzor.

— Quand je te dis et répète qu'on ne donnerait pas de ce corps mort un denier, malgré l'édit publié à son de trompe !

— Vous l'avez entendu tous, frères, il avoue son crime et il en vient chercher le châtiment parmi vous, que le Maugrabin nommait ses enfans.

— Qu'il meure, le traître, pour venger le Maugrabin notre père ! hurlèrent les argotiers en tirant leurs poignards.

— Le Maugrabin, mes amis, est allé de vie à trépas, reprit Schariar pâle et tremblant; mais qui prouvera qu'il soit mort de ma main ?

— C'est moi qui t'accuse et moi qui te vais convaincre de fratricide, répondit le lieutenant en lui désignant son fourreau vide. Où est ton couteau ?

— Je l'ai laissé choir en fuyant les hoquetons qui me poursuivaient, répliqua Schariar ; j'ai perdu de même mon épée, mes pistolets, mon chapeau, ma bourse, le diamant.... Maho-

met me prenne en son paradis! j'ai failli périr à l'endroit où mon frère tomba mort.

— Et ce sang! s'écria le lieutenant qui en aperçut les marques récentes sur les vêtemens et sur les doigts du misérable qu'il avait juré de sacrifier. C'est le sang du Maugrabin! Frères, ce sang qui crie vengeance, ce sang doit être lavé dans un autre sang!

— Oui, oui, mort à Schariar! mort au meurtrier de notre vaillant chef! dirent à la fois les argotiers qui levèrent leurs couteaux sur la victime.

— Frères! ne vous souillez pas de ce sang impur et abhorré! interrompit le lieutenant, qui arrêta les coups. Vous êtes à cette heure soldats au service du roi, sous le commandement de monseigneur le duc de Guise : il ne vous est plus permis de commettre un meurtre, même sur un meurtrier.

— Hé bien! il faut lier de cordes ce méchant, dit un de la troupe, et le livrer au bour-

reau, comme il a livré son pauvre frère ? Nous irons le voir danser à la potence.

— Non, frères, faisons-nous justice par nos mains, dit Pincebourde à qui la réflexion avait fourni une vengeance compatible avec ses scrupules : car ce fourbe Schariar pourrait bien requérir sa grace en se glorifiant d'avoir égorgé le Maugrabin, et le parlement le renverrait absous avec une bonne somme. Voici comment nous nous laverons les mains de ce qui adviendra pour la peine du fratricide.

Pendant que le lieutenant expliquait aux principaux de la bande le traitement qu'il réservait à Schariar, on avait enlevé celui-ci de dessus la selle, on l'avait garrotté, baillonné; ensuite on l'avait attaché par les pieds à la queue de la haquenée, qu'on tenait fortement par la bride; puis, on pendit à la croupe de cette jument encore échauffée de la traite qu'elle venait de faire, des bouquets d'orties et de chardons

qui devaient l'exciter par mille piquans mis en jeu dans sa course.

Quand ces apprêts, que Schariar suivait d'un œil flamboyant, furent achevés, on lâcha la bride et on aiguillonna avec les poignards la haquenée, qui partit au galop en hennissant de douleur, en lançant des ruades et entraînant après elle l'assassin d'Alcanzor, meurtri, brisé, déchiré contre les pierres, les arbres et les haies.

Un immense éclat de rire s'éleva des champs de seigle : Schariar n'était déjà plus qu'un cadavre en lambeaux!

XXVII

LE CHAMP DU DUEL.

Lorsque Morabba eut repris ses sens, avec la volonté de s'opposer au duel de M. de Créqui elle trouva un nouveau sujet de larmes en se rappelant à quelles mains elle avait confié la vie et la liberté de Charles de Lorraine.

Maintenant elle ne pouvait plus compter sur l'autorité de son frère Alcanzor pour protéger les jours du prisonnier : elle n'espérait pas

même que Schariar voulût s'interposer en faveur de cet ôtage livré à la merci des argotiers; d'ailleurs, aurait-elle la lâcheté de supplier Schariar, qu'elle venait de maudire, qu'elle détestait à cause de son caractère perfide, à qui elle attribuait tous les malheurs qu'elle avait éprouvés dans son amour caché pour le duc de Guise?

Ces pensées bouleversaient son esprit : elle croyait entendre au loin les cris plaintifs de l'homme qu'elle aimait; elle était alors saisie de ce morne désespoir qui résulte de l'impuissance à prêter des secours actifs et urgens à une personne chère; elle s'imaginait que les brigands maltraitaient leur victime, l'insultaient, la garrottaient, la frappaient, l'immolaient peut-être : elle donnait à ses craintes, de plus en plus exagérées, l'apparence de la réalité, et elle répandait d'abondantes larmes, poussait des sanglots étouffés, se tordait les bras, meurtrissait son beau visage, murmurait des prières, invoquait Dieu et les saints,

Schariar et la bande du Maugrabin, se levait et se rasseyait, marchait et s'arrêtait, sans écouter les consolations que Henri IV lui adressait avec maint éloge de ses charmes et mainte assurance de tendre fidélité.

Le roi, qui était *un peu trop chaud et paillard*, disent les mémoires du temps, s'enflammait pour cette charmante inconnue et ne rêvait plus qu'aux moyens d'écarter le duc de Guise et le sire de Créqui, parce que tous deux lui portaient ombrage.

— Sire, mon bon sire, répétait Sully à voix basse, donnez-vous garde de cette brunette qui est de sang espagnol et du pays de vos pires ennemis?

— Çà, ma fille, moins de pleurs, s'il vous plaît, disait Henri à Morabba qu'il avait fait asseoir près de lui sur une grosse pierre; vous ne sauriez larmoyer davantage, si votre galant était déjà enterré. Vos yeux rayonnans s'étein-

dront dans ces fontaines que je voudrais tarir d'un baiser ?...

— Hélas ! Monseigneur, s'ils le tuent, s'écria la Grenadine en redoublant ses lamentations, ne serai-je pas cause de sa mort !

— Ventre saint-gris ! ma fille, on ne tue pas impunément dans ce royaume, et il y a des lois contre les meurtriers, auxquels le roi ne fait jamais grace.

— Ces gens-là ne se soucient des lois et du roi, Monseigneur ! Ils écorcheraient leur propre père pour lui prendre un teston sous la peau.

— Vous parlez donc des plus méchantes gens qui soient au monde, et pour lesquels on a inventé les roues, les chevalets et les potences ?

— Voici le fait, Monseigneur : J'avais si grand-peur que M. de Guise vînt à se rencontrer avec M. de Créqui, lequel eut jadis l'avantage sur don Philippin en un duel fameux,

que j'ai remis Monseigneur sous la garde des compagnons du Maugrabin.

— Holà ! ma chère fille, interrompit le roi plus étonné qu'effrayé de cette révélation, qu'y a-t-il de commun entre vous et ces mécréans ?

— Je ne me trompais pas, comme bien vous l'entendez, Sire, dit à demi-voix Sully en tirant sa rapière : cette marane est d'intelligence avec des scélérats condamnés à mort par contumace ; elle vous a conduit au piége, et nous n'avons qu'à nous faire jour jusqu'à la ville, l'épée en main.

— Eh ! mon ami, il n'est pas ame vivante au Pré-aux-Clercs, reprit tranquillement Henri IV : voulez-vous que nous passions au fil de l'épée les arbres et les oiseaux qui se trouvent sur notre chemin ? Cette fille a des yeux pleins de larmes pour témoigner de ses honnêtes intentions.

— Quel est votre aveuglement, Sire ! repartit Sully en soupirant : on voit çà et là trembler

les herbes où sont couchés les bandits de l'embuscade!

— Je vous demandais, ma fille, dit le roi avec sa bonté ordinaire, comment vous étiez en affaire avec les complices du Maugrabin ?

— Je rougis de l'avouer, Monseigneur, répliqua-t-elle avec de nouveaux gémissemens, le Maugrabin, qui se nommait Alcanzor, est mon propre frère.

— Votre frère, ma mie! reprit Henri IV en se reculant d'elle par un mouvement irréfléchi : vous avez là un détestable frère !

— Sire, ne demeurez pas en péril! dit Sully qui s'efforçait d'entraîner le roi; venez, je vous conjure, sinon je vais faire sonner alarme!

— Mon pauvre frère est mort, ajouta Morabba d'un accent triste et grave : oh! il est mort, je l'ai pressenti en ramassant ce coutelas à vos pieds, et j'en ai eu la nouvelle tout à l'heure par ce cavalier que vous avez vu cou-

rant à cheval, et qui était tout sali du sang d'Alcanzor.

— En effet, dit le roi qui profitait de l'état d'abattement de Morabba pour la presser amoureusement contre lui-même, j'ai remarqué ce cavalier vêtu d'un habit étrange ; mais pourquoi ne m'avez-vous pas prié de l'arrêter au passage? Si cet homme est l'assassin de votre frère...

— Cet homme est mon second frère, s'écria-t-elle avec une sombre indignation : ce fut par lui qu'Alcanzor reçut le coup mortel!

— Un fratricide! dit le roi ému d'horreur et distrait de ses desseins sur la sœur de ce monstre: n'attendez pas que je lui octroie rémission, en cas qu'il soit pris?

— Bien au contraire, Monseigneur, répondit Morabba d'un ton ferme et solennel, je vous sollicite de punir ce meurtrier comme il convient, car le sang vaut du sang!

— En vérité, ma fille, votre histoire serait merveilleuse à raconter, je suppose, et j'au-

rais plaisir de l'ouïr de votre bouche ; mais, si vous m'en croyez, vous ne resterez pas ici, où s'en vont venir tous les fainéans et amoureux de Paris ; vous m'accompagnerez en un lieu où nous deviserons plus à l'aise.

— Nenni, Monseigneur, je suis venue ici pour empêcher le combat de monseigneur le duc de Guise, et ici demeurerai jusqu'à ce qu'il soit hors de tout péril.

— Oui-dà, ma fille, vous m'avez dit que M. de Guise était dans les mains des larrons : je vais envoyer une compagnie de carabins pour le délivrer.

— N'en faites rien, Monseigneur : ils le mettraient à mort afin de se revenger ! Ce ne sont pas des soldats qu'il faut, mais des négociations amiables.

— Ventre saint-gris ! ma chère, s'écria Henri IV en riant, le prevôt des maréchaux de France est un trop haut personnage, pour négocier avec des brigands !

— Aussi, Monseigneur, ce n'est pas vous

que je prie d'aller vers eux; mais j'irai moi-même, et agirai en sorte que Monseigneur nous soit rendu!

— Hé bien! mon ami, dit le roi bas à Maximilien de Béthune qui hochait la tête en signe de défiance, que vous semble de la générosité de cette fille?

— Le menteur produit des mensonges, comme le fraisier des fraises, répondit Sully toujours inquiet des suites de cette aventure : la brunette, qui vous charme, conte merveilles pour gagner du temps et donner à ses complices le loisir de mieux prendre leurs mesures. Il y a du levain de la Ligue dans le pain qu'on cuit pour vous, et, si vous étiez meilleur gardien de votre vie sacrée, vous m'ordonneriez d'appréhender au corps cette bohémienne qui vous jette des sorts...

— Où allez-vous, ma fille? interrompit Henri IV, suivant de près Morabba, qui entreprit de rejoindre les argotiers.

— Je vais à la quête de monseigneur le duc

de Guise, répondit-elle sans s'arrêter : vous, cependant, gardez le champ où se doit faire le duel?

— Partout où vous irez, j'irai après vous, ma fille, car le Ciel vous a mise sous ma protection spéciale, et j'ai gros intérêt à ce que mal ne vous advienne.

— Que vous êtes tyrannique, Monseigneur! s'écria-t-elle en n'opposant pas d'autre résistance que des flots de pleurs : M. de Guise pensera que je le délaisse!

— Savez-vous que vous m'excitez cruellement à l'envie et jalousie envers mon cousin de Lorraine? vous l'aimez fort, dont j'enrage et suis tout chagrin.

— Assurément je l'aime, Monseigneur, répliqua-t-elle avec enthousiasme; cet amour dure depuis des années, et il ne s'est déclaré que cette nuit par la plus inopinée et la plus mystérieuse circonstance... Je ne me soucierais de vivre désormais, si je cessais de le voir et s'il cessait de m'aimer!

— Sur ma foi ! se dit à lui-même Henri IV en soupirant : à la façon d'aimer de cette fille, je serais joyeux que ce fût moi qu'elle aimât ; mais elle aime trop véritablement M. de Guise, pour que je me jette à la traverse de leurs amours. Afin de m'affermir en cette loyale intention, je veux visiter madame de Verneuil.

— Sire, dit Lahaye qui revenait en courant de la ville où le roi l'avait chargé d'une mission secrète, il est vrai que M. de Créqui est arrivé de Dauphiné depuis trois jours, mais il est sorti de son hôtel deux heures avant l'aube, avec M. du Hamel, grand-écuyer du duc de Guise, pour aller à la recherche de ce prince qu'on prétend avoir été volé et assassiné, cette nuit même. Les valets de M. de Guise sont encore à l'hôtel de Créqui, la plupart ivres et endormis ; mais, comme je me retirais, on m'a dit qu'un homme était venu, peu auparavant, quérir des hardes de la part du sire de Créqui, lequel a failli se noyer dans la rivière et fut recueilli par cet homme dans une maison du

Pré-aux-Clercs, où il est encore sans doute.

— M. de Guise volé et assassiné cette nuit même! murmurait Morabba frappée de ces sinistres nouvelles que démentait la plus simple réflexion : cela n'est pas possible, puisque je ne l'ai quitté qu'au jour! Cependant je souhaiterais, pour plus de sécurité, le voir et lui dire combien je m'ennuie de son absence.

— Si M. de Créqui est logé en quelqu'une de ces maisons, dit le roi affligé de la tendresse que Morabba laissait éclater à tout propos pour le duc de Guise, nous l'aurons bientôt découvert. Ne vous désolez plus, ma fille : lorsque je tiendrai un de vos duellistes, je les défie d'en venir aux mains sans ma permission.

— Sire, dit M. de Béthune qui obéit à regret aux ordres de Henri IV, je serais moins craintif pour votre personne, si vous étiez un roi plus sévère et plus prudent : vous n'avez pas expulsé de votre royaume les factieux et les ligueurs; plaise à Dieu que Barrière et Jean Châtel soient morts tout entiers!

XXVIII

LE DIAMANT.

Cependant M. de Créqui s'était couvert des habits qu'il avait fait prendre à son hôtel, et, après avoir prié M. du Hamel de payer l'hospitalité et les soins des habitans de la maison, où il ne resta que le temps nécessaire pour se sécher et attendre des vêtemens secs, il s'empressa de sortir dans le Pré-aux-Clercs avec le

duc de Guise, afin de terminer d'une manière ou d'autre le différend qui existait entre eux.

M. de Créqui, selon les mœurs de la chevalerie, ne pouvait sans ingratitude se battre avec un homme qui lui avait sauvé la vie au risque de la sienne; néanmoins il éprouvait un violent ressentiment contre ce rival que Morabba lui préférait.

Charles de Lorraine, de son côté, n'avait pas les mains liées par ce service rendu à M. de Créqui, qu'il haïssait presque, à cause de leur rivalité galante et en mémoire de la trahison que Morabba reprochait à son faux mari. Un duel paraissait donc imminent, et si le premier sujet de la querelle commencée au jeu était entièrement oublié, les nouveaux griefs des deux parties devenaient à chaque instant plus implacables et plus envenimés : l'un et l'autre se disputaient la possession de Morabba.

— Monsieur, dit M. de Créqui au duc de Guise, je ne puis sans déloyauté mettre l'épée

à la main contre vous, avant de vous avoir rendu le même service que je vous dois. C'est pourquoi je vous propose de vous plonger dans l'eau et de me tendre le bras pour que je vous ramène au bord. Ensuite, ma dette acquittée de la sorte, je ne serai plus tenu à rien envers vous, et nous prierons le sort des armes de décider entre nous.

— Vertuchoux! Monsieur, je n'ai que faire de me mouiller la plante des pieds pour être en humeur de vous combattre! répondit Charles de Lorraine. Mais si vous êtes en peine du petit service que je vous ai fait, figurez-vous que vous m'avez tiré du fond de la mer, voire du ventre de quelque baleine, et soyez certain que je ne vous démentirai pas. En tout cas, nous aurions plutôt fait de dégaîner.

— Prêtez-moi votre épée, M. du Hamel, dit le sire de Créqui, et assistez-nous comme parrain et juge du camp?

— Non, de par Dieu, je ne vous prêterai pas mon épée pour vous en servir contre un

prince de Lorraine, s'écria M. du Hamel; outre ce, je ne veux être parrain que de mon très-honoré maître, et je ne serai pas juge du camp dans une rencontre qui peut priver la France d'un duc de Guise.

— Vertuchoux! s'écria M. de Guise qui se rappela que Morabba lui avait ôté son épée, je ne suis guère mieux en armes que vous êtes, M. de Créqui, et il faudrait que du Hamel rompît sa lame en deux parts égales pour nous en bailler une à chacun.

— Monseigneur, dit M. du Hamel, sauf correction, entendez mon avis : moi, qui suis libre envers M. de Créqui, je m'offre à vous remplacer sur le pré, et, si vous m'agréez en qualité de champion, je ferai mon devoir de façon que vous m'avouerez pour votre serviteur; si M. de Créqui me couche par terre, il n'aura pas du moins le remords d'avoir vilainement acquitté votre bienfait. Vous plaît-i Monseigneur, de me bailler votre bénédiction?

— Je renoncerai à ce duel, reprit M. de

Créqui cherchant un accommodement à son tour, pourvu que M. de Guise jure de ne jamais revoir Morabba ?

— Et moi, je ferai semblable abandon, répliqua Charles de Lorraine, à condition que M. de Créqui s'engage à épouser en véritable mariage la pauvre fille qu'il a si malhonnêtement abusée ?

— C'est-à-dire que nous combattrons sans trêve ni merci, dit froidement le seigneur de Créqui. Ah! voilà mon épée que j'avais jetée à terre !

— Ton épée, du Hamel! dit le duc de Guise en la lui arrachant du fourreau : mets-toi en oraison et invoque pour moi les patrons de Lorraine ?

— Un moment, s'il vous plait ! s'écria M. de Créqui baissant la pointe de son épée qu'il avait ramassée dans l'herbe : il faut que je vous restitue ce diamant qui sans doute vous fut dérobé cette nuit, et qui revint à mon doigt par

la capture du voleur ramené par mon propre cheval en mon hôtel.

— Vertuchoux ! ce diamant se promène autant que votre cheval, mon pauvre M. de Créqui, dit en riant M. de Guise; mais il ne m'appartient plus, et je ne saurais le reprendre.

— Ne me l'avez-vous pas gagné d'un coup de dés ? double six ! La fortune vous a choisi pour son mignon, ajouta M. de Créqui en soupirant au souvenir de sa mauvaise chance.

— De fait, je l'avais gagné, mais je l'ai reperdu ne sais comment... Tenez, mon bon de M. Créqui, je crois que nous devons rendre à César ce qui est à César ?

— Je vous rachèterai cette bague moyennant tout ce que je possède, dit le sire de Créqui, éludant une explication qui l'embarrassait.

— Elle fut donnée à une personne qui était intéressée à votre combat avec le bâtard de Savoie : cette personne la tiendra de celui de nous deux qui survivra à l'autre. Remettez-la donc

à M. du Hamel, qui en sera dépositaire jusqu'à ce que le Ciel ait jugé entre nous !

— Votre volonté soit faite, Monsieur, dit M. de Créqui rouge de l'affront qu'on lui faisait indirectement : je l'aurais bien retirée de votre doigt, cette bague que portait don Philippin dans un duel dont vous connaissez l'issue! Morabba apprendra de nos nouvelles par le porteur de ce diamant !

— Cessez, Messeigneurs, arrêtez ! cria une voix haletante qu'entrecoupaient les bonds d'une course précipitée. Au nom de Dieu! par tous les saints! cessez !

Ces cris, ces pas, qui suivaient d'autres pas et d'autres cris à petite distance, firent diversion aux idées des deux ennemis, qui avaient déjà entamé le combat : ils le cessèrent en même temps et regardèrent d'où venait cette interruption également désagréable pour tous deux.

C'était Morabba qui, apercevant d'un coup

d'œil de faucon trois hommes groupés à la même place, avait quitté brusquement le soi-disant prevôt des maréchaux et s'était élancée en criant vers les adversaires qu'elle avait reconnus à l'agitation de son cœur. Henri IV avait oublié son âge et son rang pour courir aussi après elle en la rappelant avec les plus amoureuses protestations; Sully ne vit pas son maître s'éloigner, sans s'essouffler à le rejoindre, en maudissant cette femme qui avait mis le trouble dans l'esprit du roi, et en faisant des vœux ardens pour que ce prince n'eût pas à se repentir de sa folle confiance. La troupe de Sully, quoique gênée dans ses armes, ne voulut pas rester en arrière, et s'efforça d'accompagner le ministre qui se rassurait au cliquetis de la ferraille que ses gens faisaient résonner en marchant aussi vite que le leur permettait ce lourd équipage.

M. de Créqui reconnut le roi et baissa la tête pour cacher sa confusion; le duc de Guise fut comme étourdi par un tourbillon : Morabba,

égarée par la joie de le retrouver sain et sauf, était tombée dans les bras de son amant !

— Ventre saint-gris ! Messieurs, leur cria Henri IV qui éprouva un jaloux déplaisir à la vue des embrassemens de Morabba et du duc de Guise, est-ce de cette manière qu'on observe mes édits contre les duels ?

— Ce gentilhomme est le prevôt des maréchaux, dit Morabba : il veut bien employer son entremise à empêcher ce fatal duel qui me percerait le cœur en même temps que le vôtre, Monseigneur ?

— Sire, répondit M. de Créqui en présentant la poignée de son épée au roi, j'ai mérité votre colère et m'y soumets humblement ; mais l'offense qu'on m'a faite ne pouvait se réparer d'autre façon.

— Sire, dit le duc de Guise qui ne parvenait pas à se débarrasser des étreintes de Morabba et à se donner une contenance respectueuse vis-à-vis du roi, Votre Majesté excusera

le trouble de cette pauvre fille qui se réjouit de me revoir vivant hors de la merci des larrons.

— Ah! Monseigneur, demanda Morabba en se penchant toute honteuse sur la poitrine de Charles de Lorraine, ce n'est pas le prevôt des maréchaux que vous traiteriez de sire et de majesté?

— C'est le roi Henri, ma chère belle, répondit M. de Guise, et, voulant me sauver, vous m'avez perdu, car j'ai tiré l'épée en présence du roi, et me voilà, par ce fait, coupable de lèse-majesté.

— Çà, Messieurs, qui est cette jolie fille qui vous veut tant de bien qu'elle se pâme en pensant aux chances de votre duel sacrilége? s'informa Henri, n'osant prévoir la réponse qu'il recevrait.

— Sire! dit M. du Hamel qui mit un genou en terre devant le roi et prévint ainsi cette réponse difficile que le duc de Guise et le sire de Créqui cherchaient dans les yeux l'un de

l'autre : la vérité est que ce duel fut entre M. de Créqui et moi ; j'en atteste mon épée, aux armes de la maison du Hamel, laquelle tient encore Monseigneur, pour ce qu'il mesurait celle de mon adversaire.

— Je vous loue, M. du Hamel, de si noblement mentir, répondit le roi en le relevant : mon cousin de Lorraine est heureux d'avoir de si bons serviteurs parmi ses gentilshommes. Mais êtes-vous devenus muets, Messieurs, ajouta-t-il, et ne saurai-je de vous quelle est cette gentille demoiselle ?

— Je ne la connais point ! dit enfin M. de Créqui, après avoir calculé les conséquences d'un aveu.

— J'en suis fort aise, ventre saint-gris ! répliqua le roi en se mordant la moustache. Et vous, M. de Guise, que dites-vous de plus ?

— Je ne la connais guère, repartit Charles de Lorraine qui ne voulut pas s'expliquer par une discrétion que désapprouva son amante.

— Bon ! s'écria Henri IV avec pétulance,

j'aurai soin que vous ne la connaissiez davantage, car je prétends faire d'elle une prisonnière d'État.

— Sire! murmura Morabba, dont les regards impatiens gourmandaient les réticences de M. de Guise.

— Oui, ma fille, vous serez ma captive, et nous empêcherons bien que vous portiez atteinte aux cœurs de mes sujets, comme vos frères au droit des gens! Ventre saint-gris! vous servirez d'ôtage pour la bande du Maugrabin.

— Sire! répéta encore Morabba, qui tremblait et qui regardait avec anxiété le duc de Guise, lequel avait deviné les intentions du roi.

— Messieurs, quel fut le motif de votre débat? demanda Henri IV.

— La querelle commença au jeu, Sire, répondit M. de Guise.

— Elle s'irrita ensuite à cause d'une dame, répliqua M. de Créqui furieux de voir Morabba se prononcer en faveur de Charles de Lorraine.

— Je gagerais que la fortune vous fut adverse dans les deux cas, reprit le roi en riant : M. de Guise est homme à vous prendre l'argent et la dame... Combien avez-vous laissé de vos deniers en ses mains?

— Cent mille livres environ, dit le sire de Créqui espérant terminer par là cet interrogatoire auquel il avait hâte d'échapper.

— Ventre saint-gris! Monsieur, j'en écrirai à M. de Lesdiguières, votre beau-père, pour qu'il vous ôte les moyens de dissiper au jeu le bien de vos enfans!

— Sire, dit Sully bas à Henri IV, vous plaît-il que je fasse rendre l'épée à M. de Guise? Je ne puis souffrir qu'un prince du sang de Lorraine ait au poing une lame pointue vis-à-vis d'un roi de France!

— M. de Rosny, interrompit le roi d'une voix ferme et sévère, ôtez les épées de ces Messieurs?

— Sire, pardonnez à monseigneur de Guise! s'écria Morabba faisant un rempart de son corps

à ce prince, qu'elle croyait en butte à quelque danger. Je vous jure qu'il s'est conduit en galant et parfait chevalier.

— Hé! qu'a-t-il fait, ma fille, pour que je l'imite et vous plaise aussi?

— Sire, il a fait ce que fit naguère M. de Créqui lui-même contre don Philippin de Savoie : il a prétendu me venger des offenses de M. de Créqui.

— Ventre saint-gris! quelles offenses, ma mie?

— M. de Créqui m'a déloyalement abusée par un faux semblant de mariage, et il vint à bout d'une lâche séduction en temps que j'aimais de grand amour M. de Guise.

— Un faux semblant de mariage! une séduction! s'écria Henri IV dont le visage devint menaçant. Que ne veniez-vous plus tôt, ma fille, vous plaindre à ma personne? Ces griefs-là sont pires que le duel, M. de Créqui!

— Sire, vous savez ce que peut l'amour, dit le sire de Créqui ne cherchant pas à nier.

— Je sais, Monsieur, que je devrais vous envoyer à la Bastille et vous faire faire votre procès pour rapt au premier chef! continua le roi d'autant plus mécontent d'une allusion aussi directe à ses amours, qu'elle s'appliquait à la situation présente. Mais je veux vous mieux traiter en considération de vos services passés et de ceux que vous me rendrez à l'avenir. Quand je vous envoyai avec M. de Biron en Angleterre, vous avez bien fait votre commission et je ne vous en ai point récompensé comme il faut : M. de Sully vous délivrera donc vingt mille pistoles sur mon épargne...

— Où voulez-vous que je les frappe? grommela Maximilien de Béthune.

— Mais demain vous retournerez en Dauphiné jusqu'à ce que je vous rappelle pour vous créer mestre-de-camp du régiment de mes gardes : si vous reveniez ici sans être mandé, je vous punirais comme un rebelle

— Dieu soit loué! dit Morabba, souriant à M. de Guise.

— Mon cousin de Lorraine, continua le roi d'un ton qui marquait assez sa résolution irrévocable, vous partez ce soir pour votre gouvernement de Provence, où les factions espagnoles se remuent, m'écrit-on. J'ai toujours eu la pensée de vous rendre la charge de grand-maître de France que votre père occupait et qui convient à un si fidèle serviteur que vous êtes.

— Sire, vos bontés passent mes mérites, dit Charles de Lorraine que cette espérance mit au comble de la joie, et je regrette de n'avoir pas deux vies pour les consacrer à votre service.

— Vous, ma fille, vous resterez avec moi, ajouta le roi en s'adressant à Morabba qui se félicitait tout bas d'accompagner le duc de Guise en Provence. Je ne vous laisserais aller, pour une part de ma couronne!

— Sire! murmura-t-elle consternée. Monseigneur! reprit-elle avec des regards et des gestes supplians que Charles de Lorraine feignit de ne pas remarquer, pour ne point s'exposer à une disgrace au milieu de la faveur la plus écla-

tante. Déclarez au roi ce que vous m'avez promis ? Annoncez-lui que je vous suivrai à l'extrémité de l'univers!

— Morabba, le roi est très-obstiné en ses desseins, lui répondit le duc de Guise partagé entre l'amour et l'ambition : il ne faut pas les heurter en face, sous peine de se briser ; je suis d'avis d'attendre une occurrence plus propice, et nous ne serons longuement séparés...

— Séparés ! dit-elle avec amertume. Est-ce là de votre amour, Monseigneur ?

— Ma belle, je t'aime toujours de meilleur cœur!... Mais, tenez, reprit-il en se flattant de la distraire et de l'éblouir aux feux du diamant qu'il retira des mains de M. du Hamel pour le mettre dans les siennes ; cette bague est à vous, ainsi qu'il a été convenu entre M. de Créqui et moi. Gardez-la, je vous y convie, en mémoire de cette journée et surtout de cette nuit !

— Ah ! merci, Monseigneur ! dit-elle d'une voix étrange, en l'acceptant et en la portant à ses lèvres, dès qu'elle l'eut placée à son doigt

avec un certain effort résultant d'une pression qu'on pouvait attribuer à un frémissement nerveux. Je la garderai jusqu'à ma mort; et, ce terme arrivé, je désire qu'elle retourne à M. de Créqui, pour lui remémorer pareillement cette journée, et aussi son beau combat avec don Philippin.

— Ventre saint-gris! interrompit le roi qui redoutait quelque intelligence entre les deux amans, ne vous gênez pas pour parler haut devant moi : je vous tiendrai le secret!

— Sire, nous nous faisons nos adieux! répondit Morabba, dont les yeux hagards étaient remplis de larmes.

Tout à coup un cheval emporté, qui, traînant un objet informe et laissant une trace de sang sur son passage, avait traversé le Pré-aux-Clercs, se jeta en hennissant à travers les gardes de Sully, et s'arrêta hors d'haleine, les naseaux fumans, les yeux enflammés, la bouche écumante, devant M. de Créqui.

— C'est mon cheval ! s'écria le sire de Créqui avec une grimace significative.

— C'est mon frère Schariar ! s'écria Morabba en s'agenouillant près du corps défiguré que la haquenée ramenait à son maître. Alcanzor est vengé ! ..

— Sire, vous voyez le principal auteur de cette galante aventure ? dit le duc de Guise en montrant la jument qui l'avait conduit de nuit chez Morabba.

— Monseigneur, priez Dieu pour les morts de cette galante aventure ! reprit Morabba d'une voix indistincte, en se roulant, avec de sourds gémissemens, sur le cadavre de son frère : mon ame s'en va sortir de sa prison pour vous suivre en Provence, si le Ciel y consent, et alors M. de Créqui héritera de la bague de don Philippin, laquelle renfermait un beau talisman pour les infortunés, à savoir un poison que je ne comptais plus essayer, après cette trop bienheureuse nuit !

Elle expira presque aussitôt, et, des trois personnes qui la pleurèrent, Henri IV ne fut pas le moins sensible à une perte qu'il se repentait d'avoir causée involontairement. Il regretta long-temps la sœur du Maugrabin.

LE COMTE DE CHATAY.

HISTOIRE DU TEMPS DE LOUIS XV.

I

LE LENDEMAIN DE LA BASSETTE.

Il n'était pas encore sept heures du matin : le baron de Ramoine, qui avait passé une partie de la nuit à jouer à la *bassette* avec des filles d'Opéra, des escrocs et des gens de cour, dormait profondément à l'abri de la triple épaisseur de ses rideaux de lampas amaranthe; et son sommeil, que troublaient de vives réminiscences du jeu, devait se prolonger jusqu'au

milieu du jour, sous l'influence bachique d'un petit souper auquel il avait fait largement honneur, pour oublier les torts de la fortune à son égard.

Le baron de Ramoine n'était pourtant point un joueur de profession, sans entrailles, sans cœur et sans ame, quoiqu'il s'abandonnât, par désœuvrement et par habitude, à tous les emportemens d'une passion qui a le mérite d'étouffer toutes les autres, du moins pendant le temps qu'on emploie à la satisfaire. Les cartes et les dés servaient d'aliment à son imagination de feu qui se dévorait elle-même, et à laquelle l'âge, les infirmités, la connaissance du monde et les chagrins d'une vie agitée n'avaient rien ôté de sa première ardeur.

Le baron, chargé de cinquante-trois ans, de dix blessures et d'autant de rhumatismes, n'avait pas voulu ajouter à ce fardeau le poids d'une femme et d'un ménage. Vainement on lui offrait tous les jours nouveaux partis de toutes sortes, femmes jeunes, vieilles, riches,

pauvres, belles, laides, brunes, blondes, il répondait en soupirant, à chaque proposition de cette espèce, qu'il était trop vieux, après avoir répondu long-temps qu'il était trop jeune pour prendre l'air du mariage.

Ce fut donc afin d'échapper à l'ennui du célibat et à la solitude morose de son foyer domestique qu'il se fit pour la vieillesse un goût dominant, prêt à remplacer les affections intimes et les plaisirs de sentiment.

Comme il avait vécu dans les camps en brave mousquetaire qu'il était, il ne se souciait pas de changer d'état et d'essayer des mœurs casanières et rangées du mariage; il ne se sentait pas la vertu de régulariser sa conduite, d'économiser ses revenus, de dormir la nuit et de veiller le jour.

Il conservait les mœurs débraillées des roués de la cour et les manières impertinentes des officiers de fortune : il tenait tête aux meilleurs compagnons de table et de débauche; il aimait, jouait, buvait, jurait avec une infati-

gable activité, mais en même temps avec une imperturbable tristesse : on devinait à des signes certains qu'il ne se jetait dans ces orgies, que pour s'étourdir et pour tâcher d'y laisser des souvenirs amers et déchirans avec lesquels il luttait, en dépit des victoires momentanées qu'il remportait sur eux.

Une pareille vie, un pareil caractère semblaient peu faits pour être accessibles aux impressions et soumis aux devoirs de l'amitié; néanmoins le baron de Ramoine avait, pour une seule personne, l'amitié la mieux éprouvée et la plus délicate, amitié si pleine et si profonde, que la comtesse de Chatay, qui en était l'objet, la faisait partager à sa fille et à son mari, sans la diminuer en rien.

Cette amitié, dont l'origine ancienne remontait au beau temps des galanteries du mousquetaire, se justifiait et s'expliquait presque par l'attachement du vieux comte de Chatay pour le baron de Ramoine, quoique celui-ci

n'y répondit pas avec la même chaleur et la même confiance.

En tous cas, le baron, affligé de goutte et de catarrhes, fruits de ses campagnes, était devenu incapable de compromettre les femmes, surtout la comtesse de Chatay, qui vivait fort retirée dans la pratique d'une sévère dévotion, sous les auspices de l'abbé Costis, son directeur spirituel.

— Au diantre soit le maudit *tailleur* qui ne tourne que des rois! s'écria en dormant le baron de Ramoine, qui rêvait aux mauvaises chances de la bassette, et qui ne s'éveillait qu'à demi au bruit que son valet de chambre avait fait à la porte. Holà! messieurs les coquins, je vous apprendrai comme quoi le hasard est honnête!

— M. le baron! criait à haute voix le valet, qui avait rompu la consigne en pénétrant dans l'appartement de son maître, avant d'y être appelé par la sonnette.

— « Eh bien! qu'est-ce, banquier du diable? demanda le dormeur, qui sortit des draps sa tête coiffée d'un bonnet de coton à ruban de soie flambé, et qui s'efforça d'ouvrir ses paupières gonflées de sommeil. J'ai perdu cent cinquante louis, et n'ai pas vidé une bouteille de vin de Chypre! Mon estomac, sinon ma bourse, est à sec.

— M. le baron, voulez-vous me permettre de vous réveiller? reprit d'un ton niais et goguenard le valet, qui tira les rideaux et ouvrit les volets.

— Comment! c'est toi qui oses me déranger au plus beau de mon sommeil? répliqua le baron en se frottant les yeux et en bâillant. Est-il l'heure de vêpres, bélître?

— Si vous ne me permettez pas de vous réveiller, M. le baron, je vais dire à M. le comte de Chatay que vous aimez mieux dormir que de le recevoir.

— Ah! maraud, que tu sembles bien fait pour les coups de canne! Ne sais-tu pas, triple

bête, qu'il n'y a point de serrure ni de clé pour le comte?

— Vraiment, je ne savais pas cela, et maintenant que je le sais, je suis en peine de le croire, repartit le valet dont l'épaisse figure s'anima d'une singulière expression de malice : vous attraperait bien qui vous prendrait au mot!

— Si tu t'avises de faire le plaisant, je te rosserai comme il faut, la Tulipe!

— Bon! la Tulipe, c'est le nom que je porte, quoi que vous fassiez pour y substituer des bélitres et des marauds que je n'eus jamais pour patrons.

— Quoi! maraud, tu me laisses faire le pied de grue dans l'antichambre? dit d'une voix de Stentor le comte de Chatay, qui entra lentement, courbé sur sa canne à pomme d'or, et qui s'approcha, en grondant, du lit où le baron de Ramoine achevait de chasser le sommeil avec de longs et sonores bâillemens.

— Pardon, cher comte, reprit le baron

qui lui tendit la main avec une gravité glaciale; prêtez-moi votre canne, s'il vous plaît?

— Qu'en prétendez-vous faire, cher baron? répliqua le comte en la lui remettant, dès qu'il put s'appuyer au dossier d'un fauteuil; vous la connaissez : c'est le bâton de commandement que j'avais à bord du *Rubis*, au fameux combat du cap Finistère...

— La Tulipe, approche, je te prie, et prête-moi tes épaules? dit le baron avec un accent et un geste d'autorité militaire.

— Eh! M. le baron, qu'en voulez-vous faire? répondit humblement le fidèle serviteur qui obéissait de très-bonne grace, non sans prévoir ce qui l'attendait.

— Éprouver si ton dos est de verre, dit le baron en lui appliquant plusieurs coups de canne que le patient supporta, aussi résigné qu'un martyr.

— Ce traitement n'est ni juste, ni humain, M. le baron, repartit le Champenois qui ne faisait pas un mouvement pour s'y dérober.

—Je te paie ainsi mes dettes à la fois, ma-

raud, dit M. de Ramoine qui continuait à le bâtonner fort sérieusement : veux-tu que je t'apprenne mes griefs contre toi ? Sache donc, maraud, que je te corrige de la sorte, parce que j'ai perdu cette nuit cent cinquante louis à la bassette; parce que tu es plus bête que quatre-vingt-dix-neuf moutons de ton pays; parce que tu m'as tiré mal à propos du plus agréable sommeil; parce que tu as arrêté dans l'antichambre mon vieil ami le comte de Chatay... Entends-tu, maraud ?

— Oui, M. le baron, j'entends que je suis une grosse bête et un maraud à mourir sous le bâton. Qui vivra verra, et la Tulipe vit encore !

La Tulipe, indigné au fond de l'ame des avanies et des bastonnades qu'il avait à souffrir au service du baron de Ramoine qui frappait ses gens comme autrefois ses soldats, salua respectueusement avec une grimace où le ressentiment se cachait sous un sourire hébété.

Puis il prit la canne des mains de son maître et la remit dans celles du comte de Chatay qui, durant cette correction, s'était assis dans une vaste bergère, le corps renversé en arrière, les jambes croisées, et les dix doigts occupés à caresser sa tabatière d'or émaillé.

II

L'AMI DE LA MAISON.

Le comte n'avait guère plus de soixante-cinq ans, mais il paraissait en avoir quatre-vingts, tant sa haute taille décrivait une courbe de plus en plus prononcée, tant sa marche était lente et pénible, tant ses mouvemens avaient de raideur et de gêne, tant son visage parcheminé et cicatrisé se déformait sous les rides. Les fatigues d'un long service dans la marine

du roi et surtout les souffrances éprouvées pendant quinze mois passés par lui comme prisonnier de guerre en Angleterre avaient usé son corps plus que les chagrins eussent pu faire.

Or, il était parfaitement heureux avec la certitude que rien ne manquait à son bonheur : Il avait concentré toutes ses affections sur trois personnes, sa femme, sa fille et le baron.

— Vous traitez vos laquais comme des mousses, dit le comte de Chatay en aspirant une large prise de tabac dans la paume de la main, dès que la Tulipe se fut éloigné, mais vous eussiez fait grace à ce maraud, si vous saviez la bonne nouvelle que je vous apporte de première main, puisque madame la comtesse ne me l'a dite qu'hier soir.

— Une bonne nouvelle, cher comte? répondit le baron dont les yeux se fermaient malgré lui. Serait-ce que l'on vous a nommé contre-amiral, et moi, lieutenant-général?

— Je croyais, cher baron, que vous n'aviez d'ambition que pour jouer et boire mieux que vos adversaires? La nouvelle dont il s'agit me cause plus de joie qu'un brevet d'amiral!

— Qu'est-ce donc mon vieil ami? N'avez-vous pas trouvé un breuvage qui fait rajeunir? Redevenez-vous tendre et amoureux? Faites-moi part de votre secret.

— C'est à cette intention que je suis venu si matin, afin que nul autre n'apprenne avant vous cette affaire de famille : nous marions notre fille unique!

— Ah! vous avez décidé cela sans moi! s'écria M. de Ramoine étonné et mécontent d'une confidence si tardive et si imprévue : vous mariez Lucile!

— Oui, baron, la chère petite a dix-neuf ans (dix-neuf ans, ça nous ramène un peu loin d'ici!) et je suis pressé, moi, de voir mes petits enfans.

— Et moi donc! s'écria le baron qui s'était levé vivement sur son séant et qui ne s'aperçut

pas que deux grosses larmes coulaient le long de ses joues.

— J'étais bien sûr d'avance que vous ne seriez pas moins sensible que nous à cet heureux événement, dit le comte qui pleurait de voir pleurer M. de Ramoine.

— Madame la comtesse consent à ce mariage? demanda le baron avec une émotion sur la nature de laquelle le comte de Chatay s'était bien trompé.

— Elle consent à tout ce qui plaît à Lucile, et moi je consens à tout ce que désire ma femme. Puisqu'il faut toujours qu'une fille se marie, je suis aise que ce soit bientôt.

— Comment avoir tardé si long-temps à m'avertir? reprit M. de Ramoine, dont le dépit succédait à la surprise : je ne reconnais pas là madame la comtesse!

— Il n'y a pas de temps de perdu, cher baron; c'est seulement hier que notre gendre futur s'est présenté chez madame la comtesse pour faire sa demande en forme.

— Quel est ce gendre, je vous prie? A-t-il de la naissance, de la figure, de la fortune? car Lucile sera riche : elle n'est pas de mauvaise maison, et elle est par dessus tout charmante.

— Charmante, vous l'avez dit; ce n'est point parce que je suis son père, baron, mais, parole d'honneur, je n'ai jamais vu de plus jolie fille...

— Nommez le jeune homme? interrompit M. de Ramoine, qui suivait une idée particulière à travers les digressions du comte.

— Frédéric de Rupelmont, conseiller à la grand'chambre du parlement de Paris : il sera, un jour ou l'autre, premier président, et il aura d'héritage deux cent mille livres de rente.

— N'en avez-vous pas trois cent mille, vous? N'en ai-je pas encore soixante ou quatre-vingt mille qui reviendront aussi à Lucile?

— Bah! mon cher, vous vivrez cent ans, vigoureux comme vous êtes! D'ailleurs, quoi-

que vous n'ayez pas de proches parens, les collatéraux sortiront de terre...

— Morbleu! pensez-vous que je ménage mon bien pour des collatéraux? Croyez-vous que je me bornasse à manger le revenu, si Lucile ne devait pas être ma légataire?

— Merci, merci pour elle, cher baron, dit le comte en lui secouant cordialement la main; vous êtes un ami de l'âge d'or. Mais vous savez que Lucile sera riche après nous, et que je lui laisserai plus de deux cent mille livres de rente, non pas en fonds de terre, il est vrai, mais en exploitations manufacturières.

— Comte, voulez-vous écouter un conseil que je vous ai donné mainte fois? Fondez plus solidement l'avenir de Lucile : vendez vos manufactures et vos fabriques, ne vous exposez plus aux chances variables du commerce, faites de l'argent avec vos marchandises, et achetez des bois, des fermes, des champs.

— C'est-à-dire, ruinez-vous, diminuez de trois quarts l'intérêt de votre argent, placez à

deux pour cent ce qui vous rapporte quinze et davantage ; ayez des fermiers qui ne vous paieront pas, des terres qui resteront en friche; réduisez-vous à la portion congrue : plus d'hôtel, plus de valets, plus d'équipage, plus de fêtes!

— Vous êtes le maître de vos écus, cher comte : usez-en à votre guise, mais permettez-moi de souhaiter que la fortune de Lucile soit à l'abri d'un malheur.

— Allez, baron, cette enfant ne vous est pas plus chère qu'à moi-même, et vous savez que les plus grands sacrifices ne me coûteraient pas pour assurer son sort.

— Ne savez-vous pas aussi, comte, que je donnerais jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour que Lucile fût heureuse!

— Elle le sera, mon ami, elle va l'être; car ce mariage lui convient à merveille; elle n'est pas indifférente pour le mérite de M. de Rupelmont qui l'aime passionnément; elle a dit à sa mère que le jour de noces n'arriverait

jamais assez tôt. Voilà pourquoi déjà j'ai fixé ce jour, et c'est demain que nous dresserons le contrat.

— Demain, cher comte! N'est-ce pas trop précipiter les choses? Un mariage, ce me semble, n'est point un jeu, et l'on doit y regarder?

— Bon! les meilleurs mariages sont ceux où les époux se prennent sans se connaître et sans s'être étudiés. Tenez, le mien est un exemple à suivre : J'avais quarante-sept ans environ, j'étais capitaine de frégate, je n'aimais au monde que mon état, qui n'a pas été créé pour les maris, j'imagine; je ne songeais pas à entrer dans la condition de tant de gens que j'avais pillés comme un vrai corsaire. Je rêvais uniquement à devenir lieutenant de vaisseau, et si l'on m'avait prédit alors que ma femme légitime était née, j'aurais coupé les oreilles au prophète. Hé bien! vous souvenez-vous de ma subite métamorphose?

— Sans doute, vous vous êtes marié et vous

avez obtenu le grade de lieutenant de vaisseau par l'entremise de la famille de votre femme.

— Ce fut comme un changement de décorations à l'Opéra : j'étais attendu à Brest pour mettre à la voile; je sollicitais encore à Versailles pour faire valoir mes droits d'ancienneté. Un ami, le chevalier de la Nanse, me rencontre dans l'antichambre du ministre de la marine : nous causons; je lui confie l'unique but de mon ambition : il se recueille; puis, il s'écrie qu'il a mon affaire, et me demande tout à coup si je ne suis pas marié : « Parbleu! je m'en garderais bien, repris-je innocemment. — Hé bien! je vous marie dans trois jours, si vous voulez, et dans trois jours vous voilà lieutenant de vaisseau! — Comment cela? répliquai-je déjà presque apprivoisé avec le mariage. — Rien de plus simple : une parente du ministre, mademoiselle de Clignancourt, vient de sortir du couvent; elle est belle non moins qu'une vierge de Raphaël et plus pieuse qu'un Chartreux; elle met tous ses plaisirs dans l'exer-

cice de ses devoirs de religion, et, pour n'en être pas distraite, elle ne veut épouser qu'un gentilhomme qui la laisse entièrement libre de mener une vie de sainte, et qui soit par état souvent éloigné de la maison. — Tope! je suis le gentilhomme qui convient à cette fille-là et à la lieutenance de vaisseau. » Les choses allèrent en effet comme le chevalier l'avait prévu; en moins de trois jours, j'avais obtenu la main de mademoiselle de Clignancourt et le grade auquel j'aspirais. Je partis, il est vrai, le lendemain des noces, et je ne revins pas, comme je l'espérais, pour assister à la naissance de ma fille : j'étais prisonnier des Anglais. Vous vous en souvenez bien, baron?

— Il n'y a pas moyen d'oublier de pareilles circonstances, reprit M. de Ramoine absorbé dans une préoccupation chagrine : c'est moi qui tins Lucile sur les fonts!

— Oui, vous êtes un excellent ami, baron, un ami.

— Vous m'estimez plus que je ne vaux, cher

comte! repartit le baron, embarrassé de ces éloges qu'il ne croyait pas mériter au fond, et des fréquens serremens de mains qui les accompagnaient.

— Vous valez au contraire plus que vous ne pensez, cher baron, répliquait le comte avec une effusion qui témoignait de sa confiance en son ami : depuis vingt ans, nous nous connaissons ?

— Depuis vingt ans; car cette connaissance a commencé le jour de votre mariage. J'étais auparavant fort attaché à la famille de Clignancourt.

— C'est vrai; je m'étonne même que vous n'ayez pas épousé ma femme : elle vous aimait alors mieux que moi, et vous n'auriez pas eu de peine à l'emporter.

— Peut-être, s'il n'y avait eu un obstacle invincible à cette union, répondit le baron qui rougit et baissa la tête.

— Hé! quel obstacle? demanda le comte, qui avait adressé vingt fois cette question à

M. de Ramoine, et qui n'avait pas tiré de lui deux fois la même réponse.

— J'étais trop jeune pour me marier, et maintenant je suis trop vieux, dit le baron qui sauta hors du lit et commença de s'habiller pour échapper à un entretien qui l'importunait.

— Holà! mon cher, vous voyez tout en noir aujourd'hui : heureusement, vous n'avez pas d'enfant pour vous désespérer. Ventrebleu! n'est-ce rien que de devenir grand-père?

Le baron Ramoine était tombé dans une humeur sombre que ne dissipèrent pas les digressions emphatiques du comte de Chatay, sur les diverses sortes de bonheur qu'il devait au mariage et à la paternité : au contraire, le baron tressaillait de dépit, et retenait un sourire entre ses lèvres.

III

UN VALET D'AUTREFOIS.

La Tulipe mit fin à ces confidences amicales, en accourant à la voix de son maître qu'il coiffa, pommada et parfuma, sans être déconcerté ni interrompu par les brusqueries, les injures et les bourrades du baron qui s'emportait à tout propos, détachait un coup de coude ou un coup de pied à ce patient serviteur, lui jetait au nez la boite à poudre et les serviettes, le menaçait du bâton et de mille morts avec d'horribles juremens, et le persécutait sans

relâche, comme si c'eût été un parti pris de faire souffrir ce pauvre diable en punition de quelque grand grief.

La Tulipe ne proférait ni plainte, ni murmure, mais parfois il grommelait entre ses dents.

— Qu'as-tu à grogner comme un porc rétif? lui dit le baron de Romaine, en le souffletant; je ne comprends pas pourquoi je laisse vivre un maraud de ton espèce.

— Trop vieux! reprit le comte, qui ne laissa pas tomber la conversation : trop vieux pour épouser mademoiselle de Clignancourt! vous raillez, cher baron : vous n'aviez pas plus de trente-quatre à trente-six ans à cette époque, tandis que moi j'en avais quarante-cinq?

— Aussi, avez-vous eu la préférence, comte; Mademoiselle de Clignancourt avait appris, dans le couvent où elle fut élevée, à n'aimer que les gens d'un âge mûr et respectable.

— Non, l'âge ne fait rien à l'affaire, et tel

que vous me voyez, avec mes soixante-cinq ans sonnés, je suis encore de force à commander un vaisseau de guerre.

— Bornez-vous à commander la manœuvre au festin et au bal de noces; je m'engage d'avance à boire comme quatre à la santé des époux et à entrer en danse avec eux.

— Quel beau jour pour moi, pour nous! s'écria le comte de Chatay en se frottant les mains avec un sourire de jubilation. Lorsque Lucile sera mariée à un galant homme qui l'aime et qui la rendra heureuse, ma tâche de père se trouvera remplie, et je ne craindrai plus de mourir.

— Ce que vous dites là, je l'ai éprouvé comme vous, mon ami, ajouta M. de Ramoine qui redevenait pensif et mélancolique. Le plus fort lien qui nous attache à la vie, c'est un enfant; mais si cet enfant est une fille, dès qu'on l'a livrée au pouvoir d'un mari, on renonce à toute espèce de droit sur elle: on n'est plus pour elle qu'un étranger; on peut sortir du

monde ou y rester, sans qu'elle veuille le savoir, ou plutôt elle attend de vous pour derniers sacrifices une prompte mort et une bonne succession.

— M. le baron ne mettra-t-il pas ses boutons de diamans, son épingle en peinture et ses bagues de pierreries ? demanda respectueusement la Tulipe.

— A propos, vous irez ce matin, interrompit le comte de Chatay, porter vos complimens à ma femme qui vous attend pour vous consulter sur toute cette affaire ?

— Vous ne m'y conduirez donc pas ? demanda le baron qui aimait mieux faire seul cette visite; j'en suis fâché, mais je vous en dispense; moi, j'y vais aller.

— Sans doute; puisque vous êtes attendu : vous trouverez madame la comtesse à sa toilette. Je me rends chez mon notaire, M. Desbrosses, pour arrêter avec lui les clauses du contrat.

— Je m'y rendrai peu de temps après vous;

car j'ai aussi des dispositions à prendre relativement à ce contrat. Adieu, cher comte : je suis aise de marier cette enfant.

— Je savais bien que cette nouvelle vous réjouirait, cher baron ; c'est pourquoi je vous ai réveillé de si bonne heure. L'avenir de ma fille est fixé, le mien ne m'inquiète plus. Adieu.

— M. le baron ne met-il pas ses diamans pour aller chez madame la comtesse de Chatay ? dit de nouveau la Tulipe qui avait laissé partir le comte pour réitérer cette question.

— Non..., oui..., vraiment ! reprit M. de Ramoine qui, à demi habillé, sans cravatte, sans manchettes et sans perruque, s'était mis à feuilleter et à parcourir des papiers.

— M. le baron veut-il me confier la clé du coffre des diamans qui, est, je crois, dans le secretaire du boudoir jaune ? Il faudrait aussi la clé du secrétaire ?

— Tiens, maraud, va chercher mon écrin ? répondit le baron de Ramoine, absorbé dans la

confrontation des papiers qu'il tenait. Ne dérange rien, sous peine d'être rossé du haut en bas!

— M. le baron, s'il vous était indifférent de m'appeler la Tulipe au lieu de *maraud*, qui n'est pas un nom d'homme, mais de chien, je vous serais obligé?

— Prends ceci en compte d'obligation! répliqua le baron en lui lançant un terrible coup de pied que le valet reçut avec moins de résignation qu'à l'ordinaire. Maraud me semble trop doux pour un fripon comme toi, bon à pendre! Toute la valetaille est une engeance qu'on doit mener au bâton, et je ne serais content qu'après t'avoir brisé les os, maraud!

— Cassez tout ce qu'il vous plaira, excepté mes reins. Si vous n'étiez pas un si bon maître, M. le baron; si l'on n'avait pas de gros profits à votre service, je me casserais aux gages moi-même.

— Le maraud veut devenir plaisant, dit

M. de Ramoine en lui fermant la bouche avec deux soufflets. Ce drôle-là me déplaît tant que je le tuerai sur la place pour m'en débarrasser!

Le baron de Ramoine, qui joignait à un excellent cœur une sorte d'ostentation de dureté brutale, l'exerçait surtout à l'égard de ses domestiques, qu'il regardait comme des êtres inférieurs à la condition d'homme, et qu'il ne se faisait aucun scrupule de maltraiter par des voies de fait qui étaient encore tolérées dans la discipline militaire.

Les valets de cette époque avaient un sentiment de servilité qui les rendait souvent plus dévoués que les nôtres, mais en revanche ils surpassaient ceux d'aujourd'hui en bassesse et en fausseté, lorsqu'ils se sentaient la force de soutenir contre leurs maîtres une guerre intestine pleine d'embûches et de piéges.

Le caractère important et l'esprit borné de la Tulipe irritaient sans cesse M. de Ramoine,

qui avait contracté de l'antipathie à l'égard de ce valet, et qui la manifestait d'une rude manière. La Tulipe supportait patiemment les rebuffades et les coups, parce qu'il s'en dédommageait sur la bourse du baron, aux dépens de laquelle il enflait la sienne : sa conscience se prêtait sans peine à ces accommodemens.

IV

LE BON SENS DU MARAUD.

Pendant que M. de Ramoine continuait ses calculs à demi voix et ne se souvenait pas même de passer son habit, la Tulipe courut au boudoir jaune, poussa le verrou derrière lui, ouvrit le secrétaire avec l'une des deux clés que M. de Ramoine lui avait remises machinalement, et avec l'autre un petit coffre de laque de Chine dans lequel étaient les diamans : il

en tira précipitamment des boutons de jabot et de manchettes, une épingle et trois bagues très-riches ; puis, levant le double fond de cette boîte, il y prit un paquet de lettres noué d'une faveur rose et parfumé de musc.

Il cacha ce butin dans sa poche, en écoutant si personne n'avait pu le surprendre, et referma ensuite le coffre où rien n'indiquait que les lettres eussent été enlevées, car il avait eu la précaution de les remplacer par deux cahiers du *Mercure de France*, qui présentaient à peu près le même volume, sous un sachet d'odeurs.

Il emporta les diamans que son maître avait envoyé quérir, mais au lieu de retourner dans la chambre de M. de Ramoine, trop occupé de ses chiffres pour s'apercevoir de l'absence prolongée de son valet, il se dirigea vers un cabinet voisin de l'office et en fit sortir un abbé qui s'y tenait blotti et qui se cachait le visage avec son chapeau à cornes en guise d'éventail.

C'était un petit homme court et ramassé

dans sa taille : son énorme figure, enluminée comme une enseigne de marchand de vin, respirait à la fois la cafardise, la luxure et la perfidie ; ses yeux ronds à fleur de tête avaient un regard indécis qui ne se posait nulle part et qui errait continuellement de côté et d'autre, en évitant de rencontrer les regards des personnes avec lesquelles il se trouvait.

Son habillement ne se distinguait point par la recherche et l'élégance qui caractérisaient la coquetterie des abbés de boudoir ; celui-ci ne se piquait pas même de propreté, mais il affichait une rigide observation de ses devoirs d'église et une sévérité de principes qu'il n'avait garde de pratiquer.

Comme il se donnait pour un saint homme, et comme il était d'un âge parfaitement approprié au rôle de moraliste qu'il jouait avec désavantage au milieu d'une société galante, frivole et voluptueuse, il n'avait qu'une mince clientelle de dévotes horribles à voir. La comtesse de Chatay était la seule femme, encore

jeune, qui voulût souffrir dans son salon le petit collet crotté de cet abbé sans abbaye et sans bénéfices.

— Hé bien! mon garçon, as-tu fait main-basse sur les lettres? demanda d'un ton enfariné l'abbé Costis, qui tendit les deux mains vers l'objet de son espérance.

— M. l'abbé, vous plaît-il de me compter cent louis avant toute chose? répondit la Tulipe, fouillant dans sa poche sans en extraire le paquet de lettres.

— Quoi! tu as réussi! s'écria l'abbé, dont la face devint violette, de rouge qu'elle était. Donne, donne, mon cher la Tulipe! Où sont-elles? Ne me trompes-tu pas?

— Et vous, ne me tromperez-vous point? Voyons si mes deux cents pistoles sont prêtes à paraître: je ne donnerai rien, mais je vendrai tout.

— Il y a cent vingt louis dans cette bourse, reprit l'abbé en la lui offrant. Les lettres?

sont-ce bien celles que je veux ? Oui, c'est son écriture.. Oh! je les tiens enfin!

— Ah çà! M. l'abbé, n'allez pas me trahir ? dit le valet qui, pendant qu'il comptait les pièces d'or, le retint par la manche. Je ne sais ce que contiennent ces chiffons de papier, et ne m'en tourmente guère : cela vous regarde; mais ne parlez pas de notre marché, je vous en conjure : M. le baron m'ôterait ma place, qui rapporte beaucoup, outre les soufflets et les coups de canne.

— Je te recommande aussi le silence, qui m'importe autant qu'à toi. Quelle chose qui arrive, oublie que tu m'as procuré ces papiers, sous peine d'être damné éternellement.

— Non, ne me damnez pas, M. l'abbé, je me damnerai bien tout seul. Informez-vous auprès de mon maître, si je ne suis pas un maraud plus bête que cent moutons de mon pays? Je vous demande la préférence toutes les fois qu'il y aura de l'argent à gagner.

V

LA LEÇON DE DANSE.

Dans un magnifique salon, dont les panneaux en peinture représentaient des bergères dans le goût de Watteau, et dont l'ameublement de soie brodée d'or étalait toute l'élégance et tout le luxe de la mode au milieu du dix-huitième siècle, un maître de danse, en habit de taffetas beurre-frais, avec une veste de drap d'argent et une culotte de satin noir, donnait

une leçon de menuet à la fille du comte de Chatay.

Lucile était une jeune personne de dix-neuf ans, quoiqu'elle ne parût pas en avoir plus de quinze, tant elle conservait, dans son mignon et gracieux individu, les caractères de l'enfance: on prétendait aussi que sa mère l'avait mise au monde avant le septième mois de la grossesse, et M. de Chatay, d'après l'avis des médecins, attribuait à cette couche prématurée les retards du développement physique de sa fille unique.

Mais l'esprit de Lucile se trouvait plus en rapport avec son âge véritable, et quiconque l'entendait parler sur toute espèce de sujets et déployer une rare sagacité de pensée ainsi que d'expressions dans les entretiens les plus sérieux, s'étonnait qu'un si petit corps pût enfermer une si grande raison, et que la maturité du jugement s'accordât avec une nature si frêle et si imparfaite en apparence. A voir Lucile, on l'aurait prise pour une charmante poupée à ressorts.

L'éducation de cette jeune merveille n'était malheureusement pas à la hauteur de son intelligence précoce : on lui avait enseigné les arts agréables plutôt que les choses utiles ; car son père voulait qu'elle brillât dans les salons, de manière à être remarquée et admirée.

Lucile ne s'était donc occupée que de musique, de chant, de danse et de broderie ; elle n'avait rien appris dans les livres, parce que le comte de Chatay, ignorant lui-même comme l'aristocratie de son temps, ne faisait aucun cas de la lecture et des livres, à moins que ce ne fût une gazette ou bien un roman graveleux ; or il ne permettait ni l'un ni l'autre à sa fille, qui était réduite à s'instruire au théâtre, où elle allait souvent.

Cependant cette école de mauvaises mœurs, dans laquelle, alors plus qu'aujourd'hui, les préceptes de l'amour se déduisaient par des faits peu équivoques, n'avait pas altéré la candeur de Lucile, que dirigeaient sans cesse un bon sens inné et une vertueuse inspiration.

Elle comprenait tellement d'instinct les sentimens et les actions d'autrui, qu'elle s'était fait une expérience capable de régler sa conduite dans les circonstances les plus exceptionnelles.

Lucile, en un mot, semblait destinée à rester sage et à se garder de la corruption de l'époque : elle se proposait pour but d'avenir et comme moyens de bonheur le mariage et la maternité. Néanmoins elle ne jugeait pas nécessaire de se préparer à ce respectable rôle de mère de famille par une vie sévère, sauvage et triste.

Elle était d'un naturel vif, impétueux et gai ; elle aimait le plaisir, et ne se faisait pas scrupule de le prendre, même de le chercher. Au lieu de s'adonner, à l'exemple de sa mère, aux austérités et aux ennuis de la dévotion, elle préférait les bals et les concerts aux plus beaux sermons, aux plus imposantes cérémonies de l'église ; elle ne se confessait qu'avec répugnance, à cause de la méchante opinion qu'elle avait de l'abbé Costis, en particulier, et des prê-

tres, en général ; elle avouait tout haut cette antipathie, et déclarait qu'une fois mariée elle n'ouvrirait pas sa porte au plus imperceptible abbé : un maître de danse lui faisait moins peur qu'un directeur de conscience.

En effet, l'abbé Costis, qui n'avait du prêtre que l'habit, était un de ces hommes pervers, moins rares alors qu'aujourd'hui, lesquels prêtaient tant d'armes contre la religion à la philosophie voltairienne toujours disposée à établir une conclusion générale d'après un fait heureusement isolé.

— Allons, Mademoiselle, pesez davantage sur l'orteil gauche ! disait Épicharis, maître de ballets à l'Opéra, en s'accompagnant des sons faux et criards de sa pochette. Bien ! soignez la grace du maintien ? Souriez à la compagnie ? Non : ce n'est pas cela; un sourire moins brusque et moins arrêté: un sourire qu'on voit poindre à l'horizon et qui s'étend par degrés sur tout le visage, de même qu'une aurore boréale ; un

sourire semblable à celui de la déesse Vénus épiant le réveil de l'Amour : vous devinez ce que peut être ce sourire ?

— Mon Dieu! Épicharis, reprit Lucile avec sa pétulance ordinaire, occupez-vous, s'il vous plaît, de ma façon de danser et non pas de ma façon de sourire.

— Quelle hérésie vous prononcez là, Mademoiselle! s'écria le danseur dont l'archet devint immobile sur la chanterelle, et qui cessa de battre la mesure. Qu'est-ce que la danse, sinon le sourire des jambes? qu'est-ce que le sourire, sinon la danse du visage? Qui ne sait pas danser ne peut savoir sourire : qui ne sait sourire danse mal à coup sûr. Le sourire ne fut-il pas inventé dans l'Olympe, lorsque Hébé, la déesse de la jeunesse, vint remplir de nectar les coupes des dieux? Le sourire, Mademoiselle, est un véritable poème didactique écrit avec les lèvres : il exprime tout ce qu'on veut, il a des ressources incroyables pour plaire, pour séduire, pour émouvoir;

ce n'est pas, comme vous le supposez, un fils de la simple nature...

— Épicharis, je ne vous demande pas toutes ces belles choses, interrompit Lucile en frappant du pied, mais seulement une leçon de menuet que je danserai le jour de mes noces.

— Tra la, la, la, fit le maître de danse en renonçant à regret aux digressions sur le sourire; tra la, la, la; saluez plus bas, plus bas encore! La, la, la, passez la tête haute et souriez à votre cavalier? Bien, très-bien! voilà le vrai sourire mythologique! Enlevez-vous un peu? Admirable! Soutenez le bas de la robe... Un port de déesse! une pudeur de nymphe!

— Tenez! Épicharis, votre menuet m'endort; c'est une danse de paralytique. J'aime mieux la gavotte ou les bourrées d'Auvergne, cela réveille au moins!

— Au lieu de nous regarder danser, M. l'abbé, vous feriez mieux de vous mettre de la partie, s'écria le maître de danse qui aperçut la face rubiconde de l'ecclésiastique

encadrée dans les plis de la portière de brocard, et qui se fit un malin plaisir d'interrompre la contemplation de son ennemi déclaré.

— En vérité, M. l'abbé, dit Lucile avec humeur, je ne vais pas écouter aux portes, lorsque vous dites votre messe; je trouve donc très-mauvais que vous vous permettiez...

— L'habit que je porte me permet beaucoup, Mademoiselle, reprit l'abbé Costis avec un mélange d'audace et d'ironie; convient-il d'ailleurs de vous laisser seule avec un excommunié?

— Excommunié vous-même. M. l'abbé! s'écria Épicharis qui se sentait soutenu dans cette sortie par l'aversion de son élève contre ce cafard; je suis artiste de l'Académie-royale-de-Musique, où les personnes nobles peuvent sans déroger exercer l'art de la danse, lequel nous vient des anciennes religions et de la mythologie grecque.

— Ce que vous nommez un art est un péché mortel que l'Église condamne par l'autorité des

conciles ; la danse la plus décente conduit droit à l'enfer.

— Ah! M. l'abbé, le roi David ne dansait-il pas, moins agréablement qu'on ne danse à l'Opéra, il est vrai? Les Naïades ne dansent-elles pas sur la plaine liquide?

— M. le danseur, interrompit l'abbé en prenant un ton de prédicateur, je suis chargé par madame la comtesse de veiller sur les mœurs de sa fille que vous pervertissez!

— Voilà une plaisante prétention, Monsieur, répliqua Lucile déterminée à tenir tête à ce tyran tonsuré; je vous prie, et, au besoin, je vous ordonne de vous retirer!

— C'est moi qui me retire, Mademoiselle, dit le maître de danse qui appréciait assez le crédit de l'abbé Costis dans la maison pour ne pas oser le combattre en face; ma leçon est finie depuis quelques minutes, et vous êtes fatiguée, Mademoiselle, comme une prêtresse d'Isis qui a battu cinquante entrechats et arrondi quinze bouffantes.

VI

UN NOUVEAU TARTUFE.

— Permettez-moi de sortir à mon tour, M. l'abbé? dit fièrement Lucile, que l'abbé Costis avait arrêtée par le bras aussitôt que le danseur se fut esquivé en gambadant.

— Non, ma charmante, vous resterez! reprit-il en lui faisant violence pour la contraindre à s'asseoir auprès de lui sur un sopha :

Croyez-vous que j'aie chassé ce baladin pour que vous m'échappiez ?

— Mais enfin, Monsieur, avez-vous l'intention de me faire la loi? repartit Lucile qui haussa la voix pour attirer quelqu'un. Vous mériteriez...

— Çà, que méritai-je, ma toute belle? dit l'abbé qui lui tenait les mains dans les siennes et qui l'empêchait de s'enfuir. Vous méritez, vous, que je vous enlève! Vous allez me suivre de bonne volonté, sinon...

— Vous suivre, Monsieur! reprit-elle indignée autant que surprise. Laissez-moi ! je vous ordonne de me laisser, ou j'appelle du monde?

— Je vous avertis que nous sommes seuls dans la maison ; votre mère est enfermée dans son oratoire; M. le comte est sorti avec sa voiture et ses gens ; j'ai écarté vos femmes et les autres domestiques : il n'y avait que ce sauteur qui pût faire obstacle à mes desseins, je l'ai congédié.

— Où voulez-vous donc me conduire ? ré-

pliqua Lucile en résistant aux efforts qui l'entraînaient.

— Si vous résistez, j'aurai recours aux grands moyens : toutes mes mesures sont prises, et bien prises; il y a une chaise attelée qui nous attend au coin de la rue voisine ; je vais, de gré ou de force, vous transporter jusque là, et en moins d'une heure nous serons à l'abri des poursuites. J'ai choisi pour notre retraite un lieu où personne ne nous ira chercher.

— Éloignez-vous, scélérat! s'écria Lucile effrayée ; ou bien, je vous fais jeter à la porte par les valets !

— Je vous aime, adorable Lucile, dit l'abbé qui s'était mis à genoux devant elle en lui baisant les mains ; je vous aime depuis des années, en dépit de vos dédains et de votre indifférence ! J'ai adopté un parti extrême, je l'avoue, mais aussi ai-je tout prévu pour le faire réussir. Nulle puissance humaine ni divine ne vous sauvera !

— Je ne comprends rien à ce langage,

M. l'abbé, repartit la jeune fille en affectant une tranquillité d'esprit que démentait le son de sa voix, ainsi que l'émotion peinte sur son visage; vous avez perdu la raison, Monsieur!.. on peut venir, on peut vous entendre!

— On ne viendra pas, on n'entendra pas! J'ai gagné concierge, servantes et laquais; rien ne saurait mettre obstacle à cet enlèvement, et je vous conseille de vous résigner.

— Vous avez un projet abominable! murmura Lucile qui cherchait à gagner du temps et qui comprenait la nécessité de ne pas irriter ce furieux à la merci duquel son honneur se trouvait; vous, un prêtre! vous qui, du moins, en avez le caractère et l'habit!... Vous parlez de la sorte pour m'éprouver... Au nom de l'époux qui m'est destiné...

— Taisez-vous, Lucile! ne me rappelez pas ce qui m'irrite, ce qui me désespère davantage... Sans cette funeste alliance que je me suis efforcé d'entraver pendant une année entière, je ne me porterais pas maintenant aux

extrémités où j'ai honte d'être réduit ; c'est la crainte de vous perdre qui m'a fait lever le masque et recourir à la violence plutôt qu'à la persuasion. Vous perdre, Lucile ! cette idée est affreuse !

— Vous ne me perdrez pas pour cela, dit-elle en feignant de s'abuser encore sur les intentions de l'abbé Costis : après mon mariage, j'aurai grand plaisir à vous voir quelquefois, puisque vous avez la confiance de ma mère ; je vous présenterai à M. de Rupelmont, qui autorisera vos visites...

— Ne prononcez pas le nom de cet homme ! s'écria l'abbé avec une rage concentrée : je le hais ! C'est lui qui me ravit tout ce que j'aime au monde ! c'est lui qui prétend à votre main !

— Mon père et ma mère favorisent cette prétention que je ne saurais accueillir moins favorablement : M. de Rupelmont est digne de l'estime qu'on fait de lui...

— C'est-à-dire que vous l'aimez, tandis

que vous me détestez! Mais il n'est pas encore votre mari, Lucile; il ne le sera jamais, à moins qu'il ne me tue auparavant!

— Vous n'êtes pas dans votre bon sens, mon cher M. Costis, reprit d'un air dégagé la pauvre fiancée qui frémissait pourtant du péril qu'elle courait; je vous prie de ne pas m'effrayer par de semblables folies; je vous remercie toutefois de l'affection que vous me témoignez, et je tâcherai de n'être pas ingrate.

— Lucile, vous avez beau faire pour fuir, un miracle seul pourrait me défendre d'exécuter ce que j'ai résolu.

— Eh! qu'avez-vous donc résolu, Monsieur? répliqua-t-elle en passant de la douceur à l'emportement; je suis bonne vraiment de vous écouter et de raisonner avec vous!

— C'est à moi de commander et à vous d'obéir, dit l'abbé en marchant vers la porte; j'ai là des gens qui me prêteront main-forte..

Ne criez pas! autrement, nous serions obligés de vous bâillonner; d'ailleurs, je suis décidé à brûler la cervelle à quiconque tenterait de vous secourir.

— Monstre, vous répondrez de votre méchanceté devant Dieu!... Arrêtez, M. l'abbé!.. je périrai plutôt que de quitter la maison de mon père!...

— Il n'est qu'une seule condition que je puisse accepter : jurez-moi de déclarer hautement que vous n'aimez pas M. de Rupelmont, et que vous refusez de l'épouser?

— Moi, déclarer que je renonce à une union qui me comble de joie! déclarer que je n'aime point M. de Rupelmont! vous savez qu'on va nous marier?

— Ce mariage n'aura pas lieu! s'écria l'abbé Costis avec ironie; j'ai là de quoi l'empêcher, ajouta-t-il en froissant des papiers cachés sous son petit-collet.

— Et qu'est-ce que cela, M. Costis? demanda Lucile, émue de cette menace plus

que des précédentes. Oh! dites que vous n'en ferez rien! Non, vous n'aurez pas ce pouvoir, et, l'eussiez-vous, je suis sûre que vous n'en useriez pas; car vous ne voulez pas que je vous abhorre, que je vous regarde comme le plus méchant des hommes!

— Oui, je suis capable de le devenir, pour arriver à mon but, pour satisfaire mon amour, pour me venger! Tant que j'ai cru pouvoir m'opposer à ce mariage, je me suis contenu...

— Vous voulez vous venger! et de qui? que vous ai-je fait? M. de Rupelmont ne vous connaît pas. Il n'a pu vous nuire, et la vengeance dont vous parlez...

— Doit tomber sur lui autant que sur vous, Lucile, puisque vous l'aimez, et que c'est vous qui m'avez poussé au désespoir... Ah! Lucile, vous me méprisez!

— Faites en sorte que je vous estime! Comment vous aurais-je poussé au désespoir?

— Il y a six mois, lorsqu'on s'occupa d'abord

de projets de mariage pour vous, projets vagues qui trouvèrent en moi un ardent adversaire, ne vous souvient-il plus du bruit que vous entendîtes un soir dans votre chambre, au moment où vous alliez vous mettre au lit?

— Sans doute, c'était le vent qui faisait craquer la fenêtre du petit cabinet de la servante : je fus, certes, bien honteuse d'avoir mis en émoi toute la maison pour si peu de chose.

— Vous ne me persuaderez pas que vous ignorassiez la cause de ce bruit? Avouez plutôt que vous saviez que j'étais caché dans une armoire?

— Quoi! Monsieur, vous étiez caché!

— Je vous aimais depuis long-temps, et quoique vous fissiez semblant de ne pas me comprendre, vos dédains m'avaient blessé au cœur en irritant mon amour : voilà pourquoi j'imaginai un expédient hardi pour vous faire partager la passion qui me consumait. Un soir,

au lieu de me retirer comme d'habitude, je passai de l'oratoire de madame la comtesse dans votre appartement, et je me blottis au fond d'une armoire dans le cabinet de votre femme de chambre. Une lettre, que j'avais déposée dans vos coiffes de nuit, et que vous avez lue sans doute, devait vous préparer à mon apparition. Aussitôt que vous eûtes éteint la lumière et que je vous supposai endormie, de même que la servante qui couchait dans l'endroit où j'étais...

— Quel abominable complot vous aviez formé, M. l'abbé? interrompit Lucile qui l'avait toujours soupçonné, sans le révéler à personne.

— Petite rusée, vous étiez sur vos gardes, car, dès que je sortis de l'armoire et m'acheminai à tâtons vers votre chambre, vous poussâtes de si beaux cris que l'alarme fut partout à l'instant. N'ai-je pas raison de me plaindre de ce guet-apens?

— Je vous atteste que j'étais loin de penser

que vous fussiez là, dit Lucile espérant amener par degrés son ravisseur à renoncer de lui-même au rapt qu'il méditait... Mais comment vous êtes-vous tiré de ce mauvais pas?

— Je n'avais pas d'armes; je ne pouvais vendre chèrement ma vie, je me déterminai à fuir sur-le-champ : je verrouillai la porte du cabinet, pendant que la servante s'éveillait à vos cris redoublés. Je déclarai à cette fille qu'elle avait à choisir entre la mort et une grosse récompense : « Je ne suis pas un voleur, lui dis-je; il faut que je me glisse hors d'ici, sans être vu : aidez-moi donc à en sortir, et je vous promets, pour prix de ce service, cinq mille livres que vous aurez demain; sinon, je vous tue pour assurer ma fuite. » Cette fille se rendit à l'intérêt plutôt qu'à la peur; elle ouvrit la fenêtre et facilita ma descente dans la rue, à l'aide de ses draps. Je pris congé d'elle en jurant de lui remettre les cinq mille livres, et en jurant aussi tout bas de vous faire payer

cher votre perfidie : j'ai trop bien tenu parole à cette fille pour ne pas la tenir à votre égard...

— Ah ! Monsieur, si mon père vous eût rencontré à cette heure de nuit dans mon appartement, il vous aurait frappé de son épée ! reprit vivement Lucile qui essayait de continuer l'entretien sur le pied d'une explication amiable.

— Qu'est-ce que la mort pour qui a fait le sacrifice de sa vie ?

— Si vous ne redoutez pas la mort, M. l'abbé, interrompit Lucile qui ne respirait plus, vous devez appréhender du moins la justice de Dieu et les peines éternelles de l'enfer ?

— L'enfer ! s'écria l'abbé en éclatant de rire et haussant les épaules : cela est bon pour les petits esprits, cela peut servir aux récréations des dévotes ; mais l'enfer existât-il, je ne ferais pas un pas pour éviter d'y tomber, si ce pas m'éloignait de vous !... Serez-vous donc insensible à cet amour qui attend son arrêt à vos pieds ?

Le craquement d'une porte et le cliquetis d'une serrure interrompirent brusquement cette requête prononcée d'un ton et avec un air qui ne laissaient pas de chances de refus.

L'abbé Costis fut d'autant plus étonné et troublé, qu'il avait tout disposé et tout prévu pour le succès de cet enlèvement auquel il se flattait de faire consentir l'innocente jeune fille.

XII.

LE PAUVRE HOMME!

Il murmura une exclamation de fureur en quittant la position suppliante où il était aux genoux de Lucile; il ne put cependant se donner assez bonne contenance ni reprendre assez tôt son masque de tartufe, froid et austère, pour dissimuler ce qui venait de se passer et pour faire croire à la béatitude de sa contemplation. Le sang lui montait au visage avec

une telle force, qu'il en fut comme aveuglé, et chancela en s'appuyant contre une console.

Dès que Lucile se sentit débarrassée de l'odieuse étreinte qui la glaçait d'effroi, dès qu'elle eut recouvré la liberté de ses mouvemens, elle courut au devant du sauveur que le Ciel lui envoyait : c'était sa mère.

La comtesse de Chatay, qui venait d'entrer dans le salon, n'avait pas été médiocrement surprise d'y rencontrer sa fille en tête à tête avec l'abbé Costis, lorsqu'elle pensait l'y trouver avec le maître de danse.

Elle remarqua l'embarras de l'abbé et l'émotion de Lucile; elle vit celle-ci s'élancer vers elle en jetant un regard indigné au prêtre qui baissait les yeux, joignait les mains et affectait de poursuivre une sainte méditation. Un affreux soupçon traversa l'esprit de la comtesse, qui jusqu'alors avait accordé à son directeur une confiance illimitée, et ne s'était conduite que d'après les conseils de ce dévôt personnage.

Elle n'interrogea pas Lucile, mais elle considéra la figure bouleversée de cette innocente victime, sa rougeur pudibonde qui succédait par degrés à une pâleur de morte, les traces des larmes ruisselant le long de ses joues; madame de Chatay comprit que sa fille n'eût pas été en cet état, si l'abbé se fût renfermé dans les devoirs de son ministère religieux: elle trembla d'avoir deviné les criminelles intentions de cet homme, qu'elle jugea pour la première fois.

En un instant, mille souvenirs se présentèrent à son esprit et y portèrent la vérité: c'était l'abbé Costis qui s'opposait depuis plusieurs mois au mariage de Lucile; c'était lui qui rassemblait à plaisir les bruits les plus calomnieux contre M. de Rupelmont; c'était lui qui errait continuellement comme un loup ravissant autour de la jeune personne. Quels yeux ardens il fixait sur elle! de quelle voix mielleuse et caressante il lui parlait!

L'aventure nocturne, dans laquelle l'abbé

avait joué un rôle dont il ne se vantait pas, revint aussi à la mémoire de madame de Chatay, qui n'avait pas eu pourtant à se défier de ce fourbe dans les rapports de piété qu'elle entretenait avec lui : car l'abbé Costis était trop adroit pour ne pas se façonner à l'humeur des gens et pour risquer une démarche, une parole, capables de compromettre sa position auprès de ses clientes : un amour effréné pour Lucile avait pu seul l'entraîner à des imprudences qu'il eût blâmées de sang-froid, et auxquelles il ne voulait pas néanmoins s'arrêter, dût-il se perdre.

— Voilà une heure qu'on sonne à briser la sonnette! dit la comtesse en relevant la dentelle noire qui lui voilait le visage et qui prêtait un caractère de sévérité monacale à sa noble et mélancolique physionomie : n'avez-vous rien entendu, Lucile? Et vous, M. l'abbé? Je ne sais ce qui est arrivé à mes gens, pour qu'ils tardent si long-temps à ouvrir. J'ai craint un malheur!

— Madame la comtesse, répondit l'abbé Costis qui s'était complètement remis à la faveur des premiers instans de silence, comme je venais de consoler votre laquais Renard, qui n'a plus de comptes à rendre qu'à Dieu, j'ai trouvé Mademoiselle prenant une leçon de danse; et, emporté par un excès de zèle, que vous excuserez, je me suis permis d'adresser quelques exhortations chrétiennes...

— Madame, interrompit avec énergie Lucile qui se sentait forte de la présence de sa mère, je vous invite à expulser de votre maison un misérable qui la déshonore!

— Quel est ce misérable? demanda la comtesse de Chatay en rougissant d'avance du scandale qu'on allait lui apprendre; est-ce votre maître de danse qu'il faut éconduire?

— Sans doute, reprit vivement l'abbé Costis qui tenta d'imposer par son assurance et ses menaces indirectes à sa craintive accusatrice; ce balladin enseigne à Mademoiselle une foule de danses que l'église condamne, et, d'ailleurs,

il est excommunié, à cause de l'état qu'il professe : un grand théologien a dit que l'excommunication est contagieuse...

— Madame, répliqua Lucile dont l'indignation fut encore excitée par cette impudence, au nom du Ciel, ordonnez à cet homme de ne plus paraître devant vous ! il me fait horreur !

— Vous le voyez, Madame ! dit l'abbé Costis en prenant un air contrit, on ne gagne que des injures à servir la cause de l'Église militante ; mais j'ai trop de respect pour vous...

— Si vous ne sortez pas à l'instant, si vous ajoutez une parole, s'écria Lucile qui lui montrait la porte, je publierai votre infamie, et j'appellerai mon père pour qu'il vous chasse !

— O mon Dieu ! qu'avez-vous donc fait, Monsieur ? reprit la comtesse, qui fondait en larmes et n'avait pas le courage de prendre une détermination prompte et solide. Ma chère Lucile, garde-toi des jugemens téméraires !... Les apparences sont quelquefois si trompeu-

ses !... Tirez-moi de cette anxiété, M. l'abbé?.. Seigneur Dieu, quel calice m'envoyez-vous, en expiation de mes péchés!

— Je me retire, Madame, dit l'abbé qui ne vit pas d'autre expédient pour fermer la bouche à Lucile : je laisse le champ libre à la calomnie, et j'ai la conscience d'avoir tout fait pour empêcher un malheur!

VIII

AH! AH! L'HOMME DE BIEN!

— Viens çà, coquin! cria une voix tonnante que la colère avait élevée au dessus de son diapason ordinaire. Corbleu! je t'apprendrai à me laisser carillonner à la porte comme un sonneur des morts! Ah! par la sambleu! je te couperai les oreilles, pour te rendre l'ouïe meilleure; puis, si cela ne suffit pas, je te pendrai au cordon de la sonnette!...

— Ah! M. le baron! gloussait une autre voix lamentable : je vous jure que je n'entendais pas!... Je dormais de si bon cœur... Aïe! aïe! Oh! les oreilles!.. Pardon!.. j'entendrai mieux dorénavant.

— Je croyais que tout le monde était mort ici! dit le baron de Ramoine qui fit son entrée dans le salon, en conduisant par les oreilles un valet d'écurie, à moitié vêtu. Ma foi! madame la comtesse, à quoi bon avoir à ses ordres quinze ou vingt escogriffes de cette espèce pour être si mal servi? on aurait le temps de vous assassiner chez vous, sans qu'on vînt à votre aide! Je vous conseille maintenant de compter sur vos sonnettes! Morbleu! l'utile invention, avec des marauds qui boivent, dorment, et jouent aux cartes comme nous!

— Comment, M. le baron, c'était vous qui sonniez de la sorte? demanda la comtesse dont l'arrivée de M. de Ramoine changea la préoccupation et sécha les pleurs.

— Hélas! oui, Madame, c'était moi! j'ai

sonné, heurté, crié, le tout en vain : pas l'ombre d'un valet. Si ce n'eût pas été chez vous, corbleu! j'aurais enfoncé la porte, mis le feu à la maison. Enfin, essoufflé, époumoné, furieux, je suis descendu à l'office : personne; à l'écurie : personne encore. Je me disposais à commencer un siége en forme, lorsque j'ai aperçu dans une remise ce triple animal blotti sous des bottes de foin : il ne voulait pas s'éveiller, ensuite, il ne voulait pas trouver la clé de la porte, sous prétexte qu'il était valet d'écurie, le drôle; mais je lui ai donné une bonne correction qu'il partagera, s'il le veut, avec ses camarades, et pour qu'il se souvienne de moi, je vais, sous vos yeux, lui couper les deux oreilles.

—Pour payer chacun suivant ses mérites, ce n'est pas Jean qu'il faudrait punir! dit Lucile en sautant au cou de M. de Ramoine qui, pour l'embrasser, lâcha le patient qu'il martyrisait.

— Et qui donc, ma petite Lucile? repartit

le baron en regardant autour de lui, et en fixant les yeux sur l'abbé Costis, que cet épisode avait retenu jusqu'à ce que le passage fût libre.

— M. le baron, je vous prie d'obtenir de maman que l'abbé Costis ne mette jamais les pieds dans cette maison : joignez-vous à moi, pour faire cette prière, si vous m'aimez un peu, et vous m'aimez beaucoup ?

— Si je t'aime, Lucile! s'écria M. de Ramoine, qui essuya une larme au bord de sa paupière. Je t'aime, comme si tu étais ma fille! Je n'aime que toi au monde, toi et ta mère...

— Permettez-moi, M. le baron, de m'éloigner sans entendre de nouvelles injures? dit l'abbé en inclinant la tête et croisant les bras sur sa poitrine avec humilité.

— Morbleu ! M. l'abbé, qu'avez-vous donc fait à ma filleule, pour qu'elle vous traite si rigoureusement ? dit en riant le baron de Ramoine, qui n'avait aucun soupçon.

— J'espérais que vous prendriez ma défense, Madame la comtesse, répondit l'abbé avec un air digne et mécontent; j'espérais que vous me sauriez gré de mes efforts pour ménager les voies du salut à Mademoiselle votre fille; mais je commence à m'apercevoir que mon zèle est un glaive à deux tranchans, et que je me suis fait tort dans votre esprit...

— M. l'abbé, répliqua la comtesse qui ne désirait rien tant que de voir son directeur se justifier avec éclat, si vos exhortations n'ont porté que sur la danse, je vous approuve...

— Quoi! l'abbé ne veut pas que nous dansions, lorsque nous dansons avec une grace parfaite? interrompit M. de Ramoine. Corbleu! on ne danse pas dans vos églises, Monsieur!

— La danse est un exercice profane, répliqua la comtesse qui se persuadait volontiers que les griefs de Lucile contre l'abbé n'avaient pas d'autres motifs; si j'avais un avis à faire valoir là dessus, je ne souffrirais pas que ma fille se livrât à une récréation qui peut être une

occasion de péché; mais, puisque M. le comte en ordonne autrement, je dois me taire...

— Cessez, Madame, de me défendre à contre-cœur, dit l'abbé Costis en méditant toujours sa sortie : le Ciel est juge de mes actions, et les personnes qui cherchent me nuire se repentiront un jour!

— Encore une fois, chassez ce méchant homme! s'écria Lucile qui frémissait d'être face à face avec cet audacieux séducteur; sachez seulement qu'il ne s'agit pas de danse!

— Eh! de quoi s'agit-il? reprit M. de Ramoine près de saisir au collet l'abbé qu'on accusait à mots couverts. Morbleu! M. l'abbé, avez-vous bien choisi les sujets de vos sermons?

— Monsieur, je n'ai rien à vous dire, et je ne vous reconnais pas le droit de m'interroger, dit arrogamment l'abbé Costis; je ne répondrai qu'à Madame la comtesse.

— Ah! faquin que vous êtes! repartit le baron qui ne respectait pas plus la soutane que la livrée; si vous n'étiez pas sous la sauve-garde

de Madame la comtesse, je vous administrerais plus d'un sacrement!

— Baron, vous vous oubliez! dit Madame de Chatay, auprès de qui l'habit ecclésiastique avait reconquis toute son influence : manquer de respect à M. l'abbé, c'est en manquer à moi-même !

— Toujours faible! toujours dévote! murmura tristement M. de Ramoine. M. l'abbé, puisque Madame la comtesse le permet, vous pouvez vous retirer.

— Oui, Monsieur, je me retire d'une maison maudite que la foudre tarde à écraser! s'écria l'abbé en prenant le ton menaçant, dès qu'il eut passé le seuil. Malheur à vous, Madame la comtesse! le Ciel vous punira de n'avoir pas protégé son ministre. Malheur à votre fille impie, qui ose m'outrager devant vous! On verra ce que c'est que ma vengeance!

— L'infâme! murmura Lucile en se cachant la figure entre ses mains, il machine encore

quelque scélératesse pour empêcher mon mariage.

— Accordez-moi seulement la licence de châtier ce misérable tondu, dit le baron qui brandissait déjà sa canne à bec de corbin, et je lui ferai rendre l'ame sous le bâton.

— C'est un prêtre, baron, répondit la comtesse en abaissant ces dentelles sur son visage : à ce titre, il a droit au respect. Mais il ne faut pas le pousser à bout, grand Dieu!...

La comtesse de Chatay n'acheva pas : elle fit signe au baron de passer dans l'oratoire avec elle, et là ils se parlèrent à cœur ouvert pendant plusieurs heures.

Lucile, en demeurant seule dans le salon, craignait que l'abbé Costis ne revînt sur ses pas, et elle s'enfuit tout effarée jusqu'à sa chambre, où elle s'enferma pour rêver à sa prochaine union avec l'homme qu'elle aimait.

Lorsque le baron de Ramoine sortit de la conférence secrète à laquelle la comtesse s'était

préparée depuis la veille par la prière et les larmes, il avait les yeux humides et les traits altérés ; il ne proféra ni un jurement ni une parole, en remontant dans sa voiture, qui le ramena chez lui.

De retour à son domicile, il écarta d'un coup de pied la Tulipe qui le suivait avec une obsédante curiosité. Il alla droit au boudoir jaune, ouvrit le secrétaire, en tira la boîte de laque qui contenait ses bijoux et ses lettres d'amour ; il leva le double fonds, le sachet odorant, et ne trouva dessous que deux cahiers du *Mercure de France*.

A cette vue, il frémit de tout son corps, regarda encore dans la boîte, exhala un sourd gémissement, et tomba, comme anéanti, sur un sopha.

IX

IL Y A VINGT ANS!

Le baron de Ramoine arriva le premier chez le comte de Chatay pour assister comme témoin à la signature du contrat de mariage de Lucile avec M. de Rupelmont : il devança les autres témoins, le notaire et le futur lui-même, quoiqu'il eût donné à sa toilette moins de temps qu'à la manifestation de sa mauvaise

humeur, qui se déchargeait impitoyablement sur le *maraud* de la Tulipe.

M. de Ramoine avait passé cette nuit-là dans son lit, sans rêver à la bassette ni aux filles d'Opéra; car il ne ferma pas l'œil jusqu'au jour, et ne fit que poursuivre en idée la trace des précieux papiers qui manquaient dans son secrétaire.

Il avait été vingt fois sur le point de distribuer une large bastonnade à chacun de ses gens, et surtout à la Tulipe, en les jetant tous à la porte. Il avait conçu divers expédiens pour parvenir à la découverte du dépôt enlevé et du voleur; mais, sitôt qu'il s'arrêtait à quelque moyen extrême, la prudence lui conseillait de ne point ébruiter une soustraction qui pouvait amener en écho les bruits les plus offensans pour l'honneur d'une femme. Après avoir tout résolu, il se décida enfin à ne rien faire en attendant les événemens, qui prendraient peut-être une tournure favorable.

Madame de Chatay était impatiente de le

voir : elle se trouvait seule dans le salon, où des siéges avaient été rangés en cercle autour d'une table, devant laquelle serait assis le notaire au milieu de l'assemblée de famille. Dès qu'elle reconnut les pas pesans du baron, elle sortit à sa rencontre, et jugea d'un coup d'œil qu'il n'apportait point ce qu'elle désirait avec ant d'anxiété.

Elle n'avait pas dormi la nuit plus que M. de Ramoine, et sa dévotion, prompte à s'effrayer, lui avait présenté mille fantômes terribles, dont le plus menaçant n'était pas la perte de sa position sociale : elle craignait par dessus tout de devenir une pierre de scandale et d'achoppement, suivant les expressions de l'Évangile.

Son agitation intérieure se reflétait sur son visage pâle et fatigué; ses yeux retenaient à peine les larmes affluant au bord de ses paupières gonflées et rouges : elle ne venait à bout de se distraire d'une préoccupation profonde,

qu'en roulant les grains d'un chapelet d'ébène entre ses doigts.

— Hé bien! cher baron, les avez-vous retrouvées? dit-elle en soupirant et n'espérant pas une réponse satisfaisante.

— Non, par la sambleu! reprit M. de Ramoine en frappant le carreau avec sa canne. Il y a là dedans du sortilége et du maléfice!

— Hélas! Dieu sait en quelles mains ces lettres et ce portrait sont tombés! murmura la comtesse, qui se mit à fondre en pleurs.

—Quoi! Madame, voici déjà que vous pleurez! Corbleu! les pleurs n'avancent jamais les affaires : mieux vaudrait rire, pour faire contre fortune bon cœur, comme disent les petites gens. Est-ce que je pleure, moi? et pourtant, j'ai plus sujet de pleurer que vous n'en avez; car je suis l'auteur de tout ce qui pourrait advenir de pis. C'est mon imprévoyance qui a causé le mal... Cependant je ne vois pas quel

est le mal, du moins jusqu'à présent... Tenez, ma pauvre amie, ne pleurez plus ainsi : car j'aimerais mieux recevoir une décharge de mitraille que d'être témoin de vos larmes, que j'ai trop fait couler.

— Ah! mon ami, vous n'êtes pas femme, et vous n'avez guère de religion : vous ne comprenez donc pas ce que je souffre?

— Et moi, je souffre parce que vous souffrez, je pleure parce que vous pleurez : il y a vingt ans que cela dure, et cela, ce me semble, a bien assez duré.

— Songez seulement aux malheurs incalculables qui résulteraient d'une indiscrétion, d'une méchanceté... Je tremble! Eh! je ne vous parle pas du scandale qui doublerait pour moi le fardeau du péché; je vous parle des conséquences fatales qu'entraînerait la publicité de ces lettres, lors même que le Ciel me pardonnerait de les avoir écrites dans un temps de vertige et d'erreur. Ma fille, ma chère Lucile, pour le bonheur de qui je sacrifierais

volontiers le peu de jours qui me restent à vivre, serait la première victime : M. le comte la repoussera et la maudira ; ce mariage, dont elle fait sa joie, lui échappera et se changera en humiliations pour elle ; le monde la montrera au doigt et la poursuivra de sarcasmes ; elle n'aura plus de père, plus d'amis, plus de fortune et bientôt plus de mère !

— Morbleu ! Madame, vous vous affligez mal à propos de ces folles imaginations. Mettons les choses à un point désespéré et apprécions mieux la situation de chacun : n'avez-vous pas un ami de vingt ans pour prendre votre défense, pour vous aider de ses conseils, de son appui, de tout ce qu'il possède enfin ? Je suis fort attaché au comte, c'est vrai ; mais qu'est-ce que cet attachement auprès de celui que j'ai pour vous ? Pour vous, Madame, pour Lucile, je donnerais plus que ma misérable vie !...

— Au nom du salut de votre ame, délivrez-vous de ces sentimens coupables, ou du moins

faites que je les ignore : votre amitié même, qui m'est si précieuse, baron, me paraît encore entachée de cette funeste passion qui m'a condamnée à une pénitence éternelle. Si vous m'aviez crue, vous auriez renoncé au siècle; vous seriez entré dans un couvent pour obtenir la miséricorde de Dieu...

— Dans un couvent, morbleu! un mousquetaire devenir moine gris ou noir! oui-dà! Voudriez-vous, par exemple, que je ressemblasse à ce scélérat d'abbé qui avait formé le dessein d'enlever ma petite Lucile, comme s'il était un roué de cour, le tartufe!

— Ne nous hâtons pas d'accuser, M. le baron; ne jetons jamais la première pierre : l'abbé Costis a sans doute dépassé le but; il s'est exprimé peut-être en des termes que je blâmerais, si je les avais entendus; mais je ne saurais m'en rapporter aveuglément aux exagérations d'une enfant à qui je n'ai jamais pu inspirer le respect des choses et des personnes ecclésiastiques : elle s'est abusée elle-même.

— A d'autres, madame la comtesse! Lucile a plus de jugement que vous et moi; elle ne prend pas un prédicateur pour un ravisseur, et, à coup sûr, ce n'était point au Ciel que ce vautour d'église se proposait d'enlever l'innocente brebis. Je me reproche de ne l'avoir pas étranglé sur place!

— Par condescendance pour vous, et aussi pour éviter un nouveau scandale, j'ai fait prier l'abbé Costis de ne pas reparaître dans ma maison : il m'a répondu la lettre la plus touchante, l'excellent homme, et je me repens de l'avoir soupçonné, avant qu'il dût se justifier!

— Que vous êtes faible, que vous êtes bonne, que vous êtes facile à tromper! Mais si je rencontre sur mon chemin ce Pâris en petit collet...

— Gardez-vous bien de l'injurier, je vous en conjure, cher baron : l'abbé Costis a tous nos secrets en son pouvoir, et, malgré le sceau de la confession...

— Par la sambleu! c'est l'unique motif qui

m'a contenu; car, après la confidence de Lucile, je voulais écraser ce reptile venimeux...

— Ne ralentissez pas vos recherches, je vous le recommande; il faut à tout prix retrouver ces lettres et ce portrait! Pourquoi ne m'avez-vous pas écoutée, depuis tant d'années que je vous supplie de renoncer à ces pompes de Satan? Pourquoi n'avoir pas détruit les preuves d'un crime?

— D'un crime, corbleu! Comme vous nommez une affection qui existait avant qu'un mari eût usurpé les droits de l'amant!

— Oh! par pitié! ne me faites pas mourir de honte, Monsieur! Oublions le passé pour que le Ciel l'oublie!... Silence! j'entends le notaire.

Le notaire, M. Desbrosses, entra au même moment avec le comte de Chatay, qui achevait de lui adresser à demi-voix quelques instructions relatives aux clauses pécuniaires du contrat.

X

LE CONTRAT DE MARIAGE.

M. Desbrosses était le doyen des notaires de Paris.

Il avait acquis dans l'exercice de sa charge une réputation de probité et de bonne foi, qui allait jusqu'au rigorisme, et qui ne transigeait jamais avec les intérêts du moment et les nécessités de l'occasion ; il formulait ses avis d'après les règles invariables de la morale la

plus solennelle et la plus pure; il regardait le mal comme une exception dans les lois de l'ordre naturel, et il avait en lui un fonds de bonté, de candeur, de charité et de justice tellement inépuisable, qu'il appliquait ses propres intentions aux actions d'autrui, et qu'il éclairait du reflet de ses vertus les faits les plus noirs de la méchanceté des hommes.

M. Desbrosses avait pourtant beaucoup vécu dans un état qui le mettait chaque jour en contact avec les infirmités de l'ame humaine. Il avait vu la déloyauté, l'intrigue, l'ambition, la fraude et toutes ces viles passions que soulève la soif de l'or, ramper, siffler, se mordre et se dévorer en son étude de notaire; il avait vu tout ce que peuvent inventer d'infamies la cupidité et la fourbe des gens qui restent honnêtes aux yeux du monde, parce qu'ils échappent à la lettre de la loi; il avait vu les collatéraux assiégeant des testamens, les fils souhaitant la mort de leurs parens, les frères

s'arrachant des lambeaux d'héritage, les époux livrant une guerre intestine et continuelle.

Cependant M. Desbrosses croyait au bien, aux joies de la famille et de la paternité, au bonheur calme et sacré du foyer domestique; il ne se souvenait que des nobles et généreux caractères qu'il avait rencontrés dans la société; il imaginait toujours des sentimens honorables chez ses cliens, et, quoique ceux-ci fussent la plupart des courtisans gangrenés de vices, il ne se lassait pas de leur faire un manteau des qualités qu'ils n'avaient point pour mieux cacher les plaies de leur cœur corrompu.

Au reste, la figure tranquille et sereine de ce patriarche du notariat, son air imposant et affable à la fois, son sourire grave et naïf, son accent onctueux et franc étaient autant de révélations éclatantes de cet admirable optimisme qui existait d'instinct plutôt que par principes.

— M. Desbrosses, vos paroles sont des ora-

cles pour moi, lui disait le comte de Chatay en secouant sa canne et sa tête en cadence; mais, songez-y bien ! il s'agit de changer la base de ma fortune; outre la dot de ma fille, je n'ai que cette manufacture de Lyon qui me représente deux ou trois millions de capital, et, si je la vends, comme vous me le conseillez, je ne saurai que faire de cet argent, qui ne produira pas le quart, le demi-quart de mon revenu actuel, dans tout autre emploi plus sûr, mais moins avantageux.

— M. le comte, reprit M. Desbrosses en arborant ses lunettes sur l'extrémité de son nez, vous êtes le meilleur des pères ; vous donnez à votre fille toute la partie liquide de votre fortune, c'est très-bien : je ferais de même à votre place ; mais que vous resterait-il, à vous, dans le cas d'un sinistre qui détruirait en même temps le capital et le revenu ?

— Quel sinistre puis-je craindre ? repartit le comte de Chatay en allant serrer la main du baron de Ramoine. Quand bien même le

commerce languirait, ce qui ne peut pas être, au dire des économistes les mieux informés, quels risques courrais-je, si ce n'est la diminution des produits ? Eh bien ! dans toute espèce de placement de capitaux, il y a de mauvais temps à passer. Les agriculteurs sont-ils certains de leurs récoltes? n'est-il pas des années stériles, des débordemens de rivières, des incendies?...

— Des incendies! interrompit le notaire : c'est là le danger qui menace sans cesse les manufactures. Si vous étiez du moins sur les lieux, si vous pouviez veiller par vous-même à la conservation de votre propriété, qui se trouve confiée à des mercenaires...

— A des agens zélés et fidèles, M. Desbrosses, tels en un mot que vous les eussiez choisis vous-même. Eh ! dans quel moment me pressez-vous de me défaire de cette manufacture? lorsque l'intérêt du capital augmente tous les jours, lorsque je viens d'acquérir le secret d'un nouveau procédé pour lamer et broder en or

et en argent les étoffes de soie, lorsque tout prospère...

— C'est très-bien; n'en parlons plus, M. le comte, dit le notaire avec bonhomie; je crois que vous voyez les choses avec de meilleurs yeux que les miens.

— Si fait, corbleu! parlons-en, reprit le baron de Ramoine : je suis aise d'avoir l'opinion d'un habile homme comme vous, M. Desbrosses. Je vous prie d'user de votre autorité, de votre expérience, pour faire entendre raison à mon ami et pour le retirer du cloaque de marchandises où il enfouit le patrimoine de Lucile : conçoit-on qu'un gentilhomme, un comte, se mêle de commerce et de vilenies semblables?

— M. le comte s'honore en servant le commerce et l'industrie, dit le notaire : c'est très-bien; mais je voudrais le voir moins confiant dans ses spéculations, et surtout moins entreprenant. Toutefois, la Providence est juste et ne l'abandonnera pas.

L'arrivée des personnes invitées coupa court à cette discussion, que le baron de Ramoine se disposait à pousser avec chaleur.

Le notaire prit place à la table, sur laquelle il étala les papiers du contrat : les assistans s'assirent à l'entour en silence.

On n'attendait plus que les époux.

M. de Rupelmont parut, donnant la main à Lucile.

Lucile s'était rendue assez bien compte du but et des devoirs du mariage, pour s'y préparer avec assurance, avec bonheur : ce bonheur rayonnait sur tous ses traits, empreints de grace et d'innocence. Elle s'avança d'un pas léger au milieu de cette réunion attentive, en distribuant à chacun des sourires et des regards qui revenaient se fixer sans cesse sur son heureux fiancé.

M. de Rupelmont partageait le contentement de Lucile, quoiqu'il se soumit à des habitudes de réserve et de morgue magistrales.

C'était un beau jeune homme, à la perru-

que blonde frisée, à l'habillement de velours nacarat, aux doigts blancs chargés de bagues; il n'avait pas plus de vingt-cinq ans, et il occupait déjà le siége de conseiller à la grand'chambre du parlement, haute dignité qu'il ne devait qu'au privilége héréditaire. Il appartenait à une famille de robe, qui joignait à une ancienne noblesse et à une fortune considérable un crédit éprouvé dans les antichambres de Versailles.

M. de Rupelmont s'était épris de Lucile en la voyant danser, dans un bal, avec cette perfection qui arrachait des applaudissemens à Épicharis lui-même; il avait achevé de se passionner pour elle en l'entendant disserter d'une manière approfondie sur les couleurs d'une broderie au tambour.

M. Desbrosses fit lecture du contrat de mariage, où le comte de Chatay se dessaisissait d'une somme de cinq cent mille livres en faveur des époux, auxquels il assurait en outre

une pension de vingt-cinq mille livres, sa vie durant.

M. de Rupelmont, au lieu d'écouter cette lecture, demandait tout bas à sa jeune future comment elle serait habillée le jour des noces, et si elle ne danserait pas un menuet avec lui ce jour-là. Lucile s'enivrait d'espoir et d'amour : elle n'avait garde de s'occuper de la partie financière du contrat.

Le baron de Ramoine demeurait impassible et silencieux ; le comte de Chatay, au contraire, avait bien de la peine à modérer l'expression de ses jouissances paternelles : il se penchait à tout moment vers sa fille pour la baiser au front ; il adressait des signes muets d'intelligence à la comtesse, qui n'y répondait pas, et semblait absorbée dans ses réflexions ; puis, il pleurait, se frottait les mains, souriait au notaire, à tout le monde, et murmurait des exclamations joviales qui peignaient son admiration et sa tendresse pour sa fille.

La comtesse porta son mouchoir sur sa fi-

gure pour cacher ses larmes, et l'assemblée entière s'associa de pensée à l'émotion de cette mère qui allait se séparer de son enfant : le baron de Ramoine comprit seul cette émotion.

— C'est très-bien, dit M. Desbrosses en apposant son seing au bas du contrat que tous avaient signé. Maintenant, voici une donation de M. le baron de Ramoine, par laquelle il transmet et abandonne à la future une somme de cinq cent mille livres, en lui léguant par acte authentique de ce jour tous les biens meubles et immeubles qu'il pourra laisser après sa mort.

— Ah! que vous êtes bon, mon ami! s'écria Lucile en se précipitant dans les bras de M. de Ramoine, qui la serra contre lui-même.

— Non, je ne souffrirai pas de telles extravagances! dit le comte de Chatay, qui s'empara d'une main de son ami et la secoua rudement. Je ne veux pas que vous traitiez Lucile

mieux que son père n'a fait, entendez-vous, baron ? je suis le père, moi !

— Allons donc ! reprit M. de Ramoine avec embarras, ce qui est écrit dans cet acte était convenu depuis long-temps : c'est mon testament que je publie avant mon décès, morbleu !

— Hé bien ! madame la comtesse, vous ne remerciez pas le baron, dit le comte en découvrant le visage de sa femme. Vous n'écoutiez pas, je gage ! Une donation de cinq cent mille livres et la promesse de sa succession ! Ce cher baron est de l'âge d'or et de la vieille roche ! Voilà de l'amitié, ou je ne m'y connais pas.

— En effet, c'est très-bien, répliqua le notaire en se levant : l'amitié est une véritable consolation dans l'adversité...

— Et dans la prospérité, elle n'est pas à dédaigner ! reprit le comte avec enthousiasme. Une femme qu'on adore, une fille qu'on idolâtre, un ami qu'on chérit, n'est-ce pas là le bonheur ?

XI

LA LETTRE ANONYME.

— Un mot, M. Desbrosses dit le comte de Chatay en attirant le notaire dans un coin du salon : j'ai reçu hier soir une étrange lettre sur laquelle je veux vous consulter; une personne, qui ne se nomme pas, me propose d'acheter pour cent mille livres la connaissance d'un secret qui importe à mon repos, à mon honneur et

à ma fortune. C'est sans doute quelque intrigant qui présume trop de ma crédulité.

— J'avais à vous faire part d'une proposition analogue, répondit M. Desbrosses à voix basse : ce matin, un homme s'est présenté dans mon cabinet et m'a déclaré qu'il avait un secret de la plus haute importance à vous communiquer, si vous vouliez en échange payer cent mille livres.

— Cent mille livres ! Quel secret vaut une pareille somme? Et quel est cet homme? s'est-il nommé ?

— Non; mais j'ai une idée confuse de l'avoir déjà vu quelque part : il était enveloppé dans une grande douillette de soie noire, et sa perruque ne laissait à découvert que la moitié du visage ; il avait l'air troublé et ne levait pas les yeux en me parlant ; il m'a recommandé de ne rien épargner afin de vous décider à cette acquisition, pour me servir du terme qu'il a employé; puis, il a disparu comme s'il avait commis une méchante action.

— C'est un coquin ou bien un fou. Cent mille livres pour un secret! A moins que ce ne soit le secret de faire l'or, je ne devine pas ce que ce peut être.

— Je ne l'ai pas questionné, parce que je me suis promis d'examiner à fond cette affaire qui peut vous intéresser : cet homme reviendra ce soir.

— Êtes-vous d'avis que je me trouve avec lui ? Cent mille livres! Un secret d'État ne coûterait pas plus cher !

— Oui, je vous invite à entrer en conférence avec cet homme : nous verrons bien ce dont il s'agit, et nous nous conduirons en conséquence. Si c'est un fripon, nous le chasserons comme il le mérite; si c'est un fou, nous le ferons enfermer : en tous cas, vous ne risquez rien à le voir chez moi.

— Diable! ce serait un bon marché que d'avoir pour cent mille livres la pierre philosophale!

XII

L'ÉTUDE DU NOTAIRE.

Le comte de Chatay alla ponctuellement au rendez-vous que M. Desbrosses lui avait assigné pour se trouver en présence de l'homme au secret.

Il était huit heures du soir, les clercs ôtaient leurs doubles manches de laine noire, brossaient leurs chapeaux à peu près chauves, et se préparaient à quitter l'étude pour sou-

per dans le réfectoire de leur patron, qui les nourrissait avec moins de parcimonie et de frugalité que le commandait la tradition du notariat : aussi, les clercs de M. Desbrosses passaient-ils généralement pour les privilégiés de la basoche : ils buvaient, à leur repas, du vin, au lieu d'abondance.

— Bonsoir, M. le comte ! dirent-ils à l'unisson en saluant le vieillard qui avait pour eux mille attentions et qui les faisait reconduire en voiture chaque fois qu'ils apportaient un acte à signer : vous mariez donc mademoiselle votre fille ?

— Oui, mes enfans, répondit le comte avec orgueil ; je la marie avec M. de Rupelmont, conseiller à la grand'chambre du parlement de Paris, comme vous savez, et nous célébrons la noce dans trois jours : vous y serez tous, et je vous invite à venir danser avec nous.

— Merci, M. le comte, répliquèrent-ils l'un

après l'autre. Il faut sans doute plusieurs expéditions du contrat de mariage, sur vélin ?

— Assurément. J'en veux donner une au baron de Ramoine, j'en réserve une seconde pour moi ; la famille de mon gendre en voudra une autre pour mettre dans ses archives. A propos, le roi a promis de tenir sur les fonts le premier enfant de ma fille : dans neuf mois, vous aurez des dragées.

— Ah! M. le comte, dit poliment le principal clerc, quand on voit un beau-père aussi bon que vous, cela donne envie de se marier.

— Mariez-vous, mes enfans, pour être heureux, et suivez mon exemple : il n'y a pas de bonheur plus réel ici-bas qu'un mariage bien assorti et une union bien intime. J'ai été jeune comme vous ; comme vous, je me suis quelquefois diverti aux dépens des pauvres maris : eh bien ! je reconnais maintenant que j'avais tort, et que la plus douce, la plus honorable, la plus belle position du monde est celle d'un homme marié qui met sa joie et ses espérances dans son

ménage. Je sais bien que les bonnes femmes sont rares, et aujourd'hui plus que jamais; tant mieux, les diamans aussi sont rares, et ils n'en ont que plus de prix. Mais rien n'égale, croyez-moi, la satisfaction qu'on éprouve à être père, depuis l'instant où le nouveau-né jette son premier cri jusqu'au grand jour où il est bon à marier.

— Nous nous marierons tôt ou tard, M. le comte, s'écrièrent gaîment les clercs; en attendant, nous allons souper et boire à la santé des futurs époux.

Le comte de Chatay fut introduit dans le cabinet de M. Desbrosses, qui s'y trouvait encore seul et qui se reposait des travaux de sa charge en dressant des listes de secours à distribuer aux pauvres du bureau de charité qu'il administrait. Il fit signe à son client de s'asseoir, et continua silencieusement ses chiffres philanthropiques : le comte de Chatay ne se condamna pas long-temps à rester muet.

— Pourvu qu'il revienne ! s'écria-t-il en hochant la tête avec incrédulité; pourvu qu'il n'ait pas porté ailleurs son secret !

— Vous soupçonnez donc ce que ce peut être ? demanda le notaire sans interrompre ses calculs. Quant à moi, je présume qu'il s'agit de quelque succession qui vous est échue à l'étranger, et que cet homme a découverte par hasard. Ce sont là des coups de fortune qui tiennent du prodige.

— Non, il n'est pas question d'héritage, j'en suis sûr : la lettre que j'ai reçue dit expressément que ce secret importe à mon honneur.

— Ne serait-ce pas plutôt une restitution qu'on vous demande ? Feu M. votre père était fermier-général, et peut-être, sans le vouloir, sans le savoir, a-t-il nui à quelqu'un qui compte sur votre justice pour réparer...

— Où diantre allez-vous chercher vos suppositions, mon cher M. Desbrosses ? Suis-je responsable de la conduite de mon père ? Qui me prouverait d'ailleurs qu'il a fait tort au

prochain ? Quiconque s'aviserait de le dire recevrait de ma bouche un éclatant démenti, et probablement de ma main aussi, quoique j'aie soixante-cinq ans, pourvu que le personnage fût de nom et de naissance à se mesurer avec moi.

— Là, là, comme vous prenez feu, M. le comte ! A quoi serviraient les notaires, si la moindre discussion d'affaires devait entraîner un duel ?

— Les notaires ont une plume, et nous autres gentilshommes une épée : à chacun son rôle ! Mais je n'ai pas besoin de réfuter une hypothèse si énorme : il est clair qu'un fou à lier ne songerait pas à me faire payer cent mille livres la connaissance de griefs imputés à la mémoire de mon honoré père; car, en pareils cas, les cent mille livres se changeraient en coups de bâton.

— Les avez-vous apportées, ces cent mille livres, pour être en mesure de contracter marché immédiatement, s'il y a lieu ?

— Je les ai prises en traites sur mon banquier ; mais cette précaution était inutile, car l'homme ne reviendra pas plus que son secret.

Au même moment, la porte du cabinet s'ouvrit, et l'abbé Costis, qui avait subi une métamorphose complète de figure et d'habit, s'avança d'un pas ferme vers le notaire, qu'il salua; mais il évita de regarder en face le comte de Chatay, qui ne l'avait pourtant pas reconnu, et se plaça de manière que la lumière de la lampe n'arrivait pas sur son visage, presque enseveli sous une épaisse perruque d'emprunt.

L'abbé, avec qui le comte de Chatay n'avait eu que des rapports éloignés et tout-à-fait cérémonieux, était si bien déguisé avec sa fausse chevelure blonde et son costume de ville, que la comtesse elle-même eût hésité à le reconnaître pour son ancien directeur de conscience. L'abbé Costis avait d'ailleurs assez d'impudence et de jargon pour ne pas être embarrassé de

la condition séculière qu'il prétendait reprendre, afin d'essayer si Lucile lui saurait gré d'avoir jeté aux orties le petit-collet ; car il n'était devenu que plus acharné à poursuivre cette jeune fille, depuis qu'il avait échoué dans une tentative d'enlèvement combinée avec habileté et apprêtée à grands frais.

— Vous voilà donc, Monsieur? c'est très-bien, dit M. Desbrosses qui fit asseoir l'abbé Costis à côté du comte de Chatay. Avez-vous votre fameux secret ?

— Oui, certes, répondit l'abbé en précipitant sa voix au lieu de la ralentir dans une sorte de déclamation solennelle; et vous, monsieur le comte, avez-vous les cent mille livres?

— Elles sont dans mon portefeuille à votre service, si vous me communiquez un secret qui les vaille, reprit le comte.

— Remettez-moi d'abord avant toute chose la totalité de la somme, dit l'abbé avec assu-

rance, et ensuite je vous confierai le secret que je possède.

— Que je vous remette cent mille livres à mes risques et périls! s'écria le comte riant aux éclats : me prenez-vous pour une dupe?

— Je vous prends pour tout ce qu'il vous plaira; mais si vous vous êtes flatté que je donnerais mon secret pour un grand merci, je ne suis pas votre homme.

— Ni moi le vôtre; gardez votre secret, je garderai mes cent mille livres; ou bien, cherchez un autre acquéreur.

— Je n'irai pas loin pour le trouver, dit d'un air et d'un ton menaçans l'abbé Costis qui touchait des papiers dans sa poche : cela se vendrait davantage.

— Qu'est-ce donc? répliqua le comte de Chatay, qui sentit sa curiosité piquée au vif. Votre secret concerne-t-il l'industrie, le commerce?

— Mon secret vous concerne, c'est tout ce que je puis vous dire : il concerne encore trois

autres personnes, si vous avez à cœur de le deviner.

— Le deviner! le deviner! je voudrais bien vous voir à ma place. Il n'y a pas beaucoup de secrets qu'on ose acheter cent mille livres.

— Je ne vous force pas de l'acheter. C'est à vous de réfléchir si votre repos, votre honneur et votre fortune doivent être estimés au dessous de cette somme.

— Mon repos! murmurait le comte en ouvrant le champ à ses pensées : mon honneur! ma fortune! N'est-ce pas le secret de faire de l'or que vous m'offrez?

— Si je l'avais, je le réserverais pour moi... Mais décidez-vous, monsieur le comte, sinon je profite de vos conseils, et je vais me mettre en quête d'un acheteur.

— Quoi! vous voulez que je me dessaisisse de mes cent mille livres, avant d'apprécier au moins l'importance de votre secret? Si c'était quelque fadaise!

— Votre proposition n'est point acceptable, Monsieur, dit le notaire qui avait écouté ce débat avec attention : ou votre secret vaut les cent mille livres que vous réclamez, et alors peu importe que vous les touchiez d'abord; ou il ne vaut rien, et, dans cette alternative, M. le comte ne peut se livrer à votre merci; moi, son conseil, je ne le souffrirai pas, et je m'opposerai de toutes mes forces à ces conventions aléatoires qui couvrent quelque embûche, j'imagine. Vous vous êtes grossièrement trompé, Monsieur, si vous avez cru que je prêterais les mains à un semblable marché.

— Ma défiance témoigne de ma bonne foi, repartit l'abbé Costis qui n'était pas homme à se déconcerter ni à quitter la partie : une fois mon secret révélé, n'aurai-je pas cédé le gage des cent mille livres que je veux en échange de ce secret? Mais, je vous le répète, je ne suis pas en peine d'avoir autre part le prix qui vous semble exorbitant; j'accordais seulement la

préférence à M. le comte. Adieu, Messieurs, je remporte mon secret.

— Un moment, dit le comte de Chatay qui avait le plus grand désir d'apprendre ce secret : vous assurez que cela regarde mon repos, mon honneur et ma fortune ?

— Oui, M. le comte, répondit l'abbé qui revint sur ses pas et se rassit doucement : délivrez-moi la somme, et sur-le-champ je vous fais juge de la valeur de ce secret ?

— N'en voulez-vous pas faire juge M. Desbrosses ? répliqua le comte en fixant un œil avide sur la poche du vendeur, qui y plongeait souvent la main pour irriter la curiosité du chaland ; si vous vous contentiez de vingt ou trente mille livres, je balancerais moins...

— Je ne vous ferai pas grace de dix louis sur les cent mille livres, M. le comte ; je ne suis pas un juif, et je n'ai pas le projet de vous surfaire.

— Hé bien ! arrangeons-nous mieux : M. Des-

brosses, dont la bonne foi vous inspire certainement autant de confiance qu'à moi, sera juge de l'importance du secret, et je m'en rapporterai aveuglément à son avis ; je vous en donne ma parole de gentilhomme et de marin.

— Entendons-nous, Messieurs, dit l'abbé Costis qui arrivait à son but par de savantes circonvolutions : je ne dois pas tenir plus que je n'ai promis ?

— Vous avez promis, en échange d'une somme de cent mille francs payée d'avance, repartit naïvement M. Desbrosses, la révélation d'un secret capable d'intéresser le repos, l'honneur et la fortune de M. le comte de Chatay.

— Je ne m'en dédis pas, Monsieur, et j'exécuterai de point en point les clauses de ce traité en ce qui dépend de moi : le secret importe au repos, à l'honneur et à la fortune de M. le comte.

— C'est très-bien, dit M. Desbrosses qui acceptait l'arbitrage offert à sa loyauté par les

deux parties contractantes ; je n'aurai qu'à me prononcer là-dessus.

— Si ce secret importe à mon honneur, s'écria le comte inspiré par un subit et involontaire pressentiment, je ne me plaindrai pas de ce qu'il m'aura coûté. Mon honneur, Monsieur, c'est l'honneur d'une des plus nobles maisons de la Bretagne, c'est l'honneur d'un des plus fidèles serviteurs du roi : j'ai été blessé dans vingt combats sur mer ; j'ai été fait prisonnier par les Anglais à bord du *Rubis*, qui coulait bas ; j'ai quitté la marine après l'affaire du cap Finistère, en 1747, qui fut si fatale au pavillon français ; j'avais été créé chevalier des ordres du roi, pour récompense de ma belle résistance à l'ennemi trois fois supérieur en nombre ; je devais obtenir un jour ou l'autre le grade d'amiral...

— Il ne s'agit point de l'honneur que vous croyez, et qui se représente par des cicatrices et par des croix ; c'est un honneur plus délicat, auquel on a porté atteinte...

— Monsieur! interrompit le comte, qui s'aperçut pour la première fois que l'accent de cet homme lui était familier; l'honneur d'un militaire ne peut être trop susceptible. Tel est donc le motif qui me pousse à consentir à ce pacte extraordinaire, pourvu que M. Desbrosses vienne me déclarer par serment que la chose intéresse de près mon honneur et accessoirement mon repos et ma fortune.

— C'est très-bien, reprit le notaire qui fit passer l'abbé Costis dans la pièce voisine; je répondrai sur ces trois points capitaux.

— Monsieur, dit au notaire l'abbé Costis qui retrouva l'habitude emphatique de sa voix de prêtre, je vous somme de vous borner à ces trois points, sans vous laisser aller à des considérations que M. le comte se réserve de faire. Voici l'occasion de montrer si vous êtes juste ou non. Au reste, je vous avertis que vous joueriez gros jeu à me tromper; car ce ne serait pas cent mille livres que j'exigerais pour vous punir!

XIII

ANXIÉTÉ.

Dès que l'étranger se fut enfermé avec M. Desbrosses, le comte de Chatay se repentit de s'être trop avancé pour pouvoir reculer sans paraître peu scrupuleux observateur de sa parole : il ne craignait pas seulement de perdre les cent mille livres qu'il exposait au profit d'une frivole curiosité; il craignait encore davantage d'apprendre ce secret qu'on voulait lui vendre

et dont il n'avait garde de soupçonner la nature, quoiqu'un appel fait à son honneur eût éveillé aussitôt mille petites susceptibilités de mari.

Un mari est, pour ainsi dire, tout hérissé d'épines qui le piquent à la fois, de quelque côté qu'on le touche, et chez lui ces piqûres d'amour-propre s'enveniment plus vite que les blessures profondes.

C'était le premier soupçon qui pénétrait dans son esprit au sujet de sa femme : mais il ne le conserva pas long-temps, et il eut honte de l'avoir accueilli avec une sorte de stupéfaction : il eût donné les cent mille livres qu'on lui demandait, il les eût données sans regret et sans hésitation, pourvu que ce malheureux soupçon ne vînt plus l'affliger.

— Mais non, pensait-il, ce secret doit intéresser surtout ma fortune?

En partant de cette donnée matérielle, il retournait naturellement vers ses fantaisies et ses rêves de pierre philosophale ; il oubliait les

dénégations formelles de l'inconnu, à ce propos; il rassemblait avec ardeur tout ce qui pouvait servir à fonder cette croyance, et il s'imaginait déjà que ces cent mille livres produiraient d'immenses bénéfices; il abordait même, pour s'étourdir, l'énumération fictive des gains qu'il tirerait de ce fertile secret, comme d'une mine d'or, et à l'aide desquels il pourrait augmenter le bien-être de sa fille et de sa femme.

A ce nom, toute son anxiété se ravivait, et il n'osait plus interroger son honneur aux abois, de peur d'entendre la réponse qu'il redoutait : il eût souhaité en être quitte pour plus de cent mille livres! Heureusement, l'espoir lui revenait avec sa tendresse et son estime pour la comtesse, qui depuis tant d'années se retirait dans la solitude et dans la prière, afin de fuir les occasions de péché.

Il maudissait tout bas le mauvais génie qui le tourmentait de ridicules terreurs, et il s'obstinait de nouveau à prévoir quelque grand résul-

tat pécuniaire, provenant d'un secret industriel ou scientifique. Tout à coup il fut frappé d'une idée qui lui sembla s'accorder avec toutes les probabilités : un trésor devait être caché dans ses domaines?

Mais il retomba, malgré cette supposition agréable, dans les commentaires les plus méticuleux sur la question de son honneur, lorsqu'il entendit une vive discussion éclater entre le notaire et l'homme au secret : il s'approcha de la porte pour surprendre le sens de cette conférence où il était apparemment intéressé; mais il ne put saisir que des paroles sans suite, parmi lesquelles on mêlait souvent son nom et celui de la comtesse.

Une sueur froide baigna son front, et le mouvement de son cœur cessa presque par intervalles, pour redoubler ensuite d'activité: il comprenait enfin que ce secret pouvait être une affaire de vie ou de mort.

XIV

LE SECRET.

Lorsque l'inconnu rentra dans le cabinet où M. Desbrosses le suivit, la tête basse et l'air consterné, ils trouvèrent le comte de Chatay debout, appuyé contre la muraille, et couvrant avec sa main son visage sillonné de larmes.

— Hé bien! Messieurs, dit le comte qui eut assez d'empire sur lui-même pour dissimuler

le trouble où il était, paierai-je ou non les cent mille livres?

— Ce secret est une infamie! s'écria M. Desbrosses en lançant à l'abbé Costis un regard d'indignation et de mépris. Celui qui en fait trafic est un infâme!

— M. le notaire, vous oubliez ce dont nous sommes convenus, dit l'abbé qui rougit de sa sentence prononcée par un honnête homme; j'en appelle à votre bonne foi sur laquelle j'ai compté : le secret que je vous ai confié par anticipation importe-t-il au repos, à l'honneur et à la fortune de M. le comte de Chatay?

— Monsieur, si vous étiez accessible au moindre sentiment de pudeur et de générosité, vous garderiez le silence et ne reparaîtriez jamais devant M. le comte!

— Vous éludez la question, M. le notaire; je vous remercie de vos conseils et ne m'en sers pas; répondez seulement : Le secret que je vous ai confié...

— Monsieur, arrêtez au nom du Ciel! in-

terrompit M. Desbrosses en s'efforçant de l'entraîner hors de la salle; acceptez plutôt la somme que je vous ai offerte pour vous taire!

— Fi donc! Monsieur, je n'ai rien à recevoir de vous, puisque je ne vous vends rien; c'est à M. le comte que mon secret appartient, et je vous prie de déclarer...

— M. le comte, reprit M. Desbrosses avec une voix suppliante, je vous conjure de ne pas écouter cet homme, et même de lui abandonner les cent mille francs, à condition qu'il se taira.

— Est-ce que je demande l'aumône, M. le notaire? répliqua insolemment l'abbé Costis: je ne voudrais pas de cet argent, sans l'avoir gagné.

— Diable! voilà trop long-temps que vous disputez, Messieurs, reprit le comte de Chatay que chaque instant de retard rendait plus impatient d'arriver à une solution de cette énigme. Avisons à prendre un parti: je suis venu ici

pour acheter un secret aux prix de cent mille francs; ce secret les vaut-il ?

— Vous me forcez d'avouer que ce secret est de la plus grave importance pour vous et pour votre famille, dit le notaire tristement ; mais je ne vois aucune nécessité de vous le faire connaître, M. le comte, et si vous accordez quelque crédit à mon opinion, vous renoncerez à savoir...

— Votre opinion est sans doute fort respectable, M. le notaire, interrompit brusquement l'abbé ; mais elle ne doit s'exercer que sur un fait : le secret que je vous ai confié intéresse-t-il au plus haut degré le repos, l'honneur et la fortune de M. le comte?

— Oui, je ne puis m'empêcher d'en convenir, répondit M. Desbrosses contraint de remplir une promesse qu'il gémissait tout bas d'avoir faite : ce secret, que je considère comme un assassinat moral, intéresse réellement la fortune et l'honneur, l'honneur surtout de M. le comte ; quant à son repos...

— Il suffit ! s'écria le comte de Chatay en tirant de son portefeuille cinq traites de vingt mille livres chacune, qu'il remit à l'abbé tremblant de joie : la somme est là tout entière, Monsieur ; je ne saurais payer trop chèrement les moyens de sauver mon honneur. Ce secret, quel est-il ?

— Je vais vous l'apprendre en deux mots, répondit froidement l'abbé qui avait mis en sûreté le prix de sa scélératesse : Vous n'êtes pas le père de Lucile !

— Malheureux ! dit le comte avec un accent déchirant, as-tu formé le complot de m'assassiner ? Avoue ta lâche imposture, sinon tu mourras de ma main !

— Ah ! M. le comte, vous l'avez voulu ! murmura M. Desbrosses qui se frappait le front et s'accusait d'avoir pris part à cette affreuse transaction.

— Tu ne sortiras pas vivant, vil coquin, sans faire amende honorable disait le comte, qui

avait appréhendé au corps l'abbé satisfait de son ouvrage.

— M. le comte, reprit tranquillement l'abbé, tenons-nous en aux termes de notre marché, c'est le plus sage pour vous comme pour moi; car, si vous faites mine de tirer votre épée, j'aurai le regret de la faire rentrer dans le fourreau, en vous montrant ce pistolet. Je vous ai dit mon secret : vous m'en avez payé la valeur; maintenant, sans vous demander un denier de plus, je vous offre de fournir toutes les preuves propres à vous éclairer...

— Les preuves, misérable! repartit le comte, dont l'exaspération croissait à mesure que le doute s'éloignait de lui : il y a des preuves, dis-tu? où sont-elles?

— Les voici, répliqua l'abbé en déployant des papiers qu'il soumit à l'examen du comte, sans toutefois les lui livrer tout-à-fait. Lisez?

— Grand Dieu! c'est bien l'écriture de ma femme! « *Mon ami.* » A qui donc s'adressait-elle?

A M. le baron de Ramoine, lieutenant des mousquetaires du roi. Oh !...

— La correspondance est complète : vous y verrez qu'à l'époque de votre mariage, mademoiselle de Clignencourt était grosse ; qu'elle aimait alors M. de Ramoine, que des raisons de famille ne lui permirent pas d'épouser ; qu'elle ne consentit à vous donner sa main que pour échapper à une cruelle position. Vous y verrez que la comtesse de Chatay mit au monde une fille cinq mois après le mariage ; que la naissance de cette enfant fut célée durant neuf semaines, grace à votre captivité en Angleterre ; vous y verrez enfin que votre femme vous a toujours été fidèle depuis le jour de vos noces ; malgré l'amour qu'elle conservait au fond du cœur pour votre ami. Toutes les lettres sont datées et portent le timbre de la poste, pour mieux vous convaincre de leur authenticité ; en outre, comme dernier et irrévocable témoignage, ce portrait est un don de la maitresse

à l'amant ; la légende présente un renseignement précieux : *A vous, toujours de pensée !*

— Ces lettres! remettez-moi ces lettres et ce portrait! s'écria le comte de Chatay hors de lui-même et s'efforçant de s'emparer des pièces probantes que l'abbé n'avait fait que lui énumérer ; j'ai besoin de ces funestes documens pour démasquer les deux complices : donnez-moi-les !

— Je ne suis pas convenu de vous les donner, M. le comte, dit l'abbé en les faisant disparaître dans sa poche ; je ne vous les vendrais pas pour un million !

— Qu'en veux-tu donc faire, scélérat ? reprit le comte en sautant à la gorge de l'abbé qui ne se défendit pas, mais qui appuya le canon d'un pistolet contre la poitrine de son adversaire.

— Pas de violence, M. le comte, car vous ne seriez pas ici le plus fort, répliqua l'abbé Costis, qui s'était dégagé de cette rude agression.

— Monsieur, si vous avez dans l'ame un peu de probité, rendez ces lettres pour qu'on les anéantisse ! dit M. Desbrosses en rassemblant ce qu'il avait d'or dans sa caisse.

— Les lettres ! Monsieur, les lettres ! répétait le comte de Chatay qui passait de la prière à la menace, et alternativement de la menace à la prière.

— Il m'est impossible de vous contenter, répondait l'abbé en méditant déjà une brusque retraite; ces lettres sont pour moi une garantie...

— Qui te les a remises ? reprit le comte qui alla droit à l'abbé en voyant celui-ci se diriger vers la porte ; tue-moi, si tu veux, mais auparavant il faut que je sache quel ennemi de mon bonheur a inventé cet infernal complot ! Il faut que je te connaisse, monstre !... Je te connais ! ajouta-t-il en lui arrachant sa perruque ; tu es l'abbé Costis : je te ferai jeter dans un cul de basse-fosse pour le reste de tes jours !

— Oui, je suis l'abbé Costis, repartit arro-

gamment le tartufe, qui s'était armé pour protéger sa sortie. Votre fille, ou plutôt la fille du baron de Ramoine, m'a fait chasser de votre maison comme un laquais, je me suis vengé : le directeur de conscience de la comtesse de Chatay sait de bonne part ce qu'il sait !

XIV

UN MALHEUR NE VIENT JAMAIS SEUL.

— Ces lettres! ma fortune pour ces lettres! s'écriait le comte en ébranlant la porte que l'abbé venait de refermer sur lui à double tour. Il les emporte! il a entre les mains les preuves de mon déshonneur! Mon Dieu! comment ravoir ces lettres? Je vais le faire mettre à la Bastille : mais il a déjà eu le temps de cacher ces lettres! l'infâme! l'abominable

homme! Et je ne l'ai pas étranglé pour le réduire au silence, pour lui enlever ces fatales lettres!

— Ces lettres... sont supposées, je n'en doute pas..., dit M. Desbrosses qui, pour la première fois de sa vie, se permettait un mensonge qu'il jugeait humain et nécessaire.

— Non, Monsieur, elles ne sont que trop véritables; je n'en puis douter, j'ai vu l'écriture!... j'ai reconnu aussi l'écriture de Ramoine... et le portrait...

— On a le portrait de tout le monde en le faisant faire, et l'abbé Costis qui était dans votre maison... Pour l'écriture, on l'imite à s'y tromper...

— Laissez cela, M. Desbrosses; je ne me leurre pas de ces chimères. Les faits sont d'ailleurs en rapport avec cette tardive révélation : en 1747, je suis parti, le lendemain de mon mariage, pour mettre à la voile et rejoindre l'escadre du marquis de la Jonquière; j'ai été pris avec ma frégate et suis resté pri-

sonnier en Angleterre; pendant mon absence, ma femme est accouchée à sept mois, me dit-on, d'une fille que Ramoine a nommée sur les fonts de baptême, et qu'il fait aujourd'hui sa légataire universelle. Je ne m'abuse pas, je vois tout maintenant; je vois que j'ai été le jouet d'un traître que je croyais mon ami; je vois que l'affection de la comtesse n'a jamais été que de seconde main pour moi; je vois en un mot que Lucile n'est pas mon enfant!... Mais, par la sainte-barbe!...

— M. le comte, qu'avez-vous résolu de faire? interrompit M. Desbrosses, qui employait la douceur et la persuasion pour le calmer.

— Eh, mordieu! ce que doit faire un homme d'honneur : avoir satisfaction de l'indigne auteur de cette trahison monstrueuse!...

— Il y a vingt ans de cela, M. le comte, et depuis vingt ans le repentir et l'âge ont effacé les traces de cet affront. Le baron de Ramoine est votre ami...

— Mon ami!... un perfide qui me vole mon honneur, qui brise tous mes liens, qui empoisonne tous mes sentimens, qui a mis le scandale dans ma maison!

— Le scandale! c'est vous qui l'allez mettre en dévoilant ce qui est, ce qui peut être éternellement caché! Pensez-y, M. le comte, et soyez prudent?

— A vous entendre, Monsieur, je devrais, par prudence, dévorer le plus sanglant outrage et vivre paisible au milieu de mes bourreaux!... Que j'aille encore toucher la main de ce séducteur! La mienne se dessècherait plutôt!... L'un de nous deux périra!... Je n'irai pas non plus afficher des sentimens de respect et d'amour pour une femme infidèle que je méprise, que je hais!... Je ne me sens pas un pareil courage, M. Desbrosses, et si j'avais la faiblesse d'ouvrir les bras à cette malheureuse enfant, que j'étais fier d'appeler ma fille, je la repousserais bientôt avec horreur de mes mains teintes du sang de son père!

— Revenez à la raison, disait le notaire qui se rendait compte des douleurs de son client et qui n'y trouvait pas de remède; n'ébruitez rien, attendez; essayez seulement de recouvrer cette correspondance; obtenez une lettre de cachet contre cet odieux abbé; mais n'en venez pas encore à un éclat irréparable...

— Toutes vos représentations sont inutiles, Monsieur : ce soir même, je vais annoncer à madame la comtesse qu'elle retourne avec sa fille dans la famille de Clignencourt; ce soir même, j'exige du baron de Ramoine une explication définitive, et demain matin le sort décidera lequel des deux doit survivre à l'autre.

— M. le comte est encore là? dit le principal clerc qui entra dans le cabinet en s'étonnant de trouver la porte fermée en dehors.

— Avez-vous vu sortir un homme? demanda impétueusement le comte de Chatay; savez-vous de quel côté il s'est enfui? Mille louis à qui me le ramènera!

— Nous étions en train de souper et de

boire à la santé des futurs époux, reprit le clerc : nous n'avons vu personne; mais on vous avait enfermés à double tour?

— Qu'on fasse approcher un carrosse de place? dit le notaire. M. le comte, voulez-vous m'accompagner chez le lieutenant de police?

— Auparavant, monsieur le comte, dit le clerc en introduisant un messager de voiture, prenez connaissance d'une lettre qui vient de Lyon, et qui traite apparemment d'une affaire urgente, puisque c'est à vous-même qu'on veut la remettre. Le carrosse de Lyon ne fait que d'arriver, mon garçon? demanda-t-il au messager.

Le comte prit machinalement la lettre, l'ouvrit, et la lut sans émotion; elle contenait les lignes suivantes :

« M. le comte, c'est avec douleur que nous vous annonçons le sinistre qui a détruit de

fond en comble les bâtimens, ateliers et magasins de votre manufacture : tout a été la proie des flammes, et le désastre s'étend encore aux maisons voisines. On n'a rien sauvé, pas même la caisse, qui renfermait plus de quatre cent mille livres en effets de commerce. La perte se monte à plusieurs millions : il y a de plus des dettes considérables et un déficit à combler. Veuillez nous transmettre vos ordres le plus tôt possible, etc. »

Le comte de Chatay froissa la lettre et se disposait à la jeter à la cheminée, lorsqu'il changea d'avis et la tendit, toute chiffonnée, au notaire en l'invitant à la lire : M. Desbrosses fut consterné.

— Tous les malheurs à la fois! répéta le digne notaire en reprochant à la Providence son injustice. M. le comte, ma fortune est à votre service.

— Merci, M. Desbrosses, merci! répondit

le comte en lui serrant la main : malheureux époux, malheureux père, malheureux ami, j'espère n'avoir plus besoin que d'un *de profundis* et de six pieds de terre!

XV

UNE FAMILLE DÉSOLÉE.

Le comte de Chatay se rendit en toute hâte chez le baron de Ramoine, sans vouloir prendre part à la démarche que le notaire se chargea de faire seul auprès du lieutenant de police.

Le baron était absent comme à l'ordinaire, et ne devait rentrer qu'au milieu de la nuit : il n'avait imaginé rien de mieux, pour se distraire des inquiétudes résultant de la sous-

traction des lettres de son ancienne maîtresse, que d'aller se jeter dans le gouffre de la bassette et de laisser sa mémoire au fond des bouteilles qu'il viderait à souper.

— Comment diable! ton maître n'est point ici? dit le comte à la Tulipe, dont le bon sens champenois s'étonna de cette visite imprévue, de l'instance qu'on mettait à voir sur-le-champ le baron de Ramoine et du trouble d'esprit où paraissait être l'impatient visiteur.

— M. le baron m'a prévenu qu'il ne reviendrait qu'au grand jour, répondit la Tulipe en s'interrogeant tout bas sur l'objet probable d'une pareille visite : il compte jouer gros jeu, car il a emporté avec lui de quoi perdre une somme qui ferait le bonheur d'un maraud de ma sorte.

— Va-t-en le trouver de ma part, et dis-lui que je l'attends chez moi ce soir même; ne lui donne pas de répit, qu'il ne soit venu. Cours donc!

— Hé! M. le comte, savez-vous que je me passerais bien d'une telle commission? répliqua la Tulipe qui ne bougeait pas plus qu'un pieu.

— Drôle! tu n'es pas encore parti? s'écria le comte en le poussant vers la porte avec plus de force qu'il ne semblait capable d'en déployer.

— Ce sont des coups de pied et de poing que vous m'envoyez chercher à la source, dit la Tulipe qui ne les redoutait guère pourvu qu'il en tirât bénéfice; M. le baron est toujours prêt à frapper, ne vous déplaise, et si je m'avise de le déranger pendant qu'il joue, je n'en serai pas quitte pour des injures; j'aurai beau lui dire que vous l'attendez pour une affaire des plus sérieuses et que vous m'avez prié de l'avertir, il me battra en long et en large.

— Hé bien! il te battra, drôle; tu l'as mérité tant de fois, qu'une fois de plus ne comptera pas. Dépêche-toi de m'obéir, sinon je te

fais marcher devant moi en te piquant les mollets avec la pointe de mon épée, et je vais moi-même quérir le baron de Ramoine au milieu de sa société de femmes galantes et de chevaliers d'industrie ! Comme il est juste que tes pas soient payés, tu auras deux louis de gratification, si le baron m'a rejoint dans une heure.

— Voici que je vous l'amène, monsieur le comte, dit la Tulipe alléché par la promesse des deux louis; M. le baron a trop d'amitié à votre endroit, pour vous faire long-temps croquer le marmot. Vous plaît-il seulement de me délivrer d'avance mon pour-boire? je n'en courrai que plus vite.

Le comte de Chatay balança un moment à se faire conduire par le valet dans le tripot où M. de Ramoine dépensait si joyeusement sa santé et ses revenus; mais la crainte d'être entraîné à une esclandre publique, malgré sa ferme résolution d'agir avec calme et sang-

froid, cette crainte seule l'arrêta : il n'eût pas été maître de lui, sans doute, en se trouvant vis-à-vis de nombreux témoins, et il se fût abandonné à des excès qui ne convenaient ni à un vieillard ni à un gentilhomme.

Il préféra donc retourner immédiatement chez lui, où l'appelaient d'ailleurs beaucoup de dispositions à prendre, relatives à ses intérêts de fortune en cas de mort. Il avait déjà médité et fixé toutes les mesures commandées par la circonstance, lorsqu'il arriva dans son hôtel.

Il entendit du bas de l'escalier la voix mélodieuse de Lucile, unie au son du clavecin, et il s'appuya un instant contre la porte du salon pour écouter l'ariette que chantait la jeune personne, à qui le sentiment de la musique prêtait un talent remarquable d'exécution.

Cette ariette était fort goûtée par le comte, qui la demandait souvent afin de mieux s'endormir après souper.

Le comte, à ce souvenir, se sentit tout

ému, et il essuya deux larmes que la comparaison de sa destinée présente avec le passé avait fait couler plutôt que le chant vif et léger de Lucile; il composa son visage en le rembrunissant, lorsqu'il rentra tout à coup dans le salon.

Madame de Chatay, plongée en une rêverie ascétique, ne s'occupait pas de surveiller de près les regards et les discours des deux fiancés qui s'étaient mis en tête-à-tête auprès du clavecin, sous prétexte de faire de la musique.

M. de Rupelmont, électrisé par l'expression touchante que Lucile ajoutait à son chant, s'exaltait lui-même en se persuadant qu'il était amoureux à en perdre la raison; il baisait les mains de sa future, et lui adressait de tendres complimens qui ne parvenaient pas à l'oreille maternelle : Lucile rougissait et frémissait de joie.

— Ah! M. le comte, quel talent merveilleux a mademoiselle votre fille! s'écria M. de

Rupelmont en s'avançant à la rencontre de son beau-père.

— Ma fille ? ..... Je n'ai plus de fille! murmura le comte de Chatay, qui marchait dans le salon à grands pas, en se heurtant aux meubles et aux personnes.

— J'ai chanté votre ariette favorite, cher papa, dit Lucile qui vint avec enjouement au devant du comte, et qui faillit être renversée, lorsqu'elle lui tendait les bras pour l'embrasser. Voulez-vous que je la recommence pour vous? M. de Rupelmont affirme que je suis en voix aujourd'hui..... Mais qu'avez-vous donc?

— Ce que j'ai! grondait sourdement le comte, oppressé de sanglots; ce que j'ai! ils me le demandent, comme si je pouvais leur répondre!... O mon Dieu!...

— Mon père, mon pauvre père! vous avez pleuré? vous pleurez encore! s'écriait Lucile, qui s'était attachée au comte de Chatay, et qui l'accablait de caresses.

— En effet, M. le comte n'est pas dans son état habituel, dit M. de Rupelmont. Que vous est-il arrivé, Monsieur? Permettez-moi de m'en informer, puisque je suis à présent de la famille?

— Je ne m'y oppose pas, si telle est votre envie, repartit rudement le comte; mais je n'ai point les pouvoirs que vous me supposez sur Lucile.

— De quels pouvoirs parlez-vous? répliqua M. de Rupelmont, stupéfait de cette manière de se dédire : n'êtes-vous pas son père? n'est-elle pas votre fille?

— Monsieur! répéta d'une voix tonnante le comte de Chatay, qui crut voir dans ces paroles une allusion satyrique au secret de l'abbé Costis.

— Il est certain que vous avez éprouvé quelque contrariété, insista le conseiller qui se faisait un scrupule de paraître s'intéresser déjà aux affaires du comte.

— Que vous importe! s'écria le comte en

maugréant entre ses dents. Si je suis contrarié, chagrin, désespéré, nul n'a droit de le remarquer, Monsieur!

— Ne vous fâchez pas, mon bon petit père, dit Lucile qui retenait ses pleurs et affectait de sourire en présence de M. de Rupelmont : nous sommes tristes de vous voir triste.

— L'intérêt que nous inspire votre santé, Monsieur, ajouta M. de Rupelmont piqué des rebuffades du vieillard qu'il jugea quinteux et désagréable, cet intérêt réel témoigne assez du respect et de l'affection que nous vous avons voués : n'imputez donc pas à une indiscrète curiosité l'attention d'un gendre....

— Un gendre! Je n'ai pas de gendre, Monsieur; je n'en aurai pas! interrompit le comte de Chatay avec un emportement que l'entretien ne motivait pas en apparence.

— Est-ce à dire que vous retirez votre parole, Monsieur? dit le conseiller de la grand'-chambre en cachant sa surprise et sa colère

sous une politesse glacée et ironique. En ce cas, nous n'avions que faire de signer le contrat ce matin!

— Le contrat! Oui, le contrat est déchiré, Monsieur! Ma parole, vous l'aviez; mais ce n'est pas la mienne qu'il vous faut!... Je suis ruiné, Monsieur! La femme que vous preniez n'a plus de dot : cela est clair, n'est-ce pas? Le mariage ne peut avoir lieu, et j'en suis bien aise pour vous. Croyez-moi, ne vous mariez pas!

— O Ciel! que dites-vous là? reprit Lucile consternée; je n'épouserai pas M. de Rupelmont! Que s'est-il donc passé depuis tantôt? Vous êtes ruiné! est-il possible? ruiné!..... Mais ce n'est pas un motif d'empêcher ce mariage? Au contraire, nous serons pauvres tous ensemble, et nous nous consolerons.... M. de Rupelmont, que décidez-vous? D'ailleurs, la ruine dont parle mon père ne s'accomplira peut-être pas, et la donation que m'a faite M. de Ramoine...

— Osez-vous prononcer ce nom, Mademoiselle! dit le comte en la repoussant avec indignation; attendez au moins que je sois mort!

— Mort!... Hélas! mon digne père, l'événement qui vous ruine a jeté le désordre dans vos idées : vous ne me reconnaissez plus, moi Lucile, votre fille chérie? vous avez oublié le baron de Ramoine, notre meilleur ami? Un revers de fortune est sans doute bien cruel, mais on supporte mieux un semblable désastre en se rapprochant et s'encourageant mutuellement... Ma mère, venez nous seconder? N'entendez-vous pas, ne voyez-vous pas ce qui se passe ici? Ah! sortez un moment de vos méditations et de vos prières, je vous en conjure : voici mon père qui a besoin de toute notre tendresse, car il est bien malheureux!

— Oui, je suis le plus malheureux de tous les hommes! s'écria le comte en ne se dérobant

plus aux embrassemens de Lucile qui se soulevait jusqu'à lui avec effort.

— Mon père, apprenez-nous vos malheurs? disait-elle en sanglotant. Ma mère, demandez-lui comment nous sommes ruinés? obtenez de lui qu'il ne s'oppose pas à mon mariage avec M. de Rupelmont? Ah! je suis bien malheureuse aussi!... Mon père!... Il ne veut pas me répondre..... M. de Rupelmont, ne nous abandonnez pas!

— Retirez-vous, Madame! s'écria le comte en écartant avec brutalité la comtesse qui lui avait saisi les mains, et qui s'apprêtait à l'interroger en empruntant aux livres saints quelque citation convenable à la circonstance. Retirez-vous! reprit-il avec un accent de fureur que la comtesse n'avait jamais entendu : votre vue me met hors de moi, et je pourrais me porter à quelque extrémité déplorable! Vous êtes la cause première de tout; il n'y a que le remords qui vous punira!

— Le remords! répondit la comtesse en

pâlissant et prête à s'évanouir : serais-je cause, grand Dieu! de l'événement qui vous ruine ? Tirez-moi de l'anxiété où vous m'avez mise? Quel est cet événement? oh! M. le comte, c'est dans ces occasions d'épreuve qu'on sent le besoin d'avoir de la religion!

— De la religion? de l'hypocrisie! dit avec dédain le comte, résolu d'échapper à une explication qu'il était sur le point d'aborder. Je n'ai pas de religion pour ces sortes de choses, Madame, et je me garderais bien de recourir à cette patience évangélique qui n'est que de la lâcheté. Écoutez mes ordres : ils sont irrévocables! Vous quitterez cette maison demain, ainsi que votre fille; vous irez, à votre choix, dans un couvent ou dans les terres du marquis de Clignencourt, votre frère.

— Ah! Monsieur, quel arrêt! murmura Lucile en suppléant au silence résigné de sa mère, que les sanglots étouffaient, et qui se voilait le visage en signe de pénitence. Mon père, ayez pitié de ma mère! ayez pitié de

votre fille! Pourquoi cette séparation? Si le sort nous a réduits à la misère, je travaillerai de mes mains pour vous fournir le nécessaire; je peindrai, je broderai; ma mère aussi m'aidera, et nous aurons plus de force d'ame en restant près de vous.

— Lucile! dit faiblement le comte attendri par cette piété filiale, j'étais encore heureux ce matin! J'ignorais tout... Madame, continua-t-il d'un ton sévère, je ne veux pas de procès ni de scandale; je vous conseille d'imiter ma réserve, et de vous abstenir de toute réflexion. Je n'ai pas de reproches à vous adresser pour adieu: vous m'avez trop gravement offensé; je vous méprise autant que je vous estimais. Obéissez à mes ordres, et sortez de cette maison avec tout ce qui vous appartient?

Le comte de Chatay s'enfuit dans son cabinet pour se soustraire à la scène de désespoir qui suivit son départ du salon.

La comtesse seule soupçonnait l'origine des

traitemens qu'elle avait essuyés ; mais comme elle n'avait pour confidens que le baron de Ramoine et l'abbé Costis, elle espéra encore que son mari n'était pas complétement instruit, d'autant plus qu'elle l'avait vu embrasser Lucile.

Elle fut tentée pourtant d'aller au devant d'un plus ample informé, et de se mettre elle-même à la merci de son époux irrité en lui avouant tout ce qu'il pouvait ignorer. Sa dévotion l'excitait à cette démarche plus chrétienne que sensée, et ce qui la retint, ce ne fut pas la crainte de se livrer au ressentiment du comte, mais celle d'exposer peut-être la vie du baron de Ramoine.

Lucile, qui attribuait à un désastre commercial l'exaspération et la conduite étrange de son père, se lamentait à l'idée de son mariage rompu, et poursuivait de questions insidieuses la comtesse, qui se retranchait, pour ne pas y répondre, dans ses distractions mystiques.

M. de Rupelmont, étonné, intrigué et surtout blessé de l'humeur fantasque du comte, se bornait à des lieux communs de condoléance : il était bien refroidi pour son mariage, sinon pour sa future.

XVI

LE CARTEL.

M. Desbrosses se présenta pour voir le comte de Chatay qui avait ordonné de n'introduire auprès de lui que le baron de Ramoine; mais le notaire, à qui l'on refusait l'entrée du cabinet de son client, insista tellement pour y être admis, que les domestiques n'osèrent plus l'arrêter. M. Desbrosses vit, en passant dans le salon, la désolation de toute cette fa-

mille qu'il avait laissée, le matin même, si pleine de bonheur.

Le comte de Chatay, qui attendait le baron, parut mécontent de l'arrivée du notaire.

— M. le comte, lui dit M. Desbrosses, voici une lettre de cachet que m'a délivrée le lieutenant de police pour faire enlever l'abbé Costis...

— Je vous remercie, mon cher et seul ami, reprit le comte touché de cet empressement à le servir : donnez-moi cette lettre de cachet, je la ferai exécuter demain sous mes yeux. Mais vous venez à propos pour me conseiller dans les arrangemens que je vais prendre, afin que tout ce qui reste de ma fortune, compromise par l'incendie de ma manufacture de Lyon, ne puisse revenir à la fille de cet homme, si je meurs dans ma vengeance...

— O M. le comte, vous ne commettrez pas cette injustice! s'écria chaleureusement l'honnête notaire : je ne prêterai jamais mon

ministère à un pareil complot contre votre fille...

— Qu'appelez-vous ma fille? reprit le comte avec furie; vous savez bien que je n'ai pas d'enfant! De quel droit un bâtard usurperait-il mon héritage?

— M. le comte, vous êtes, sans le savoir, victime d'un guet-apens exécrable: ne faites pas retomber sur des innocens le châtiment dû aux coupables! Je vous en supplie, ne précipitez rien; cherchons à démêler la trame de ce mystère d'iniquité, et vous vous repentirez bientôt d'avoir soupçonné, bien plus, condamné votre femme, qui est un ange de vertu et de pureté!

— Un monstre de perfidie et de noirceur! Mais, de par tous les diables! vous ne m'empêcherez pas de disposer de mes biens, c'est-à-dire du peu que j'ai encore, en faveur de la personne qui me plaira, de vous-même, si j'entends vous prouver par là mon amitié.

— Je n'ai pas besoin de vous annoncer au-

paravant l'usage que je ferais d'un legs de cette nature : je ne l'accepterais que pour le restituer!

— A vous croire, je devrais rendre grace au misérable qui m'a trompé, qui a souillé mon bonheur domestique... C'est lui!... Adieu, Monsieur, laissez-nous! j'écrirai mes dernières volontés sans votre secours... Ne me parlez plus de cette étrangère ni de son indigne mère! M. Desbrosses, je vous somme de vous retirer et de vous conformer à mes intentions! Silence sur toute chose! le secret qu'on vous a confié en participation est à moi seul!

Le comte de Chatay ferma la bouche aux représentations du notaire et l'entraîna presque de vive force jusqu'à la porte du cabinet qu'il referma sur lui à double tour, après y avoir fait entrer le baron de Ramoine, qui éclata de rire au bruit de la clé dans la serrure.

Le baron était plus gai que d'habitude, à cause des sommes d'argent qu'il avait gagnées

coup sur coup; les libations du souper ne contribuaient pas peu à sa joyeuse disposition d'esprit : il chancelait à chaque pas et ne trouvait pas à point nommé les mots qu'il voulait prononcer.

Le comte lui serra le bras avec tant de vigueur, que ce bon vivant accusa ses rhumatismes de la douleur qu'il ressentit et qui lui arracha un cri plaintif; cependant il céda au désir du comte, et s'assit à côté d'une table couverte de papiers, entre lesquels apparaissaient des pistolets, de la poudre et des balles.

— Corbleu! comte, dit le baron en se souvenant de la bonne chère qu'il avait brusquement interrompue avant que la société lui eût fait lever le siége, cette table-là, avec ce qu'il y a dessus, ne ressemble guère à celle que j'ai quittée pour vous obéir. J'ai cru, morbleu! qu'il s'agissait de quelque grande affaire, et que peut-être on mariait Lucile à minuit; mais, Dieu merci! ma venue n'était pas urgente,

et je rosserai la Tulipe qui m'a débité des contes à dormir debout.

— Vous avez bien fait de venir, Monsieur, reprit le comte avec une glaçante solennité de geste et de voix : autrement, je serais allé moi-même vous chercher.

— Oui-dà! cher comte, j'en eusse été fort aise, répliqua le baron à qui les fumées du vin ne permirent pas de juger du premier coup d'œil le changement opéré dans la manière d'être du comte à son égard : je vous aurais recommandé à deux charmantes coquines..... Chut! je vous eusse fait boire comme un marin que vous êtes; vous auriez joué, par la sambleu! et l'amour de la bassette eût conquis votre cœur de sage incorruptible...

— Je ne vous ai pas mandé pour entendre vos propos d'ivrogne, Monsieur; le cas est plus sérieux. Je vous prie de m'écouter d'abord, et de répondre après, lorsque j'aurai tout dit. Je serai bref autant que possible, et j'espère que

votre réponse sera de même très-courte et très-explicite.

Le baron de Ramoine fut frappé du ton sec et froid de son ami. Il se mit en devoir d'écouter, et, dès la première phrase que prononça le comte, il devina les suivantes.

Toutefois, il profita du temps de réflexion qu'on lui offrait, pour choisir un parti et pour se préparer à le suivre jusqu'au bout dans toutes ses conséquences; il fut soutenu par l'attachement qu'il portait à la comtesse de Chatay, et jugeant, à certaines formules indécises de l'allocution du comte, que celui-ci doutait encore par intervalles et ne demandait pas mieux que de pouvoir douter, il se détermina fermement à nier.

Il déguisa son émotion et ses angoisses sous un extérieur calme et presque indifférent; il supporta les regards scrutateurs du comte, et ne détourna pas les siens tant que dura l'énumération des griefs de ce mari outragé. Le

vin, qu'il avait bu à copieuse dose favorisa son air d'assurance en échauffant son cerveau : il ne se troubla pas une seule fois.

Le comte de Chatay commençait presque à penser qu'il avait été dupe d'une odieuse machination, comme M. Desbrosses avait essayé vainement de le lui persuader.

— Eh bien! Monsieur, qu'avez-vous a répondre ? demanda le comte en considérant le baron avec amertume plutôt qu'avec rage.

— Rien, cher comte, sinon que tout ce que vous m'avez débité n'a pas le sens commun, répondit M. de Ramoine dont le cœur était violemment agité.

— Avouez plutôt, Monsieur, puisque je sais tout. Je ne vous haïrai pas moins, mais je vous estimerai davantage, si tant est que je puisse vous estimer!

— Je nierai tout, M. le comte, et je vous prouverai que l'abbé Costis est un fourbe qui se venge de moi, parce que je l'ai expulsé de

votre maison, lorsqu'il formait le dessein d'enlever, de séduire votre fille...

— Votre fille, à vous!... Mais il n'est pas question de l'abbé Costis, il est question de ce portrait, de ces lettres que j'ai eus entre les mains...

— Ces lettres sont supposées, ce portrait a été fait sans l'aveu de madame la comtesse, l'abbé Costis est un calomniateur : voilà ce que je prétends prouver.

— Prouvez-le, et je vous bénirai, et je vous chérirai, et je vous donnerai mon sang, s'il le faut, pour faire éclater ma reconnaissance!

— Vous avez déjà une lettre de cachet contre l'abbé Costis? dit le baron de Ramoine en l'apercevant déployée sur la table : remettez-moi-la, je vous jure d'avoir demain les preuves manifestes de la fausseté de cette correspondance! M. le comte, au nom de votre honneur, confiez-moi cette lettre de cachet?

— Qu'en ferez-vous de plus que moi-même?

Demain, au point du jour, nous nous battons à mort.

— Soit ! Mais cette lettre de cachet ? Je vous en rendrai bon compte, et ensuite je serai à vos ordres pour en finir comme il vous conviendra.

— Prenez-la donc, et Dieu vous entende, si vous espérez par là vous procurer les moyens de me convaincre d'erreur et d'injustice!... Demain, à six heures, trouvez-vous sans témoin, avec des armes, dans le bois de Vincennes, le long des murs du couvent des Minimes.

— Je m'y trouverai, M. le comte. Mais Dieu, que vous invoquiez tout à l'heure, ne permettra pas que votre malheureuse femme, que votre fille soient opprimées par d'infâmes calomniateurs ! Demain, à six heures, je vous apporterai sans doute de quoi éclaircir vos soupçons et je vous forcerai à me pardonner.

— Monsieur, c'est un duel à mort et sans témoin que j'exige : vous comprenez que je n'irai pas divulguer mon déshonneur en appe-

lant des arbitres dans un différend que nous devons vider seul à seul. Comme l'un de nous deux succombera nécessairement, il faut, pour que l'autre ne soit pas accusé d'assassinat, nous munir d'une déclaration signée que nous échangerons sur le terrain, et dans laquelle chacun reconnaîtra que ce duel à mort et sans témoin a été accepté préalablement par les deux adversaires, quelles qu'en puissent être les chances remises à la justice du Ciel.

— Je me flatte que cette déclaration sera parfaitement inutile de votre part; quant à moi, je subirai ma destinée sans m'en plaindre : rappelez-vous toutefois, s'il y a lieu, qu'un sacrifice n'est point une expiation!

XVII

LA LETTRE DE CACHET.

Le baron de Ramoine ne retourna pas dans le tripot où il s'était promis de passer la nuit : il rentra chez lui pour se préparer à exécuter le projet qu'il avait conçu par une généreuse et subite inspiration de dévouement, tandis que le comte de Chatay, irrité de trouver tant d'indifférence et de réserve dans un cou-

pable, se laissait emporter à des menaces, à des sermens de vengeance.

Durant cette longue et pénible conférence, le baron resta, pour ainsi dire, sur la défensive, sans prodiguer les protestations d'innocence ni les indignations feintes ou réelles au sujet du fait qu'on lui imputait : il se contenta de nier froidement, tranquillement, obstinément. Le comte de Chatay fut presque ébranlé. Ils se séparèrent néanmoins dans les termes d'une politesse glaciale et sèche, en s'engageant mutuellement à être exacts au rendez-vous du lendemain.

Le baron, qui ne s'était pas couché et qui avait mis en ordre ses papiers, sonna son valet de chambre à quatre heures du matin.

La Tulipe était averti de se trouver prêt au premier signal, et comme il dormait tout habillé étendu sur un banc de l'antichambre, il se leva en sursaut, fit trois pas en chancelant, bâilla de toutes ses forces et accourut en se

frottant les yeux sans réussir à distinguer nettement les objets.

Ce fut la voix rude et farouche de son maître qui acheva de dissiper son sommeil ; un coup de pied que le baron lui décocha dans les jambes ne contribua pas moins à l'éveiller tout à fait.

— Ça, maraud, lui dit le baron qui était prêt à partir, je ne te fais pas l'honneur de croire à ton courage, mais je crois à ta cupidité qui peut t'en tenir lieu.

— En effet, M. le baron, j'ai un courage héroïque pour gagner de l'argent, répondit la Tulipe qui se tenait hors de la portée d'une chiquenaude; l'argent est un baume à tous les maux, et je supporterais plus gaîment les caresses dont vous me gratifiez, si je récoltais des écus lorsque vous semez des coups.

— Il s'agit de figurer sur mon testament pour une somme de dix mille livres : ne feras-tu pas bonne figure en présence de ce legs ?

— Oui, M. le baron, mais je serais désolé de souhaiter la mort d'un si excellent maître, et j'aimerais mieux que la clause qui me concerne reçût son exécution de votre vivant, pour que vous soyez témoin de mon bonheur, de ma reconnaissance. Avec dix mille livres, on vit honnête homme en Champagne.

— Hé bien! morbleu! tu les auras comptant, si tu fais bien ton devoir, et même je ne me bornerai pas à te rendre honnête homme pour si peu de chose.

— Vous n'avez qu'à ordonner : je suis propre à tout, M. le baron; je ne me suis jamais senti plus de cœur, j'affronterais la gueule d'un canon... Dix mille livres!

— Allons, corbleu! nous verrons cela : je vais te mettre à l'épreuve. Masquons-nous et armons-nous; pas un mot, pas un mouvement, il suffit que tu obéisses en silence!

— Voici la première fois que je porte un masque, M. le baron : je prie Dieu de ne pas

s'offenser de cette mascarade, puisque nous ne sommes pas en carnaval.

— Tais-toi, maraud, interrompit le baron de Ramoine en l'invitant du pied à marcher en avant. Si tu ne gagnes pas les dix mille livres, tu perdras plus que les deux oreilles.

La Tulipe, le visage couvert d'un masque noir et portant des pistolets avec une craintive précaution, descendit le premier dans la rue ; le baron le suivait de près, également masqué et armé sous son manteau de drap brun : il tenait à la main un petit coffre de bois des îles contenant seulement ce qui était nécessaire pour écrire et allumer du feu.

Un fiacre stationnait à peu de distance de l'hôtel : un exempt de police se trouvait dans cette voiture avec deux sergens qu'on appelait alors *hoquetons*, à cause de leur casaque blanche brodée; un troisième hoqueton servait de cocher.

— Bonjour, Messieurs, dit le baron en

ouvrant la portière, vous ne vous faites point attendre. Nous pouvons sur-le-champ exécuter la lettre de cachet dont je suis porteur, et que je vous remets, M. l'exempt. Il y aura cinquante louis pour vous, Monsieur, et deux pour chacun de vos gens : je puis vous les délivrer d'avance.

— Cela ne pressait pas, Monsieur, reprit l'exempt qui les prit avec beaucoup d'empressement et garda la part de ses trois sbires. Permettez-moi seulement d'examiner la lettre de cachet, pour ne pas commettre d'erreur de personne. C'est bien, ajouta-t-il après avoir lu à la clarté des lanternes du carrosse ; avant six heures, votre homme sera écroué à la Bastille. Adieu, Monsieur, ne nous retenez pas davantage, de peur que l'oiseau ne s'envole et que le nid ne soit vide.

— Je vous demande, M. l'exempt, d'assister moi-même à cette expédition, car il est important que je constate l'identité du personnage. Mon valet montera derrière la voi-

ture, si vous ne vous y opposez pas. Il est armé à tout hasard pour nous prêter main-forte, s'il en était besoin.

— Votre compagnie nous sera fort agréable, Monsieur. Vous devez être en crédit à la cour, pour avoir obtenu si vite une lettre de cachet contre un prêtre ?

— Il est vrai que je ne suis pas mal en cour, M. l'exempt, dit le baron, qui s'empressa de tirer parti de l'influence qu'on voulait bien lui supposer auprès du roi et des ministres. Les lettres de cachet surtout ne me font pas faute, et j'en aurais pour la moitié des habitans de Paris, si tel était mon bon plaisir.

— Je vous serais grandement obligé, reprit l'exempt qui ne doutait pas que l'inconnu masqué ne fût un grand personnage, si vous daigniez me recommander aux bonnes graces de M. le lieutenant de police. Je suis père de famille, et une place de quinze cent livres est médiocre pour vivre avec six enfans.

— Ma protection vous est acquise, M. l'exempt, pourvu que vous me secondiez avec le zèle qu'on vous connaît : je vous promets tout mon appui.

— Hé! Monsieur, je suis à vos ordres, moi et mes gens : nous nous ferions tuer pour vous qui daignez vous intéresser à la situation de ma petite famille.

— Gardez-vous de vous effrayer des propos que tiendra l'abbé Costis, et ne m'adressez pas la parole, afin qu'il ignore qui je suis.

— A coup sûr, vous êtes un seigneur riche et puissant : cela se voit ailleurs qu'au visage et aux habits! vous n'avez qu'à disposer de nous à votre gré.

— Je vous dirai à l'oreille ce qu'il faudra faire, et je ne vous cache pas que le roi attend impatiemment le résultat de notre expédition.

L'exempt, qui avait été prévenu seulement au milieu de la nuit de se rendre en fiacre avec

trois hoquetons dans une rue désignée, pour agir en vertu d'une lettre de cachet secrète, demeurait convaincu que le baron de Ramoine était au moins le duc de Richelieu en personne, et il se flattait agréablement de profiter d'une si haute protection.

La gratification de cinquante louis, le masque de l'inconnu, la livrée magnifique de la Tulipe, et, plus que tout, cette lettre de cachet signée le soir même, dans un moment où elles étaient fort rares à cause de l'abus qu'on en avait fait ; ces différentes circonstances, en un mot, se groupaient aux yeux de l'exempt comme autant de preuves irrévocables de la qualité de son compagnon de route.

Les deux hoquetons, accoutumés à une obéissance passive et stupide, n'auguraient pas moins favorablement du personnage assis devant eux au fond du carrosse, et se serraient l'un contre l'autre pour qu'il fût peu gêné : du reste, ils étaient encore mieux disposés que

l'exempt à se soumettre aveuglément à tout ce qu'on leur commanderait au nom du roi.

Le baron de Ramoine se réjouit des facilités que le hasard lui présentait pour venir à bout de son dessein aussi audacieux qu'étrange.

La voiture roulait avec rapidité dans les rues désertes et sombres : elle s'arrêta enfin devant une porte d'allée, au dessus de laquelle pendait une énorme enseigne, où le caprice du propriétaire avait fait peindre une grue.

C'était l'hôtel garni de la Grue, assez paisiblement habité par des provinciaux qui s'y succédaient dans leur passage à Paris ; néanmoins la police, qui, à cette époque, exerçait une surveillance minutieuse sur les maisons publiques pour y recueillir les documens scandaleux destinés à égayer le petit coucher du roi, n'avait pas tardé à découvrir que l'abbé Costis logeait dans cette auberge depuis deux jours.

Le baron de Ramoine, l'exempt et les deux hoquetons descendirent, quand la Tulipe eut

ouvert la portière ; puis, le fiacre s'éloigna de quelques pas et resta près d'une autre porte qui dépendait aussi de l'hôtel. Le hoqueton qui le conduisait mit pied à terre comme les autres, et fit sentinelle vis-à-vis de cette porte.

— Ouvrez, de par le roi ! cria l'exempt à haute voix. Des flambeaux ! ajouta-t-il en parlant aux valets qui ne s'étonnaient pas d'une visite de cette espèce, et qui reçurent très-poliment les envoyés de la police. Vous avez ici un locataire qui s'y est installé depuis deux jours, et qui, de son véritable nom, se nomme l'abbé Costis ?

— Oui, M. l'exempt, répondit un des domestiques de l'hôtel ; il se fait appeler le chevalier de Costis, et loge au second étage, N. 10. Faut-il l'avertir ?

— Je l'avertirai bien ! dit l'exempt qui avait tiré une baguette d'ébène, attribut de sa charge. Toi, empêche que personne ne sorte de la maison, dit-il à l'un de ses hoquetons

qu'il posta au bas de l'escalier. Monseigneur, vous plaît-il de monter avec nous ? ajouta-t-il en se tournant vers le baron de Ramoine.

— Va-t-en garder le carrosse, dit le baron à la Tulipe que le nom de l'abbé Costis aurait fait rentrer sous terre, si cette retraite lui eût été possible. Remplace le cocher, entends-tu ? reprit le baron à voix basse ; sois prêt à partir, dès que je te l'ordonnerai ! Songe que tu joues un jeu à gagner dix mille livres ou à perdre la vie !

— Ouvrez, au nom du roi ! cria l'exempt, qui frappa de sa baguette contre la porte du N. 10, et qui réitéra trois fois de suite la formule consacrée.

Les valets ne donnèrent pas au hoqueton le temps de briser la porte à coups de crosse de carabine ; ils l'ouvrirent eux-mêmes à l'aide d'un passe-partout, quoique l'habitant de la chambre n'eût pas fait un mouvement.

On entra avec de la lumière ; le lit était vide,

mais on trouva l'homme, qui venait d'en sortir, caché dans une armoire, en chemise et serrant contre sa poitrine un paquet de lettres et d'autres papiers.

Cet homme, chez qui l'effroi et la surprise avaient produit une vive impression, ne pouvait s'en remettre et n'opposait pourtant aucune résistance à l'exempt qui l'avait saisi par le bras en le sommant de se rendre, de livrer ses armes et de marcher au nom du roi, quoique l'abbé Costis fût presque nu et ne parût muni d'aucune arme.

— Que me veut-on ? dit-il en balbutiant et en faisant tous ses efforts pour prendre contenance. De quel droit viole-t-on mon domicile ? Vous vous trompez, Messieurs !

— N'est-ce pas vous qu'on nomme l'abbé Costis ? demanda l'exempt qui avait déployé la lettre de cachet. Vous êtes prisonnier du roi.

— Moi, prisonnier ! s'écria l'abbé qui devint pâle de rage, après avoir été écarlate de

honte et de terreur : je ne suis pas celui que vous cherchez, laissez-moi !

— Vous allez m'accompagner de bonne grace à l'endroit où j'ai ordre de vous mener, sinon je vous y contraindrai par la force, M. l'abbé.

— Oui, je suis abbé, et, à ce titre, je m'en réfère à la juridiction ecclésiastique : j'exige donc qu'on me mène devant Monseigneur l'archevêque.

— Arrachez lui ce qu'il tient dans les mains, dit bas à l'exempt M. de Ramoine, qui se contenait à peine en voyant l'infâme auteur des infortunes d'une famille entière; ce sont des papiers d'État que le roi désire examiner lui-même, et que j'irai lui porter à Versailles, aussitôt l'arrestation faite.

— On ne me les arrachera qu'avec la vie! s'écriait l'abbé, se débattant contre l'exempt et le hoqueton qui employaient la violence pour lui ôter les papiers que le baron de Ramoine attendait avec anxiété, sans oser se mê-

ler à la lutte. Ces lettres sont à moi! ce sont des lettres de femmes, Messieurs!

— Vous les réclamerez au roi, qui jugera si elles peuvent vous être restituées, répondit l'exempt en les confiant au baron qui les glissa dans sa poche.

— Le roi!... cela n'est pas possible, Messieurs! criait l'abbé qui s'agitait avec désespoir et qui refusait de s'habiller, malgré les injonctions redoublées de l'exempt. On vous abuse! le roi n'est pour rien dans tout ceci!... Ah! les lettres! continua-t-il en apercevant le baron de Ramoine, masqué et immobile dans un coin. Est-ce vous, M. le comte de Chatay?... Faites-moi rendre la liberté et mes cent mille livres, je vous abandonnerai les lettres.

— Puisque M. l'abbé ne veut pas se vêtir, interrompit l'exempt en étendant sa baguette, enlevez-le en cet équipage et portez-le dans le carrosse.

Le hoqueton, qui était doué d'une vigueur

prodigieuse, nécessaire souvent dans son métier, s'empara de l'abbé comme d'un enfant têtu, et le tenant sous le bras aussi facilement que si c'eût été un parapluie, il le transporta jusqu'au fiacre, sans autre précaution que celle de lui presser les côtes avec le coude pour le dompter en l'étouffant à demi.

L'exempt et le baron de Ramoine, également satisfaits du succès de leur expédition, escortaient le prisonnier, qui avait pu proférer à peine quelques faibles cris entrecoupés de malédictions et de menaces; mais il se dédommagea du peu de bruit qu'il avait fait tant qu'il fut entre les mains du hoqueton, en poussant d'épouvantables hurlemens, lorsqu'on l'eut déposé haletant et meurtri au fond de la voiture.

— Le misérable s'en va certainement ameuter tout le quartier, dit le baron à l'oreille de l'exempt : voilà déjà des gens aux fenêtres! je vous autorise à user de rigueur : ce que vous

ferez sera bien fait, et le roi l'approuvera. Ainsi, bâillonnez ce criard pour le forcer de se taire!

— Ah! vous criez comme si l'on vous écorchait! dit l'exempt, dévoué à son prétendu protecteur : M. le lieutenant de police ne permet pas qu'on trouble le sommeil de messieurs les bourgeois. Vous crierez tout votre soûl dans le château de la Bastille. Faites-lui un bâillon avec ce mouchoir, Messieurs!

En un instant l'abbé Costis eut la bouche comprimée par le linge qu'il mordait avec ses dents en faisant d'horribles grimaces correspondant à d'horribles contorsions; car le hoqueton, pour l'empêcher de déranger le bandeau qui le réduisait au silence, tira de sa poche une corde neuve et lui attacha les mains derrière le dos.

Puis, comme l'abbé, dans sa rage impuissante, ébranlait la voiture par des bonds fougueux et cherchait à briser du pied les por-

tières, une seconde corde serrée autour de ses jambes le condamna enfin à une complète immobilité : il n'avait de libre que le regard, et il défiait encore ses ennemis.

XVIII

L'ENLÈVEMENT.

Le baron de Ramoine touchait au moment qu'il avait prévu et préparé pour rester seul maître de l'abbé Costis : il feignit de céder aux sollicitations de l'exempt en remontant le premier dans le fiacre; mais, à peine y fut-il, que, s'approchant de l'abbé et feignant de lui parler bas, il se retourna vivement vers

l'exempt qui se disposait à monter aussi, et l'arrêta par le bras :

— Mon cher monsieur, une capture admirable, lui dit-il à demi-voix : cent mille livres à partager avec vos gens! Allez, courez, ne perdez pas une minute!

— Où aller, où courir? reprit l'exempt alléché par l'espérance du gain. Cent mille livres! Ah! Monseigneur, vous voulez donc faire ma fortune!

— Je le savais et n'y songeais point, dans la préoccupation de notre entreprise; il y a cent mille livres cachées sous le matelas du lit de l'abbé!

— Cent mille livres! ô ma femme! ô mes enfans! cent mille livres! et vous croyez que je puis me les approprier, sans en faire dépôt au greffe?

— Assurément; c'est de l'argent que ce fripon m'a volé, et que je vous donne, mes en-

fans, tant je suis content de vous et de notre succès !

L'exempt, ébahi, émerveillé, triomphant d'un don aussi magnifique et rêvant déjà au moyen de bien employer cette somme, murmura de nouveaux remerciemens et laissa son prisonnier dans la voiture pour se mettre en quête du trésor.

Les trois hoquetons, qui avaient entendu la révélation du baron de Ramoine, et qui s'attribuaient un droit proportionnel dans toutes les aubaines de leur patron, voulurent s'assurer de la part qui leur revenait dans le butin, et disparurent à la suite de l'exempt. La Tulipe, inquiet de ce qui arriverait de sa rencontre avec l'abbé, était pourtant assis à la place du cocher et se demandait à lui-même s'il ne serait pas plus sage de se retirer des événemens qui s'apprêtaient.

— Maintenant, la Tulipe, lui cria le baron

de Ramoine en mettant la tête à la portière qu'il venait de fermer, c'est à toi de gagner les dix mille livres promises. Tu les auras demain, si tu conduis le carrosse assez adroitement, pour que ces aigrefins ne nous rattrapent pas, et si nous arrivons sans encombre avant six heures dans le bois de Vincennes, près des murs du couvent des Minimes.

La Tulipe, joyeux de ce qu'on exigeât de lui si peu de chose en échange de dix mille livres, oublia qu'il aidait à l'enlèvement de son complice, fouetta les chevaux à tour de bras, et fit partir le vieux carrosse avec la rapidité d'un attelage olympique.

Avant que l'exempt et les hoquetons soupçonnassent ce départ, la voiture qui emportait l'abbé Costis se trouva trop éloignée pour qu'ils espérassent la rejoindre, dans le cas même où ils auraient su la route qu'elle suivait à travers les rues encore mal éveillées du faubourg Saint-Antoine. Le jour commençait à paraître.

XIX

LE DERNIER SACRIFICE.

La Tulipe, qui réglait les intérêts de sa bourse d'après la tournure des événemens, n'avait plus d'autre idée que la prompte possession des dix mille livres, et, pour y arriver plus vite, il animait du fouet et de la voix les pauvres chevaux qui galopaient comme s'ils y fusent accoutumés, eux qui depuis bien des années traînaient solennellement d'un quartier

à l'autre la carcasse disloquée d'un carrosse de louage.

Le baron de Ramoine écoutait tous les bruits qui s'élevaient à mesure que la ville s'animait de même qu'une ruche aux rayons de l'aurore : il regardait avec défiance le petit nombre de passans qui regardaient la voiture avec curiosité; il était impatient d'être rendu à sa destination : son cœur battit plus fort en face de la Bastille, et ensuite vis-à-vis de Vincennes ; car il craignait un obstacle, un retard qui eût paralysé, entravé, ses plans : à chaque cahot il s'imaginait verser.

— Infâme abbé ! s'écria-t-il en détachant son masque et se montrant à son prisonnier qui n'avait pas cessé de le considérer avec effroi : me reconnais-tu ? Ces lettres, que tu as volées et dont tu as fait un si lâche usage, je les ai retrouvées pour les anéantir : c'est tout ce que je voulais pour tranquilliser ma conscience. Quant à toi, vil scélérat, tu n'as pas de con-

science, et c'est peine inutile que de t'inviter à implorer la miséricorde de Dieu.

Les yeux de l'abbé Costis répondirent par une expression suppliante dont le baron de Ramoine ne fut pas dupe.

Le baron, au contraire, exalté par un ressentiment excusable peut-être chez un homme qui a l'honneur de sa maîtresse à venger, eut horreur de la bassesse de ce délateur et lui cracha au visage.

Une fureur terrible se peignit sur les traits enflammés de l'abbé Costis. M. de Ramoine n'en fit que rire.

— Ce n'est point assez pour moi d'avoir par ruse repris les lettres et la somme que tu avais soustraites, l'une par le moyen de l'autre : une femme, une mère de famille a été déshonorée par toi ; sa fille, spoliée de son rang et de sa fortune ; un homme de cœur, un ami véritable, insulté dans ses affections les plus

sacrées : grace à toi, le comte de Chatay, ce vieillard respectable, sera toujours forcé de rougir en présence d'un passé que tu as eu l'atrocité d'évoquer devant lui ! C'est plus qu'un assassinat que tu as fait, puisque ceux qui survivront à ces exécrables manœuvres n'ont désormais que des remords, des regrets, des amertumes dans leur vie. Eh bien ! misérable, es-tu d'avis que je te pardonne ? Devine ton sort par le mien; tout est dit là-dessus, tout est fixé : je suis un condamné à mort qui n'a plus dans l'ame un atome de pitié, et toi, monstre, tu dois tenir à la vie?

L'abbé Costis n'avait pas la liberté de répondre; son trouble était si grand, qu'il n'entendait pas, ou du moins ne comprenait pas tout.

La voiture roulait depuis quelque temps dans les allées du bois, où le brouillard glacial de l'automne s'agglomérait en horizon de vapeurs. L'abbé Costis, qui n'avait pas d'autre vêtement que sa chemise, grelottait de froid,

sans que le baron de Ramoine lui offrît de quoi se couvrir et se réchauffer.

Le fiacre, à demi rompu par les secousses de cette course rapide sur un chemin troué d'ornières, arrivait enfin à l'angle du jardin potager des Minimes.

La Tulipe, qui avait conservé son masque sur la figure et ne s'apercevait pas que cette mascarade attirait les yeux et les commentaires sans aucune utilité, sauta lestement à bas de son siége, et vint aider les deux voyageurs à mettre pied à terre.

L'abbé reconnut la Tulipe, avant que celui-ci se fût trahi par le son de sa voix, et il ressentit aussitôt un désir immodéré de témoigner sa gratitude à son complice, qu'il accusait de l'avoir vendu au baron de Ramoine.

— Vous convient-il d'être enterré dans le cimetière des Minimes? demanda distraitement le baron qui, avec le secours de son valet, avait tiré de la voiture le prisonnier garrotté,

et l'avait étendu sur l'herbe blanche de frimats, sans avoir égard à l'état de nudité où il était. Voici les dix mille livres que tu as gagnées, la Tulipe; tâche d'en faire bon usage en devenant honnête homme, ainsi que tu l'as résolu cent fois. Demeure encore un instant, en cas que j'aie besoin de toi; ensuite, à la venue de M. le comte de Chatay, tu ne séjourneras guère ici ou dans les environs, de peur de tomber à la merci des gens du roi.

— Je n'ai rien à redouter des gens du roi, M. le baron, reprit la Tulipe piqué de ce pronostic qui semblait lui montrer le gibet en perspective; il n'y a que les voleurs qui aient affaire à eux : moi, je suis Champenois et j'aimerais mieux tondre un œuf que de voler un bœuf.

Le baron de Ramoine, sans écouter la Tulipe et sans lui répondre, avait l'œil et la main à des préparatifs mystérieux qui augmentaient le trouble et les frissons de l'abbé : la Tulipe était au comble de la joie et ne se souvenait

plus des armes qu'il avait données contre lui et l'abbé Costis.

Celui-ci avait hâte de recouvrer la parole et cherchait à parler du regard en désignant le valet qui s'était assis sur un tronc d'arbre mort pour compter ses dix mille livres en pièces d'or trébuchantes, et qui n'osait s'écarter de son maître dans l'appréhension des voleurs que l'heure et le lieu eussent merveilleusement servis.

Le baron, ne songeant plus à son valet pour s'occuper du principal objet de cette singulière aventure, ouvrit la boîte qu'il avait apportée, en tira un fusil avec lequel il alluma du feu, et se mit à brûler une à une les lettres qui étaient seules dépositaires d'un secret enseveli dans son cœur depuis vingt ans.

Pendant ce sacrifice qu'il faillit plusieurs fois interrompre pour relire ces précieuses lettres si souvent lues et couvertes de baisers mystérieux, il exhalait de profonds soupirs et versait de douloureuses larmes : il anéantissait

de ses mains tout ce qui lui restait d'un amour malheureux qu'il ne pouvait avouer et qu'il devait même renier, quoique ce sentiment, purifié par le temps, fût encore le mobile de toutes ses pensées. Il regardait tristement la flamme dévorer des promesses écrites qui n'étaient plus que des souvenirs d'un bonheur trop tôt évanoui.

L'abbé Costis, spectateur muet de cet holocauste, eût voulu s'élancer pour sauver quelques lambeaux à demi-consumés de ces pages accusatrices, et il voyait avec rage s'achever la destruction des instrumens de sa vengeance.

XX

LA PEUR DE LA MORT.

Lorsque tout fut brûlé, le baron prit le portrait, le baisa tendrement, le contempla comme une chose sainte, et l'enferma dans son porte-feuille avec les traites que l'abbé n'avait pas eu le temps de toucher chez le banquier du comte de Chatay.

Ensuite il disposa ce qui était nécessaire pour écrire : encre, plume et papier; puis, s'armant de deux pistolets, il s'avança vers l'abbé,

qui crut son dernier moment arrivé ; il le considéra en silence avec un regard froid qui exprimait plus de calcul que de ressentiment : il détourna ses pistolets appuyés contre la poitrine de ce misérable, et prêta l'oreille au roulement d'une voiture sur la route de Paris.

— C'est lui ! murmura-t-il en levant les yeux au ciel : voilà le moment d'en finir. O toi que j'ai aimée et que j'aime encore ! adieu pour toujours ! Adieu aussi, ô ma fille ! je te laisse un père qui ne saura jamais le crime de ta naissance ! Pauvre Lucile ! Pauvre comtesse ! elles sont plus à plaindre que moi : elles vivront !

En se parlant ainsi à lui-même, il affermit sa résolution et conserva une apparente tranquillité.

Comme l'abbé faisait des efforts furibonds pour s'affranchir de ses liens, le baron appela son valet et lui ordonna de dégager les mains du prisonnier, qui les tourna d'abord contre

son libérateur pour le saisir à la gorge et l'entraîner par terre en le foulant avec les poings et les genoux, de telle sorte que la Tulipe jeta des cris plaintifs qui ne pouvaient manquer d'être entendus de l'abbaye.

— Ah! M. le baron, disait-il en faisant un rempart de son corps à ses dix mille livres; cet antechrist a juré de m'emmener avec lui en enfer : tirez-moi de ses griffes, sinon je suis mort! ne croyez pas un mot de ce qu'il va vous débiter : il est jaloux de vos bontés pour moi, et au fond il me déteste... Aie! aie! M. le baron!

— Je vous dénonce ce maraud qui m'a vendu! s'écria l'abbé qui venait d'arracher son bâillon; c'est lui qui m'avait procuré ces lettres dérobées dans votre secrétaire!

— Bien! répondit d'un air sombre le baron de Ramoine en dirigeant un de ses pistolets contre la Tulipe : chacun sera payé selon ses œuvres. M. l'abbé, reprit-il avec un ton si doux et si poli, que la Tulipe en augura une

généreuse absolution pour ses méfaits, votre vie est dans mes mains; j'ai donc le droit de disposer de vous en maître absolu. Conséquemment, pour réparation de votre méchanceté, je vous somme de rédiger et de signer la déclaration que je vais vous dicter : autrement, vous n'avez pas une minute à vivre pour recommander votre ame à Dieu.

— Vous l'emportez, M. le baron! répliqua le prêtre qui prit la plume aussitôt, sans donner à la Tulipe la liberté de se relever et de s'enfuir. Si j'étais le plus fort, vous n'en seriez peut-être pas quitte à si bon marché; mais mon tour viendra plus tard.

— « A MONSIEUR LE COMTE DE CHATAY : « Moi, abbé Costis, soussigné, déclare ce qui « suit par serment devant Dieu et devant les « hommes, » dicta le baron de Ramoine, pesant avec lenteur chaque expression que recueillait sur-le-champ le prisonnier qui n'avait pas la liberté de se mouvoir, et qui ne l'eût pas essayé sous la menace du pistolet étendu vers

lui ; « je connais et reconnais la vertu et la « pureté exemplaires de madame la com- « tesse de Chatay, avec d'autant plus de rai- « son que j'ai eu l'honneur d'être son direc- « teur de conscience... »

— M. le baron, je ne puis mettre cela sans trahir le secret de la confession, interrompit l'abbé ; d'ailleurs, il est faux...

— Continuez d'écrire ou je vous en empêcherai bien à l'avenir ! repartit brièvement le baron qui fut obéi. « Je m'accuse d'avoir inventé, « pour la perdre dans l'esprit de son mari, le « plus affreux complot, et je lui en demande « pardon afin d'avoir place dans ses prières... »

— Monsieur, vous ne me contraindrez pas à écrire ces ridicules faussetés ! Ne me rendez pas méprisable à mes propres yeux ; assassinez-moi plutôt !

— Corbleu ! quand vous aurez écrit et signé ce que je veux, nous parlerons d'affaires ! Poursuivons : « J'ai contrefait l'écriture de ma- « dame la comtesse et j'ai fabriqué les lettres

« que vous avez vues. J'avais le projet de me « venger d'elle, de ses rigueurs et surtout des « affronts que votre fille m'a fait subir. Je « me repens de la calomnie invraisemblable et « atroce que je vous ai fait acheter si cher : « je vais l'expier... »

— Mais je n'entends expier quoi que ce soit, dit l'abbé Costis qui cessait d'écrire à chaque mot et qui ne reprenait la plume qu'en voyant le baron poser le doigt sur la détente du pistolet : Monsieur, c'est une tyrannie intolérable! Je ne signerai jamais ces mensonges et ces impertinences.

— Vous les signerez, M. l'abbé, si vous voulez vivre deux minutes de plus. Ensuite : « Je vais l'expier, et, avant de paraître au tri- « bunal de la justice divine, je vous adjure de « me pardonner en faveur de mon repentir; je « vous restitue les cent mille livres dont je n'ai « plus besoin, avec le portrait que j'avais fait « tirer par un peintre à l'insu de madame la « comtesse; quant aux lettres supposées, je

« les ai brûlées toutes en présence de M. de « Ramoine, pour qu'elles ne tombassent pas « dans des mains qui en feraient un usage « dangereux et malveillant. En foi de quoi, j'ai « signé. »

— Vous avez à cœur de me déshonorer! s'écria l'abbé en traçant brusquement sa signature au bas de cette pièce qu'il remit au baron. Êtes-vous content ? est-ce là tout ce que vous désirez de moi? Maintenant, permettez-moi de rentrer à Paris, et aidez-moi à faire casser la lettre de cachet que vous avez obtenue à mon sujet. Je vous crois assez magnanime pour vous borner à une vengeance qui me prive des moyens de me venger.

— Morbleu! voilà sans doute la première bonne action que vous ayez faite, dit le baron après avoir examiné cette déclaration si positive et si adroite qu'il avait réussi à faire signer par l'abbé : à la vérité, vous réparez seulement la plus lâche et la plus infâme des trahisons.

A présent, faites votre paix avec Dieu, et tenez-vous prêt à lui porter une ame contrite : vous n'avez plus qu'un moment!

— Quoi! M. le baron, vous manquez à votre parole! s'écria l'abbé qui s'imaginait d'abord que ces menaces de mort n'avaient pas d'autre but que de lui faire peur. Je regrette d'avoir été de si facile accommodement; mais il n'y a plus à revenir là-dessus : seulement, prenez garde à la revanche!

— M. l'abbé, au lieu de pérorer sur ce thème d'oraison funèbre, songez à votre salut, si vous croyez en Dieu! répliqua sans s'émouvoir le baron de Ramoine qui avait une volonté de fer. Quant à toi, maraud, dit-il à la Tulipe, je t'ai prédit souvent que tu ne mourrais que de ma main : la prédiction va s'accomplir!

— Ah! ne raillez pas de la sorte, M. le baron! s'écria la Tulipe en se débattant pour échapper à l'étreinte de l'abbé, qui se couvrait du corps de son complice ainsi que d'une cui-

rasse : des coups de canne, des coups de pied, des soufflets, à la bonne heure! doublez-en la dose, s'il vous plaît ; mais, pour attenter à ma personne...

— Je n'ose croire que vous pensiez ce que vous dites, reprit l'abbé qui commençait à craindre que le baron ne le pensât réellement : ce serait un guet-apens indigne de vous! je vous estime plus loyal et plus généreux... M. le baron, cessez ce jeu, par pitié, et laissez-moi partir!

— Sachez, M. l'abbé, que je ne suis pas en humeur de plaisanter, et que, d'une minute à l'autre, vous recevrez deux ou trois balles dans la cervelle.

— Ceci passe tout ce qu'on a vu! se récria l'abbé consterné. M. le baron, pourquoi m'ôter la vie? Grace, oh! grace! ne m'assassinez pas!

— M. le baron, ce pistolet me fera mourir de peur! disait la Tulipe en gémissant et en cherchant à se mettre à l'abri derrière l'abbé.

Éloignez ces armes! reprenez plutôt les dix mille livres, si vous jugez que je les ai mal gagnées ? Ah ! oh! mon bon maître, je préfère mourir sous le bâton!

— Je suis fâché de répandre le sang ; mais je dois ce sang au repos, à l'honneur d'une famille qui m'est chère ! Avec vous, malheureux, périra un terrible secret auquel est liée la destinée de plusieurs personnes ! Préparez-vous donc au sort qui vous attend : car la Providence n'enverra pas d'ange pour arrêter mon bras ni pour vous rendre invulnérables. Au reste , sachez, pour vous consoler, que vous ne mourrez pas seuls !

XXI

L'EXPIATION.

La voiture du comte de Chatay parut à l'extrémité de l'avenue.

Le comte s'empressa de mettre pied à terre pour s'acheminer seul vers le lieu du rendez-vous : il portait sous son bras deux épées de combat, et tenait à la main une paire de pistolets avec deux sacs de poudre et de

balles, comme si le duel devait durer une journée entière.

Il aperçut de loin un groupe de plusieurs personnes, et fut surpris que le baron eût manqué à leurs conventions; il entendit des cris, des gémissemens, des paroles vivement échangées, sans comprendre ce que c'était; mais à peine se fut-il approché à la distance de cent pas, que deux coups de feu partirent à la fois.

Il crut que ses jours étaient en péril, et il s'arma pour les défendre, lorsqu'il vit le baron de Ramoine accourir vers lui comme un insensé, en agitant un papier au dessus de sa tête.

Le baron était sans armes, et l'altération de ses traits annonçait qu'il avait accompli une partie du sacrifice que lui prescrivait un sentiment plus délicat que l'honneur : il marchait ainsi qu'un homme ivre, en trébuchant à chaque pas, et le comte de Chatay, attribuant aux orgies de la nuit cette indécente tenue

dans une circonstance solennelle, lui adressa une brusque réprimande pour lui rappeler la nature de leur tête-à-tête.

— M. le comte, dit le baron de Ramoine qui avait peine à se soutenir et à prononcer une phrase suivie, l'abbé Costis est mort... avec mon valet la Tulipe, qui avait trempé dans son complot... Les lettres n'existent plus... Voici une déclaration qui vous apprendra ce que vous devez en penser... Votre femme est innocente... votre fille mérite toute votre tendresse... et moi je meurs... empoisonné!...

LE GUET-APENS.

HISTOIRE DU TEMPS DE L'EMPIRE.

I

APRÈS QUATRE ANS DE MARIAGE.

Anatole de Brioude avait commencé fort tristement sa soirée du lundi-gras en tête-à-tête conjugal ; il était assis en silence, le menton appuyé dans sa main, devant un feu presque éteint qu'il oubliait d'alimenter avec de nouveau bois et d'aviver à l'aide du soufflet; par moment, il passait ses doigts dans les boucles de ses cheveux noirs, et remuait ses

lèvres en signe d'impatience mêlée de dépit.

Pendant ce temps-là, sa femme brodait au métier, le front penché sur son canevas pour cacher les larmes qui ruisselaient le long de ses joues, malgré l'effort qu'elle faisait pour les retenir.

— Voilà pourtant, pensait-il, la triste et rapide conséquence d'un mariage d'amour, cette monstrueuse alliance de mots et d'idées qu'on n'a pas encore tout-à-fait rayée du vocabulaire social, cette rare et fantasque création du hasard qui produit aussi des veaux à deux têtes et des enfans jumeaux!

Anatole et Emma étaient mariés depuis quatre années à peine, et les deux dernières ne comptaient plus pour le bonheur de l'un ni de l'autre.

La raison de *convenance* et de fortune, qui fait la plupart des époux dans ce qu'on nomme le *monde*, n'avait pas été entièrement étrangère à l'union de ces jeunes gens, appartenant également à une famille distinguée, en appor-

tant chacun 20,000 livres de rentes dans la communauté ; mais le cœur avait déjà parlé, lorsqu'on les mit en présence pour la première fois avec le projet arrêté de conclure ce mariage, s'ils n'y paraissaient pas contraires.

Anatole et Emma se voyaient souvent dans les concerts et les bals, où leurs parens se rencontraient l'hiver ; les propriétés du père d'Anatole et celles de la mère d'Emma étaient en Champagne dans le même canton, de sorte que la jeune personne et le jeune homme se retrouvaient avec joie l'été, et se plaisaient réciproquement.

Comme ils avaient mainte fois parcouru ensemble les allées du parc de Brioude, comme ils avaient dansé ensemble bien des contre-danses, comme ils se séparaient toujours trop tôt et se rejoignaient toujours trop tard, ils pensèrent d'un commun accord qu'ils seraient parfaitement heureux le jour où ils ne se quitteraient plus, le jour où ils pourraient causer, danser et se promener seuls tout à leur aise :

ce fut de l'inexpérience aveuglée par la sympathie qui découle si facilement d'une ame vierge et aimante.

Ils s'épousèrent en bénissant le Ciel qui les avait créés l'un pour l'autre, et le maire qui arborait pour eux son écharpe tricolore, ce drapeau municipal que le Code Napoléon a déployé sur le front des époux, comme pour leur annoncer que la guerre est déclarée et que leur vie ne sera plus qu'un combat.

Les suites de ce mariage furent très-supportables, tant que la mère de l'une et le père de l'autre présidèrent aux destinées conjugales de leurs enfans; mais ils ne vécurent point assez pour voir s'évanouir la félicité qu'ils croyaient attachée au foyer domestique des nouveaux époux; dès qu'ils eurent les yeux fermés, dès que leur présence et leurs conseils ne servirent plus de guide et de frein au caractère d'Anatole, celui-ci se laissa par degrés entraîner à son penchant naturel pour la dissipation et pour les plaisirs de son âge.

Il ne tarda point à s'apercevoir qu'il s'était marié avant que le temps des passions fût venu, et eût, pour ainsi dire, consumé tout ce qui germe de mauvais, de sauvage, dans le cœur humain, afin d'y planter la sagesse et de la féconder avec les débris de tant de brillantes folies réduites en cendres.

Anatole n'avait pas donné de place à sa jeunesse, étouffée entre une enfance que prolongea son éducation austère, et un âge mûr ridiculement précoce que lui fit la condition de mari; cette jeunesse existait pourtant en lui, légère, capricieuse, ardente : elle courait dans ses veines, exaltait son cerveau, se reflétait sans cesse dans sa pensée, se mêlait à toutes ses actions, semblable à la sève du printemps qui monte des racines dans le tronc de l'arbre, et se répand de branche en branche pour jaillir en bourgeons et en feuillages.

Enfin, la jeunesse fit irruption; Anatole cessa de lutter contre ses goûts, et s'y abandonna bientôt avec complaisance : il négligea

sa femme, il eut des maîtresses, il ne porta plus qu'avec ennui le fardeau du ménage. A l'ennui succéda l'impatience ; à l'impatience, une résignation souffrante et désespérée.

Soir et matin, il se répétait, gémissant tout bas, que la plus sotte condition pour un homme jeune, c'est le mariage qui le façonne de bonne heure à la vieillesse en lui prêtant des habitudes, ces rides morales que chaque jour creuse davantage ; il se disait à lui-même qu'il était désormais perdu pour la société des femmes, pour la camaraderie des jeunes gens, pour les récréations vives, bruyantes et aventureuses, pour les dîners de garçons, pour les amours de passage ; il s'avouait tristement que son titre d'époux le reléguait dans la catégorie des vieux qui n'ont pas de plus chères distractions que leur partie de wisk et leur tabatière; il se figurait même qu'il ne pouvait faire un pas dans le monde sans être trahi par le bruit des chaînes qu'il essayait en vain d'oublier.

Alors il eût donné la moitié des jours qui

lui restaient pour racheter sa liberté, pour sortir du moins de la prison matrimoniale, et pour n'y rentrer qu'après avoir lassé son imagination et son corps à voir du pays, à recueillir des sensations, et à préparer des souvenirs pour le coin du feu de l'arrière-saison. La loi du divorce, qui subsiste inutile dans le répertoire de nos lois, était encore à l'usage de l'an de grace 1811.

Anatole de Brioude n'avait pas d'enfant, et ce lien du mariage, le dernier et le plus difficile à rompre, ne le retenait point par les fibres délicates de l'affection paternelle : il eût donc accepté avec joie une occasion de divorce, pourvu qu'elle ne fût pas trop éclatante ni trop sensible à la pauvre Emma, qui préférait ses souffrances d'épouse délaissée au coup mortel d'une séparation décisive. Anatole comprenait bien qu'il ne l'amènerait pas à ce *consentement mutuel*, prévu et dirigé par les législateurs de manière à satisfaire les deux parties en litige, et à leur rendre une individualité à peu près

complète après un an d'épreuves, de déclarations, de procès-verbaux, de représentations et de supplice. D'ailleurs, Anatole n'avait pas atteint l'âge de vingt-cinq ans, à partir duquel cette espèce de divorce était licite moyennant des frais et des embarras tels, que les gens ennemis des formalités de la justice se contentaient d'une rupture à l'amiable sous-seing privé, et que les personnes peu favorisées de la fortune se trouvaient exclues du bénéfice de la loi.

Anatole, sachant que sa femme ne consentirait jamais au divorce, et ne le demanderait pas, à plus forte raison, se voyait réduit à l'attendre d'une *cause déterminée,* adultère, excès, sévices ou injures graves, et il jugeait bien, à son grand regret, que la malheureuse femme ne lui fournirait jamais aucun fait de cette nature, capable d'appuyer une demande en divorce.

Le fonds du caractère d'Anatole était une faiblesse ou seulement une mollesse de principes, qui subissait presque sans débat l'impé-

rieuse nécessité de la circonstance, l'influence immédiate de l'exemple, et l'action plus lente des conseils bons ou mauvais; il n'avait pas songé à se munir de convictions, ces armes défensives qui doivent être assez bien trempées pour résister au choc d'un événement et d'une opinion; il n'aurait pu dompter par la réflexion les déréglemens de son esprit, ni étendre par l'étude les facultés de son intelligence, ni se soustraire aux inspirations de sa frivolité ignorante et présomptueuse.

Tout en lui était incertain, chancelant, puéril, variable; il fléchissait au moindre poids; il succombait à la moindre attaque; il connaissait si bien son défaut de solidité et de constance, qu'il évitait toute contradiction et qu'il imitait ces généraux dont le génie consiste à fuir toujours la bataille, et dont les plus belles campagnes ne sont qu'une succession de retraites adroites; voilà pourquoi il n'avait pas osé entamer devant sa femme la question du divorce, dans la crainte d'être dissuadé d'y

recourir, comme il en nourrissait secrètement l'intention, surtout depuis qu'il était tombé à la merci de madame de Manigaud, jolie coquette placée, par sa position de fortune et par le rang de son mari, au plus haut degré de l'échelle sociale, mais descendue au plus bas par le scandale de sa conduite et d'un divorce obtenu contre elle à la suite d'une aventure qui avait fait l'entretien de tout Paris.

Emma de Brioude ne justifiait aucunement par ses défauts personnels l'éloignement, prêt à dégénérer en aversion, que son mari avait pour elle et lui témoignait avec une réserve méritoire ; mais elle n'avait pas non plus en soi ces qualités et ces agrémens qui parviennent à fixer les soins et les menus détails de l'amour aux pieds d'une femme long-temps après que l'amour l'a quittée.

Emma était cependant assez bien pourvue des avantages de la beauté et de la grace, pour être sûre de plaire du premier coup d'œil à tout autre que son mari : grande et

bien faite, blanche de teint, agréable de figure, avec des yeux bleus au regard tendre, avec des cheveux châtains au reflet doré, avec une physionomie douce et mélancolique, elle attirait d'abord les désirs et les hommages de quiconque la rencontrait dans un salon, la remarquait rêveuse et poétique, l'idéalisait par le souvenir, et souhaitait de la connaître par de plus intimes relations. Cette impression favorable que produisait sa vue à de rares intervalles, se fût rapidement évanouie en un commerce de tous les jours, et le prestige eût été détruit par l'uniformité, par l'ennui.

Emma manquait de ressort dans le caractère comme dans l'esprit; elle ne savait ni prendre une résolution, ni s'y cramponner quand elle l'avait prise, ni la mettre de côté quand elle aurait pu en adopter une meilleure; toute sa persévérance se bornait à une tristesse à peu près chronique, dont l'abandon d'Anatole était l'origine, et qui suivait les variations d'un thermomètre invisible que ne dirigeaient pas ex-

clusivement les infidélités et autres peccadilles du mari.

Cette tristesse avait son siége dans le système nerveux, et ne s'échappait guère qu'en larmes continuelles, tantôt distillées goutte à goutte, tantôt débordant à flots ; ses redoublemens étaient causés quelquefois par un léger incident qui ajoutait à l'amertume de la vie habituelle ; mais plus souvent une sorte d'instinct, de pressentiment confus, remuait jusqu'au fond la source cachée de ces chagrins d'intérieur, et en faisait jaillir des torrens de pleurs, des orages de soupirs, des éclairs de reproches et de désespoir.

Cependant l'état ordinaire d'Emma était une mélancolie normale, silencieuse, larmoyante, résignée : Anatole avait beau déserter la compagnie de sa femme pour celle de sa maîtresse, passer des jours entiers dehors et même une partie des nuits, recevoir des billets parfumés qui accusaient son inconstance, revenir au logis après une orgie que révélaient son

haleine vineuse et ses habits imprégnées de tabac, épancher en paroles dures son humeur aigrie par d'artificieuses manœuvres, se plaindre à demi-voix de la gêne qu'il s'était imposée si maladroitement, maudire indirectement le mariage et ses fatales exigences, Emma ne paraissait pas l'entendre ni le juger, ni lui répondre ; elle poussait la délicatesse jusqu'à se défendre de le regarder, pour qu'il ne vît pas dans ce regard une réprimande ou bien une muette inquisition ; mais elle baissait la tête et pleurait, en affectant d'être tout occupée d'un travail d'aiguille qu'elle n'interrompait jamais.

Alors Anatole se sentait touché de cette douceur, de cette patience, de cette affliction ; il ne retrouvait plus d'amour pour elle, mais de la pitié, et quoiqu'il se dît à part soi qu'une femme éplorée était un spectacle pénible à voir ; que sa maison n'avait nul attrait pour le retenir vis-à-vis des ces larmes perpétuelles ; que son sort serait plus heureux dans une solitude

tranquille et insouciante; que le divorce terminerait peut-être deux souffrances de différente espèce, engendrées par le même mal, il s'efforçait de distraire Emma et de la consoler en l'entretenant de choses étrangères au sujet de leurs pensées, et l'invitant à faire de la toilette, à voir du monde, à se mettre en fête, à chercher du plaisir par tous les moyens que lui offraient l'argent et la jeunesse.

Emma était reconnaissante de l'intérêt amical que son mari lui montrait ainsi avec d'involontaires bâillemens, des mouvemens de dépit et des haussemens d'épaules; mais sa gratitude ne savait pas emprunter une allure plus vive et plus divertissante que sa tristesse coutumière : elle souriait sans tarir ses pleurs et sans quitter son air de deuil monotone.

En ce moment, elle se persuadait aisément qu'Anatole l'aimait et n'avait jamais aimé qu'elle; mais sa confiance était inerte, fatigante, chagrine, plus encore que sa jalousie qui s'animait parfois en sanglots et en lamen-

tations : elle ne changeait rien à son genre de vie ; elle ne semblait ni plus gaie ni plus heureuse, jusqu'à ce que les soupçons, les regrets et les larmes abondantes eussent recommencé dans l'isolement où la laissait volontiers Anatole.

Celui-ci prenait à charge cette existence, de jour en jour plus lourde, plus nauséabonde, plus intempestive, et pour l'alléger, faute de pouvoir s'y soustraire entièrement, il la fuyait, il l'oubliait, en passant la meilleure partie de son temps auprès de madame de Manigaud, qui aurait bien voulu s'emparer de lui tout-à-fait à la faveur d'un divorce que ce faible époux désirait autant qu'elle, et ne savait comment obtenir par un moyen honnête. Anatole, cependant, avait promis souvent à sa maîtresse de lui sacrifier la femme légitime qu'il n'aimait plus.

II

CONSEILS ANONYMES.

— Anatole, lui dit Emma en se faisant violence pour arrêter ses larmes, vous ne sortez donc pas ce soir ?

— Non, répondit-il sèchement sans relever ses yeux abaissés sur les tisons à demi éteints.

— Ne sortirez-vous pas ? reprit-elle après un

moment de silence employé à se consulter tout bas.

— Que vous importe? voudriez-vous donc m'empêcher de sortir, si telle était ma fantaisie? ajouta-t-il avec humeur en se redressant d'un air révolté.

— O mon Dieu! Anatole, vous êtes libre de faire ce qui vous plaît; mais cependant...

— Ensuite? répliqua-t-il d'un ton bourru. Voilà le charme du mariage : des querelles, puis des larmes! et des larmes sans raison, sans fin!

— Hélas! est-ce que je vous ai jamais querellé, Anatole? dit-elle en pleurant.

— Vraiment, j'aurais préféré que vous me querellassiez, Madame; car je ne l'eusse pas long-temps souffert, et au lieu de la position fausse dans laquelle nous nous trouvons, une bonne séparation nous en eût tirés pour nous rendre à l'un à l'autre une liberté que nous avons si sottement perdue! Mais si vous ne

me faites pas de querelle, du moins bruyante et acharnée, vous ne me laissez guère de répit avec vos pleurs qui coulent d'une source intarissable et qui n'ont pas le sens commun.

— Ce n'est pas ma faute, Anatole, si vous me donnez tant de sujets de pleurer!

— Vous avouez donc que vous êtes malheureuse, Madame?

— Je ne dis pas cela, dit-elle en sanglotant, mais il me semble qu'il ne dépendrait que de vous que je fusse plus heureuse.

— Ainsi vous déclarez que vous seriez bien aise si quelque circonstance fortuite nous séparait pour le reste de nos jours; oh! vous l'avez dit!

— Je ne l'ai jamais pensé, Anatole, et, malgré l'abandon où vous me laissez, malgré votre changement à mon égard, malgré des torts que je ne demandais qu'à ignorer...

— Quels torts! s'écria M. de Brioude en rou-

gissant et en s'agitant pour feindre l'indignation d'un innocent qu'on accuse ; je suis curieux de les apprendre de vous.

— N'en parlons plus, Anatole, je les oublie, je les oublierai, et je vous supplie de ne pas vous apercevoir des larmes que je m'efforce de vous cacher.

— Au contraire, Emma, parlons de mes torts, interrompit-il, persuadé que les récriminations de sa femme se borneraient à des soupçons vagues; je vous défie de trouver un seul fait...

— Vous savez trop que je ne cherche pas à me convaincre et que je vous aime encore assez pour vous défendre même contre les apparences les plus fortes...

— Vous m'aimez! vous m'aimez! Ne plaisantons pas, je vous prie, et querellez-moi pour tout de bon, plutôt que d'avoir l'air de me pardonner; querellez-moi avec des menaces et des injures, afin que je puisse me fâcher aussi pour tout de bon et vous traiter

sans pitié. Parbleu! Madame, vous me direz mes torts, ou je ne vous reverrai de ma vie!

— Ce que j'en fais est seulement pour vous obéir, dit-elle en prenant une lettre dans sa corbeille à tapisserie et en la baignant de larmes; mais je vous avertis que je ne crois pas un mot de ces infamies et que j'ai dans le cœur un attachement pour vous, capable de vous excuser encore, lors même que cette femme aurait dit vrai.

— Je l'avais prévu, répondit Anatole en s'emparant de la lettre : votre curiosité, votre imprudence, ont passé les bornes! Madame, le temps est venu de nous séparer!

Emma joignit les mains et pleura en silence sans quitter des yeux son mari qui avait ouvert la lettre et qui la lisait au milieu d'un chaos d'émotions diverses et de projets contradictoires; car, au premier coup d'œil, il avait reconnu l'écriture de ce billet qu'il hésitait à juger utile ou funeste, odieux ou louable,

lâche ou généreux. L'épître était ainsi conçue :

« La léthargie de l'ame est mortelle comme la léthargie du corps : vous pourriez vivre, Madame, et vous languissez dans une erreur qui emporte et annihile vos plus belles années. C'est une amie qui veut vous tendre la main pour vous aider à remonter de l'abîme où vous êtes plongée. Une étrangère a le droit de prendre le titre d'amie quand elle remplit les conditions de ce rôle qu'inspire souvent un dévouement spontané.

« Votre mari ne vous aime pas, Madame, sachez-le bien; la réserve qu'il se prescrit dans les rapports encore subsistans entre vous deux n'est que la dissimulation qui vous outrage et qui n'offense pas moins la personne qu'il aime. Comment pouvez-vous supporter cette conduite de sa part? Comment, vous jeune et agréable, vous pourvue de tous les dons du cœur et de l'esprit, consentez-vous à subir un

partage que vous devez au moins soupçonner? tant d'hommes distingués seraient fiers de coopérer à votre consolation! tant de cœurs impatiens voleraient à la rencontre du vôtre!

« Anatole aime madame de Manigaud, qui est assurément digne d'un amour plus exclusif et plus énergique que le sien; madame de Manigaud a pourtant la faiblesse d'aimer M. de Brioude, dans l'espoir qu'il sentira enfin l'inconvenance de sa position, et qu'il optera entre sa femme et sa maîtresse. Je ne vous cache pas que la dernière aura certainement l'avantage dans une pareille lutte qui est au moment de se terminer; car madame de Manigaud a expressément ordonné à son amant qu'il se mît en mesure de divorcer. N'est-ce pas la seule chance de salut et de bonheur pour vous, Madame, vous trahie, vous abandonnée, vous sacrifiée?

« Je présume donc que vous entendrez les conseils d'une amie qui se découvrira quelque jour, quand elle aura vu votre repos assuré

par une séparation que les circonstances exigent impérieusement. Je vous engage à ne point attendre que M. de Brioude demande le divorce contre vous, et à le prévenir par une demande qui l'étonnera de votre part, qui le punira en blessant son amour-propre au vif. Les hommes sont toujours surpris et honteux, lorsque les femmes ont le courage de les mépriser. Alors, Madame, vous retrouverez le calme du cœur qu'un ingrat vous a enlevé depuis plusieurs années, et vous n'aurez pas même un regret en pensant que ce misérable objet de vos affections vous délaissait sans cesse pour passer entre les bras d'une autre femme.

« Dans le cas où vous désireriez des preuves certaines, pour vous décider à un divorce qui est devenu indispensable des deux côtés, la personne qui vous écrit cette lettre offre de vous montrer votre mari avec sa maîtresse et de vous faire entendre les vœux qu'il forme pour un prompt divorce. D'après ces avis dictés par le véritable intérêt que je vous porte,

je suppose que vous serez bientôt séparée d'un perfide époux, et que vous ne le disputerez plus à la femme qu'il vous préfère ouvertement.

« Excusez mon indiscrétion en faveur du motif qui m'a mis la plume à la main. »

— Hé bien, Anatole, que vous semble de cette lettre anonyme? lui dit madame de Brioude, lorsqu'elle le vit, tout pâle de cette lecture imprévue, froisser et déchirer le papier.

— C'est à vous plutôt que j'adresserai une semblable question? répondit Anatole, flottant dans une indécision qui se préparait tantôt à démentir la lettre, tantôt à renchérir sur elle.

— Les lettres anonymes sont des armes empoisonnées, dit Emma en sanglotant; mais on peut échapper aux blessures qu'elles font en n'y ajoutant aucunement foi.

— Ainsi vous ne croyez pas que je songe à

divorcer, que j'aime une autre que vous, que je ne vous aime plus, que j'attends une occasion pour vous quitter...?

— Non, non, Anatole, je ne le crois pas! s'écria-t-elle fondant en larmes et repoussant de toutes ses forces un soupçon qui lui traversa le cœur; je ne le croirai jamais!

— Et s'il arrivait pourtant que cette lettre contînt la vérité? dit Anatole qui avançait pas à pas dans l'explication définitive où il tendait : si je voulais divorcer?

— Oh! vous ne le voudrez pas, vous ne voudrez pas me faire mourir de chagrin! reprit-elle avec plus de vivacité et plus de fermeté qu'elle n'en montrait ordinairement.

— Sans doute, je ne veux pas vous faire mourir, repartit M. de Brioude affaibli dans sa résolution par la résistance qu'il rencontrait; mais ne consentirez-vous pas à divorcer?

—Moi, interrompit-elle en le regardant fixement avec un air de doute et de stupeur ; moi,

consentir à un divorce! Eh! pourquoi divorcerais-je?

— Puisque nous vivons en mauvaise intelligence, dit Anatole qui s'enhardissait par l'étonnement silencieux de sa femme, puisque vous vous consumez dans les larmes, puisque je ne vous aime plus; puisque j'en aime une autre, puisque je vous trompe, puisque cette lettre enfin vous le conseille avec tant de sagesse...?

— Ne plaisantez pas de la sorte, Anatole, interrompit Emma en essuyant ses pleurs et en faisant un effort extraordinaire sur elle-même; ô mon ami, cette abominable lettre est un piége dans lequel je ne tomberai pas. Mais je vous en conjure, Anatole, épargnez-moi des railleries aussi cruelles, qui ne m'abusent point un moment, quoiqu'elles brisent mon ame!

On sonna : c'était une visite.

III

UN MYSTIFICATEUR.

Madame de Brioude eut le temps d'effacer les traces des larmes sur ses joues et de se faire un maintien avec sa broderie où elle piquait lentement son aiguille; Anatole prit les pincettes et s'occupa de reconstruire le feu, pendant qu'on annonçait M. de La Turbinière, un de ses voisins, un vieil ami qu'il avait hérité de son père et qu'il fréquentait avec autant de

plaisir que si leur âge eût été moins différent.

M. de La Turbinière était encore jeune d'idées, nonobstant ses cheveux blancs, et recherchait la société des jeunes gens, dans laquelle il n'était pas déplacé à cause de sa gaîté et de son égalité d'humeur. Il avait plus de cinquante ans.

Il n'affectait pas néanmoins, dans son habillement et dans son genre de vie, une ridicule imitation de la jeunesse; il se contentait d'être vêtu proprement, de porter du linge bien blanc, d'avoir des souliers bien cirés, une coiffure bien soignée; mais il se sentait si vert d'esprit, qu'il appréciait peu la maturité de ses contemporains et se trouvait embarrassé avec des têtes blanches comme la sienne; il était encore capable de bien des enfantillages, car il tenait à l'honneur de passer pour un des plus ingénieux *mystificateurs* de la capitale.

Depuis que la *mystification* avait été inventée au milieu du XVIIIe siècle pour divertir la

cour et les favorites de Louis XV aux dépens du *petit* Poinsinet, cet art burlesque s'était perfectionné et répandu dans la meilleure compagnie qui en raffolait; la mystification, loin d'émigrer avec les grands seigneurs et les petits soupers, avait fondé en France, sous le Directoire, une nombreuse secte de gens de bonne volonté toujours prêts à s'amuser avec le prochain et à son préjudice en exécutant à la lettre l'axiome fameux : *Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.*

Mais comme il n'y a pas beaucoup de mérite à prendre un sot pour plastron, les mystificateurs en titre s'attaquaient de front aux personnes qui, par leur rang, leur caractère, leur aspect, prêtaient le moins à ces malices en action ou en paroles, dont la *galerie* applaudissait la finesse et le succès.

Cette mode, qui durait depuis douze ou quinze ans avec des redoublemens de ferveur dans le public, avait tellement pénétré dans les mœurs, qu'on n'osait pas faire un mauvais

parti aux mystificateurs ni user à leur égard de représailles brutales : un cri de réprobation se fût élevé contre quiconque eût appelé en duel ou même admonesté un de ces bouffons de salon, à qui tout était permis comme aux anciens fous attachés d'office à la maison des rois ou des princes. Cependant ces triboulets de l'empire, qui avaient droit d'entrée dans toutes les fêtes et couvert mis à toutes les tables, n'arboraient, pour insignes de leur profession, ni marotte, ni bonnet à oreilles d'âne.

M. de La Turbinière exerçait ce singulier métier avec une certaine dose d'imagination et d'habileté ; mais l'habitude s'était si bien enracinée chez lui, que, faute d'avoir un sujet présent de mystification, il se tournait lui-même en ridicule, presque machinalement. Champion toujours armé et toujours en guerre contre tout le monde, il ne se figurait pas que les coups qu'il portait en aveugle eussent le moindre danger : c'est pourquoi il les

réitérait souvent avec une impitoyable barbarie. Si l'inviolabilité de son personnage ne l'eût préservé des conséquences de sa malignité, il aurait vingt fois couru risque de la vie, tant il frappait juste et fort sur ses meilleurs amis.

Ce mystificateur s'était étrangement mystifié, en épousant à cinquante ans une femme de seize, la plus nulle, la plus insignifiante, la plus ennuyeuse qui fût sortie de la côte d'Adam, comme il le disait en ajoutant que Dieu, pour cette pauvre création, s'était reposé sur l'imprudence d'un mari; cette femme n'avait rien changé au train de vie du mystificateur, puisqu'elle restait somnolente et insouciante à la maison, pendant que M. de La Turbinière, choyé, caressé, adulé, suffisait à peine aux dîners qu'on lui donnait, aux invitations dont on l'accablait, aux aimables surprises qu'on lui réservait. En outre, madame de La Turbinière ne rachetait pas son peu de mérite par les charmes de la figure, et

son mari, qui ne l'avait pas épousée les yeux fermés, faisait ce singulier éloge du visage disgracieux qu'il trouvait le soir sur l'oreiller conjugal :

J'ai cherché le solide dans le choix d'une femme : la beauté passe, mais la laideur reste, la laideur dure toujours !

Madame de Brioude le vit entrer souriant avec un air patelin et une voix doucereuse ; elle tressaillit malgré elle, comme si cet abord avenant et ces démonstrations calines fussent le prélude de quelque méchanceté, le mystificateur tenant de la nature du chat et cachant ses griffes sous sa patte de velours. Elle était d'un caractère trop sombre et trop tranquille pour faire grand cas de l'habileté malicieuse de M. de La Turbinière, qu'elle craignait et fuyait toujours, ne se croyant pas à l'abri d'une perfidie de cet impitoyable bourreau.

Mais Anatole, sur qui le mystificateur n'avait pas encore fait tomber sa férule, s'amusait volontiers des pasquinades dans lesquelles

il ne se trouvait pas personnellement intéressé; il rencontrait souvent à table M. de La Turbinière dans les déjeuners et dîners de garçons; il prenait volontiers sa part de facéties que le vin et l'émulation inspiraient à ce plaisant convive; d'ailleurs M. de La Turbinière figurait parmi les habitués du salon et de la salle à manger de madame de Manigaud : c'était là le théâtre le plus ordinaire de ses mystifications.

— Bon soir au cher voisin! dit-il en pirouettant, après lui avoir frappé sur l'épaule avec une familiarité de grand seigneur. Madame, je ne vous présente pas mes respects, parce qu'ils sont si vieux et si usés, que personne n'en veut plus. Jeune homme, ajouta-t-il d'un ton déclamatoire, mon cher Anatole, vous me faites de la peine, une peine inexprimable!

— Pourquoi? reprit M. de Brioude en ouvrant des yeux étonnés, pendant qu'Emma

suspendait son travail dans l'attente de quelque grave reproche adressé à son mari.

— Oh ! vous me désespérez, mon ami, répliqua M. de La Turbunière en s'installant, les jambes étendues et la tête renversée, dans un fauteuil ; vous me ferez mourir de chagrin !

— Que je meure moi-même, si je comprends vos lamentations ! Dites-nous ce dont il s'agit; accouchez donc enfin !

— Bon ! voilà le grand mot lâché ; mais c'est à madame qu'il faut s'adresser pour qu'elle y fasse honneur. Parole la plus sacrée, vous m'affligez !

— Je vous afflige, je vous désespère, je vous fais de la peine ! s'écria M. de Brioude impatienté. C'est de l'hébreu pour moi et pour ma femme.

— Savez-vous bien, Madame, que c'est une trahison ? repartit le mystificateur qui, croisant les bras et hochant la tête, se tourna vers madame de Brioude et la considéra de manière à l'émouvoir.

— Une trahison! répéta Anatole, intrigué de cette interpellation qui avait fait rougir et embarrassait visiblement sa femme; quelle trahison?

— Une trahison abominable, dont vous devriez être bien honteux, mon très cher; une trahison qui ne mettra pas les rieurs de votre côté; une trahison que je voudrais exprimer en termes honnêtes...

— Morbleu! expliquez-vous, M. de La Turbinière? interrompit Anatole, qui commenta en mari l'embarras de madame de Brioude et arrêta soudain sa pensée sur un malheur qu'il n'avait jamais prévu dans son ménage.

— Plaît-il? demanda le plaisantin en jouissant avec un sang-froid imperturbable du trouble d'amour-propre soulevé dans l'ame d'Anatole.

— Je veux connaître cette trahison, Monsieur, dit M. de Brioude tremblant de colère

et menaçant du regard l'innocente Emma ; j'ai besoin de la connaître, entendez-vous ?

— Parole la plus sacrée ! cela s'appelle de la grandeur d'ame, de la magnanimité, de l'héroïsme ! Vous avez raison, mon cher ; je vous approuve ; je vous estime davantage.

— Ah ! M. de La Turbinière, murmura-t-il prêt à éclater, vous ne me refuserez pas la fin de votre confidence, qui m'intéresse plus que vous ne pensez : je ne suis pas jaloux, mais...

— Mais vous pourriez le devenir : c'est comme moi, mon cher. Hélas ! lorsqu'on devient jaloux, on ne tarde pas à être autre chose... En usez-vous, ajouta-t-il en offrant sa tabatière ouverte.

— Monsieur, je vous prie de cesser vos réticences, qui chagrinent M. de Brioude, dit Emma remarquant avec anxiété l'impatience et les soupçons de son mari.

— Je suis tout au service des dames, répondit galamment M. de La Turbinière ; et je

ne garderai pas plus long-temps le silence sur la trahison que je vous reproche : vous ne faites pas d'enfant !

— La Turbinière ! s'écria M. de Brioude, mécontent d'avoir mal interprété les doléances du mystificateur, qui savait mieux que personne la situation respective des deux époux.

— Oui, mon bien cher, j'ai lâché le grand mot, car j'aime les enfans, j'aime les baptêmes et les dragées. Si j'étais Sa Majesté l'empereur, ou bien *le Fidèle Berger* de la rue des Lombards, je condamnerais au divorce et mettrais dos à dos les ménages qui ne feraient pas lignée : il faut des soldats pour la guerre et des parrains pour les confiseurs.

— Bah ! répliqua M. de Brioude, qui se crut capable de soutenir l'assaut du mystificateur, et qui ne lui pardonna pas ce coup de langue porté dans le vif de l'amour-propre : vous seriez le premier démarié, mon cher M. de La Turbinière ; car vous prouvez que les gens

d'esprit, comme dit la comédie, *ont fort peu de talent pour créer leurs semblables.*

— Hélas! je me déclare ignorantissime sur ce chapitre, reprit M. de La Turbinière avec un front d'airain; aussi me suis-je récusé de fort bonne grace en abdiquant, car je ne faisais que des mystifications.

— Toujours des mystifications, M. de La Turbinière!

— En vérité, je voudrais être ce que vous n'êtes pas, repartit le mystificateur dont l'assurance effrontée augmentait à mesure qu'il osait davantage.

— Allons donc! vous voyez les choses à travers la mousse du Champagne, dit Anatole, qui ne se sentait pas cuirassé de la même philosophie et qui était contrarié d'un pareil entretien devant sa femme.

— Parole la plus sacrée! reprit M. de La Turbinière, armé d'un cynisme révoltant que tempérait une feinte bonhomie : j'ai eu le courage d'examiner le revers de la médaille.

Croyez-moi, mon très-cher, les choses sont plus effrayantes de loin que de près, et souvent le monde fait fi des meilleurs plats. Mais, en revanche, on ne trouve pas toujours ce que l'on cherche.

— Certes, voici la plus hardie mystification que je sache, dit Anatole, qui pensa pour la première fois qu'il n'était pas lui-même à l'abri du sort traditionnel des maris. Vous êtes philosophe?

— Je ne suis rien encore, par malheur! répliqua l'invulnérable mystificateur en affectant dans sa contenance un regret impudent, qu'Anatole ne se résignait pas à partager pour son propre compte. Écoutez-moi, mon cher : à mon âge, ne serait-il pas fort agréable d'avoir chez soi de la société, des jeunes gens distingués, comme vous? Or, ce n'est pas ma tête blanche qui peut attirer des partners pour mon piquet ou pour ma conversation; je fais peu de cas des vieux, tel que vous me voyez, et je

saurais gré à une femme de me ménager un petit cercle de bons amis.

— M. de la Turbinière! interrompit Anatole qui, malgré sa conduite relâchée, repoussait les principes désorganisateurs du mariage que ce vieillard énonçait avec une candeur patriarcale; je ne doute pas que tout ce que vous avancez ne soit une très spirituelle, mais très-dangereuse mystification.

— Pas du tout, mon cher; je vous parle le cœur sur la main. Croiriez-vous que madame de la Turbinière ne veut pas mordre à l'hameçon, quoi que je fasse? J'ai beau lui répéter tous les jours que je ne vaux plus rien, que je serais enchanté de la voir se divertir, que les jeunes gens sont aimables; eh bien! elle fait la sourde oreille par esprit de contradiction. Elle est d'une fidélité déplorable; elle s'ennuie avec une vertu ridicule; elle mourra vierge et martyre, parole la plus sacrée! Cela me consterne, car je l'aime, cette pauvre victime! Qu'en pense madame de Brioude?

— Madame de Brioude serait plus surprise de votre langage, Monsieur, si elle pouvait oublier ce que vous êtes, repartit Anatole que cet excès d'immoralité rendit presque rigoureux en morale. Je comprends qu'on divorce, quand il y a incompatibilité d'humeurs entre les époux; mais je ne comprendrai jamais qu'un mari tolère, bien plus, souhaite son déshonneur.

— Bravo, cher ami! s'écria le mystificateur, prenant le contre-pied de la thèse qu'il venait de soutenir en faveur de la liberté illimitée des femmes mariées. Scipion l'Africain et la chaste Lucrèce n'auraient pas mieux résisté à mes conseils tentateurs. Vous méritez d'avoir le modèle des épouses, vous, le modèle des maris. Le diable sera bien fin qui vous fera les cornes! Oui, Madame, vous avez un excellent mari, que j'admire comme un héros de continence, de sagesse, d'austérité. Quel malheur que la race ne s'en perpétue pas! Nous sommes, nous autres, des marauds auprès d'un tel mari.

Parole la plus sacrée! ce serait conscience que de le tromper, entendez-vous, Madame? car vous n'auriez pas beau jeu avec lui.

— Morbleu! Monsieur, faites-moi grace des éloges! interrompit Anatole, qui ne fut pas la dupe de cette ironie dite avec une perfide naïveté.

— Monsieur, reprit madame de Brioude, empruntant à sa situation de femme offensée cette dignité de ton et de visage que son sexe emploie toujours à propos, quelles que soient les noirceurs auxquelles on ait recours pour semer la mésintelligence entre M. de Brioude et moi, je ne perdrai pas la confiance que j'ai mise en lui, et je ne dévierai pas de la ligne de mes devoirs.

— Sublime! s'écria M. de La Turbinière, que cette brusque apostrophe déconcertait et qui feignait l'enthousiasme pour cacher son embarras. Épouse sensible et courageuse, que la chaîne de l'hymen te soit légère!... Mon cher, ajouta-t-il d'un accent moins théâtral,

la confiance qu'on vous accorde à juste titre vous permettra sans doute de venir cette nuit au bal de l'Opéra?

— Moi! dit en rougissant Anatole, qui s'était mis dans une position trop morale pour ne paraître pas indifférent à un plaisir que madame de Brioude ne partagerait pas. J'aime mieux dormir.

— Comment, mon cher, dormir! Vous parlez comme un bonnetier. Le bal du lundi gras est le plus beau de tous, et la cour ira. Emmenez-y madame?

— Non, Monsieur, dit Emma sans ostentation de pruderie, je préfère rester chez moi; mais M. de Brioude, qui se plaît dans ces sortes de fêtes, vous accompagnera sans doute...

— Je ne m'en soucie pas, reprit Anatole, attristé par ses pensées et ses pressentimens. Cette promenade de masques n'a pas d'attrait pour les gens qui craignent la poussière et les paroles inutiles.

— Vous êtes ce soir d'une humeur dogmne,

mon très-cher! répliqua M. de La Turbinière en se levant, piqué d'avoir mal réussi dans le but de sa visite; je me retire pétrifié et mystifié.

Aussitôt que M. de La Turbinière fut parti, Anatole, qui se repentait déjà d'avoir sacrifié ses plaisirs au misérable amour-propre de passer pour un mari jaloux, donna le bonsoir à sa femme, et eut à subir les remerciemens de celle-ci, toute reconnaissante de l'échec que le bal de l'Opéra venait d'éprouver à cause d'elle.

Il échappa le plus vite possible à cette mystification prolongée avec une bonne foi candide, et se renferma dans sa chambre, en maudissant sa femme, le mystificateur et sa propre maladresse; car il avait d'avance projeté d'assister à ce bal, où madame de Manigaud devait aller peut-être, et où il eût trouvé, dans tous les cas, quelque agréable distraction.

IV

LE POINT D'HONNEUR DES MARIS.

Un mouvement de pudeur et de dépit avait pu seul engager Anatole dans une voie de pénitence, pour laquelle il ne se sentait aucun penchant, et le faire étourdiment renoncer au parti pris de ne point passer cette nuit-là dans son lit. Il fut tenté d'abord de ne tenir nul compte du mépris qu'il avait affecté à con-

tre-cœur pour le bal masqué; et il s'habilla même afin de s'y rendre ouvertement.

Mais, pour la première fois depuis son mariage, il s'était préoccupé des représailles que sa femme pourrait exercer contre lui, et de vagues soupçons sur elle avaient survécu aux insinuations goguenardes du mystificateur : il se figura bientôt, à force de creuser sa préoccupation, que madame de Brioude cachait le véritable sujet de ses larmes, et couvait au fond de sa mélancolie inexplicable un amour adultère, plus ou moins éloigné de son but; alors le fantôme du déshonneur, tel qu'il l'entrevoyait à travers le préjugé social, se dressa devant lui et le glaça d'effroi.

Il avait souvent arrêté son esprit sur les chances et les conséquences d'un divorce réclamé et approuvé par les deux parties intéressées; mais il s'était jusque là abstenu de toute prévision relative à une faute qu'il jugeait légère de sa part, impardonnable chez sa femme. Il se reprocha donc de n'avoir point

assez ménagé les apparences à l'égard de madame de Brioude, et de s'être imprudemment exposé à la peine du talion. Il ne se promit pas toutefois de retrancher rien à ses habitudes, ni d'être aussi sévère pour lui, qu'il voulait le devenir pour Emma ; il résolut seulement de mettre dans sa façon d'agir plus de circonspection et de fermer les yeux de sa femme aux exemples de dissipation qu'il lui avait donnés.

Ainsi, de ce moment, il se félicita d'avoir paru fort insouciant du bal de l'Opéra, et crut devoir en faire bon marché pour exiger davantage de madame de Brioude dans une autre occasion. Ce n'était pas un retour d'affection conjugale, produit par le remords, mais une terreur panique des périls auxquels un mari est exposé, et qu'il avait bravés pendant quatre années sans y songer ; périls si redoutables pour lui, qu'il n'eût pas voulu d'un divorce acheté à ce prix.

Pendant qu'il se livrait à ces appréhensions

imaginaires, sans toutefois se décider à se mettre au lit, on lui apporta un billet de madame de Manigaud, lequel ne contenait que deux lignes : « Venez au bal de l'Opéra, sinon « je ne vous pardonnerai jamais. »

Anatole ne balança plus, et ses craintes de mari s'évanouirent en présence de son impatience d'amant. Néanmoins il ne voulut pas perdre le fruit de la concession qu'il avait faite à sa femme en refusant d'accompagner M. de la Turbinière à ce bal qu'il eût tant regretté de perdre. Il attendit, pour s'y transporter, que tout le monde fût couché et endormi dans la maison.

Vers une heure du matin, il prit un passe-partout dont il faisait usage quelquefois, descendit dans le jardin sans éveiller personne, et sortit par une porte qui s'ouvrait sur la rue de la Victoire, et qui n'était pas numérotée, la porte-cochère de l'hôtel ayant le numéro 26. Vis-à-vis de l'hôtel, se trouvait la maison de

M. de la Turbinière, fermée d'une porte bâtarde sous le numéro impair 25.

Quand il fut dehors, il tressaillit involontairement, et se repentit de manquer à sa parole envers sa femme pour obéir à sa maîtresse; puis, jetant un coup d'œil derrière lui, il s'arrêta un instant, indécis, à regarder une fenêtre de son hôtel, colorée en rouge sombre par la lueur d'une lampe, que reflétaient les rideaux de soie écarlate : c'était la chambre d'Emma où veillait cette lumière, gardienne de son sommeil.

Anatole faillit retourner sur ses pas et céder à l'influence d'une voix secrète qui l'invitait à ne point aller à l'Opéra. Mais le billet mystérieux de madame de Manigaud l'emporta, et M. de Brioude, avec l'intention de témoigner sa déférence à cet ordre en se montrant au bal, y courut à la hâte, pour en revenir plus tôt.

V

LE BAL DE L'OPÉRA.

Au moment où Anatole entrait dans le foyer, encombré d'une foule bourdonnante, un domino, qui était placé en embuscade près du grand escalier, s'élança vers lui, le saisit par le bras, et l'entraîna au fond d'un corridor obscur.

— Anatole, ce n'est pas de la sorte que je

veux être aimée! lui dit une voix fortement accentuée et aigre de colère, qu'il ne put s'empêcher de comparer à la voix douce et calme d'Emma.

— Vous avez voulu que je vienne ici, et je viens, reprit M. de Brioude avec soumission.

— Vous venez bien tard! répliqua-t-elle aigrement en lui lançant des regards irrités qui jaillissaient du masque comme des éclairs. Il y a une heure que j'attends; mais je vous excuserais si vous n'aviez pas d'autre tort!

— Quel tort? s'écria-t-il, outré de cette injustice, sans savoir encore quelle en était l'origine. Louise, vous êtes bien injuste; je fais tout pour vous plaire, pour vous prouver mon amour...

— Votre amour, Monsieur? je n'y crois plus, interrompit madame de Manigaud avec emportement.

— Que dites-vous, Louise? m'avez-vous appelé pour m'injurier, pour me désoler!...

— Je vous ai appelé pour vous convaincre de fausseté et pour rompre avec vous!

— Louise ne raille pas! je t'en conjure, repartit M. de Brioude en lui baisant une main qu'elle s'efforçait de disputer à ces caresses, que ne refroidissait pas le contact d'un gant parfumé.

— Vraiment! ai-je l'air de plaisanter, Monsieur? dit-elle d'un ton plus rude : ceci est une explication, et la dernière sans doute.

— Mon Dieu! on accuse les gens avant de les condamner, et on ne leur défend pas de se disculper.

— Moi, qui vous aime! moi, qui vous ai préféré à tant d'autres, plus dignes d'être aimés! murmura-t-elle en diminuant les intonations de sa voix, qui attirait la curiosité des passans; moi, enfin, qui ai trop long-temps souffert une rivale!

— Une rivale! répéta-t-il stupéfait; hé! qui donc?

— Votre femme! s'écria-t-elle avec un cri de rage.

— Louise, quelqu'un peut vous entendre ! parlez plus bas!... Mon amie, vous savez bien que je n'aime pas celle qui porte mon nom, mais que mon cœur n'a pas choisie?...

— Je sais que vous vous jouez de moi : hier encore, vous me juriez que le divorce était le plus ardent de vos vœux; que vous étiez impatient de me consacrer votre existence entière; que vous aviez honte des chaînes qui vous chargent; que vous les briseriez si vous ne pouviez parvenir à les détacher... Ces sermens étaient sur vos lèvres, mais non dans votre cœur!

— Je ne vous comprends pas, Louise, dit en tremblant Anatole, qui ne sentait jamais mieux sa faiblesse que vis-à-vis du caractère despote et violent de madame de Manigaud.

— M. de La Turbinière m'a raconté ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu!

— Pouvez-vous avoir égard aux sornettes de cet homme ?

— Ne vous a-t-il point fait une visite ce soir ?

— Hé bien !

— Hé bien ! il vous a vu aux genoux de votre femme, plus tendre, plus amoureux auprès d'elle que vous ne fûtes jamais pour moi !

— L'odieux mystificateur !

— Il vous a entendu prodiguer à cette femme mille témoignages d'attachement, lâche !

— C'est un mensonge, une calomnie, vous dis-je, puisque c'est vous seule que j'aime au monde !

— Moi seule ! s'écria madame de Manigaud en dirigeant sur lui deux yeux enflammés comme ceux d'une lionne en fureur ; si c'est moi seule que vous aimez, pourquoi vous tant inquiéter des sentimens de votre femme ?

— Louise, M. de La Turbinière a une langue

de vipère, dit Anatole, qui n'osa plus nier avec la même ténacité.

— M. de La Turbinière, du moins, n'a aucun intérêt à m'abuser. Voyons si vous le démentirez? N'avez-vous pas, devant lui, donné à cette femme d'admirables conseils de fidélité conjugale.

— Quand cela serait vrai? dit-il en hésitant.

— Si cela est vrai, vous ne m'aimez point comme je dois être aimée, et je suis une folle de vous aimer encore!

— Mon Dieu! que vous importe! reprit Anatole, qui était mal à son aise sur un sujet si délicat.

— Eh quoi! Monsieur, est-ce donc là ce que vous m'avez promis? s'écria madame de Manigaud, qui se croisa les bras et se posa devant lui comme une statue menaçante.

— Que vous ai-je promis? dit-il, déjà bouleversé par cette scène imprévue, qui s'animait par degrés.

— De quitter cette femme, de divorcer? reprit vivement le domino, dont la physionomie devait alors exprimer sous le masque toutes les angoisses de la passion la plus exaltée.

— Je ne demande pas mieux, répliqua M. de Brioude, interdit à l'idée des conditions de déshonneur qu'entraînerait peut-être ce divorce.

— Ce n'est pas assez que de l'attendre et de vous y soumettre; il faut le vouloir, il faut l'obtenir par tous les moyens possibles!

— Quels moyens? dit Anatole avec inquiétude, ne sachant ce qu'il répondrait dans le cas où ces moyens répugneraient à sa conscience.

— Les plus prompts, les plus infaillibles sont les meilleurs. En un mot, Anatole, je suis lasse de tolérer un partage offensant, et je vous somme d'opter entre elle et moi.

— Mon choix est fait, Louise, répondit Anatole avec un véritable élan de tendresse

qui toucha madame de Manigaud et calma sa fureur jalouse.

— Alors hâtez-vous d'en venir à un divorce nécessaire, Anatole; si vous tardez à le réclamer vous-même, on aura bientôt l'audace de l'exiger de vous, pour vous faire affront.

— Je vous atteste, Louise, que je n'ai pas moins d'ardeur que vous pour ce divorce; mais madame de Brioude s'est prononcée trop explicitement sur ce sujet, pour que j'espère la faire consentir à ce que nous désirons l'un et l'autre.

— Vous êtes plus faible qu'une femme, Anatole, murmura Louise, avec un sourire de dédain.

— Enfin, que puis-je faire? dit-il, tremblant qu'on ne le lui apprît.

— Tout, pour réussir! s'écria-t-elle d'un ton résolu.

— Vous ne m'ordonnez pas de la tuer? dit-il amèrement.

— Non, mais de rompre les liens qui vous unissent à elle.

— Ils sont rompus de fait, vous ne l'ignorez pas; elle n'est plus ma femme que de nom, et vous seule, Louise, toi seule, mon amie, as hérité de ses droits, de mon amour, de mon dévouement...

— Cependant on la nomme votre femme; vous habitez la même maison, peut-être la même chambre; vous la voyez tous les jours sans contrainte, sans vous cacher; vous la menez ouvertement dans le monde, vous ne rougissez pas d'elle, tandis que moi, votre maîtresse, votre femme par le cœur, vous ne venez chez moi qu'en cachette, vous n'osez avouer tout haut les sentimens que vous me jurez tout bas; vous avez honte de moi; vous ne voudriez point que je parusse à votre bras dans une promenade; vous me traitez comme une prostituée qu'on couvre de baisers en secret, qu'on couvrirait de crachats en public!

Anatole, cela ne peut durer plus long-temps! Cela va cesser d'une manière ou d'une autre.

— Sans doute, notre position respective a bien des embarras, bien des peines; j'en souffre plus que vous! reprit tristement M. de Brioude en baissant la tête.

— La faute en est à votre malheureuse faiblesse, qui ne sait pas prendre un parti, dit madame de Manigaud en lui pressant les mains qu'elle appuyait sur son cœur.

— Je ne suis pas si faible qu'on le suppose, et si j'étais décidé à suivre tel ou tel parti, je marcherais jusqu'au bout sans balancer, sans reculer: ce soir encore, j'essayais de préparer ce divorce.

— Ma lettre a donc produit bon effet? interrompit Louise, avec une pétulance qui la trahit elle-même.

— Je soupçonnais bien que c'était vous? dit Anatole, qui ne se fût pas, sans cette indiscrétion, rappelé la lettre anonyme dont il avait pourtant deviné l'auteur.

— Je ne m'en cache pas, répliqua-t-elle en dissimulant sa confusion par une fausse franchise, je l'ai fait pour vous rendre service : quel a été le résultat de ma ruse ?

— Madame de Brioude a déchiré votre lettre.

— Après l'avoir lue ?

— Sans que cette lecture fît la moindre impression sur elle.

— Elle n'a pas pleuré en la lisant ?

— Elle pleure toujours, c'est son passe-temps.

— Je suis étonnée qu'elle n'ait pas cherché, sollicité une explication avec vous, objecta madame de Manigaud en réfléchissant : cette explication, où elle se serait jetée dans un premier mouvement de colère, pouvait amener l'occasion qui vous manque pour une rupture décisive. Mais je ne renonce pas à y arriver tôt ou tard.

— Croyez-moi, Louise, contentons-nous d'être heureux d'intelligence, sans témoins, sans confidens ; oublions qu'il y a entre nous

une personne qui ne peut être un obstacle à notre affection mutuelle, quoique la société lui reconnaisse un titre que mon cœur lui refuse; oublions que la destinée s'oppose à une association que l'amour fonderait sur les ruines d'un mariage; oubliez que je suis marié, j'oublierai que vous l'avez été! Je t'ai donné mon sang, je te donnerais ma vie, Louise; mais je ne puis vous donner ce qui ne m'appartient pas.

— Ces belles paroles, si je les comprends, dit Louise, signifient que vous ne pensez plus à un divorce ?

— Ne pouvons-nous pas être heureux sans ce divorce ?

— Non, s'écria fièrement madame de Manigaud, non, du moins quant à moi! je ne veux plus être une maîtresse à qui l'on préfère toujours une femme légitime: je me suis donnée à vous tout entière, Anatole, et je n'accepte point de partage.

— Que vous êtes cruelle! disait M. de

Brioude, qui n'avait plus l'énergie d'une résistance passive. Que faut-il faire?

— Être homme, vouloir se faire obéir; commencer devant les tribunaux une instance en divorce.

— Du scandale! à quoi bon?

— Eh! voilà ce qui vous arrête!

— Encore une fois, sous quel prétexte.

— Votre volonté.

— Ce n'est pas une raison, aux yeux des juges.

— Eh bien! une autre, l'adultère par exemple!

— L'adultère! répéta M. de Brioude, frémissant de tout son corps. L'adultère, Madame!

— Oui, ce motif-là l'emporte toujours auprès des juges, qui sont ordinairement pères de famille.

— Mais elle n'est pas coupable, cette femme! reprit Anatole d'un air suppliant.

— Qui le sait? repartit légèrement Louise.

— Moi, Madame! je sais qu'elle ne s'est jamais rendue criminelle! s'écria solennelle-

ment M. de Brioude, chez qui se remuèrent à la fois toutes les fibres maritales.

— Êtes-vous insensé, Anatole? dit en éclatant de rire madame de Manigaud, plus surprise encore que fâchée de cet orgueil de mari. A Dieu ne plaise qu'elle soit criminelle, suivant votre expression tragique!

— Si j'en étais sûr! s'écria Anatole, avec un courroux concentré.

— Vous divorceriez?

— Je l'écraserais sous mes pieds! continua-t-il en joignant à cette menace une pantomime terrible.

— Ah! reprit madame de Manigaud en le le repoussant, vous l'aimez cette femme! Vous me sacrifiez à elle! vous vous êtes joué de moi, infâme! Adieu!

En prononçant ces mots avec une rage mêlée de mépris, Louise s'échappa et se perdit dans la foule, avant qu'Anatole, troublé et chagrin de cette apostrophe, eût la pensée de pour-

suivre la fugitive et de l'apaiser par une rétractation que l'amour eût arrachée à l'amour-propre conjugal.

Quand il essaya de la rejoindre, il s'aperçut avec dépit qu'il ne parviendrait pas à la reconnaître parmi cette cohue de dominos différens de couleurs, mais à peu près semblables d'aspect, sous ces masques également immobiles et mystérieux.

VI

LE COMPLOT.

Anatole se promenait lentement dans le foyer, la salle et les corridors de l'Opéra, examinant de près chaque femme masquée qui semblait le remarquer de loin, voyant partout la taille de madame de Manigaud, entendant partout le froissement de sa robe, écoutant les voix, flairant les parfums : il espérait découvrir le mouchoir ambré de sa maîtresse.

Il était si absorbé dans sa minutieuse recherche, qu'il ne répondait pas aux questions qu'on lui adressait au passage; il congédiait même assez brutalement les intrigues qu'on voulait nouer avec lui, et s'isolait tellement au milieu du bal, qu'il ne vit pas M. de La Turbinière passer et repasser accompagné d'un domino qui lui parlait avec feu.

— Hé, hé! dit à M. de Brioude le mystificateur qui vint se placer devant lui, après avoir fait asseoir sur une banquette le domino qu'il conduisait, vous y venez donc, mon cher!

— Ah! c'est vous, M. de La Turbinière! reprit Anatole, qui ne se souvenait plus de ses griefs contre ce malfaisant personnage. Où est-elle?

— Qui? votre femme? répliqua le mystificateur, avec une malicieuse grimace.

— Quel homme! s'écria M. de Brioude, qui faillit s'emporter. Avez-vous vu madame de Manigaud?

—Certes, oui; elle vous cherche, mon très-cher.

— Elle me cherche? reprit Anatole qui, joyeux plutôt qu'étonné, se mit à courir au hasard pour la rencontrer.

— Ne prenez donc pas le mors aux dents, cheval poussif du char de l'hyménée! criait M. de La Turbinière en s'efforçant d'arrêter cet amant qui ne l'écoutait pas.

— Elle me cherche? répétait-il en tournant les yeux à droite et à gauche, en se penchant vers tous les dominos. Elle n'est donc plus en colère contre moi!

— Comment se porte madame de Brioude? dit M. de La Turbinière en le retenant par le pan de son habit.

— Que voulez-vous dire? repartit brusquement Anatole.

— S'amuse-t-elle beaucoup? continua d'un air confidentiel le mystificateur sournois.

— Elle a peut-être de beaux rêves, puisqu'elle dort.

— Elle dort? reprit M. de La Turbinière, en faisant sonner sa langue au palais et en clignant d'un œil. Elle dort, la pauvre colombe : ne la réveillons pas!

— Je ne comprends pas vos facéties? répondit M. de Brioude, dans l'esprit de qui retentissait le mot d'ordre des infortunes conjugales; je n'ai nulle envie de les comprendre. Bonsoir.

— Bonne nuit, mon cher, et bonne nuit pour madame! dit le mystificateur en sifflotant de manière à imiter le cri étrange d'un oiseau allégorique.

— Si vous n'étiez pas un mystificateur de profession, reprit Anatole en se contraignant à paraître tranquille, vous n'auriez jamais le loisir de remettre l'épée dans le fourreau.

— Monsieur, croyez-vous que madame de Brioude ne sait pas que vous êtes ici? dit M. de La Turbinière, qui enfonça son chapeau en avant et prit un visage sinistre.

— Oui, je le crois! répondit M. de Brioude,

qui sentait le besoin de se rassurer lui-même, au sujet d'une inquiétude à laquelle M. de La Turbinière avait donné une nouvelle impulsion; je suis même certain que personne, chez moi, ne soupçonne mon absence, puisque je suis sorti sans lumière, par la petite porte du jardin, et que j'en ai la clé dans ma poche.

— Mon cher, voici madame de Manigaud qui vous appelle! dit M. de La Turbinière en profitant de la distraction d'Anatole pour lui enlever cette clé, avec une dextérité de prestidigitateur, qui était le comble de l'art dans les mystifications. Je vous laisse à vos amours, galant mari, et vais tirer les rideaux de madame Brioude.

M. de la Turbinière, après cette boutade, armé du passe-partout, à la conquête duquel il s'était si effrontément risqué, alla dans le vestiaire écrire un billet, qu'il rapporta promptement avec la clé à madame Manigaud, qui attendait la fin de cette aventure en s'animant

à la vengeance contre Anatole et surtout contre Emma, cette rivale qu'elle détestait davantage, depuis qu'on la lui avait préférée.

Elle entretint de ses projets le mystificateur, qui se frottait les mains et bondissait d'impatience : il avait trouvé dans la vengeance d'une femme plus de ressources de noire méchanceté que dans sa propre imagination, exercée à concevoir des ruses diaboliques. Cependant il eut un sentiment d'inquiétude sur les suites de ce plan hardi, qui pouvait amener une fâcheuse catastrophe, et il craignit de se voir impliqué dans une intrigue dont il ne sortirait pas sain et sauf.

— Je ne suis qu'un écolier auprès de vous! dit-il à madame de Manigaud qui lui avait arraché la lettre des mains, et qui cherchait quelqu'un parmi les hommes circulant autour d'elle : vous avez le feu sacré, parole d'honneur! Je vous rends les armes de la mystification, et je ne demande qu'à servir sous vos

ordres comme volontaire. Mais qui chargerez-vous des fonctions de maître des hautes-œuvres?

— Le premier venu, reprit-elle distraitement sans continuer son enquête; quelque bon garçon qui n'a pas peur, quelque figure à moustache; nous n'avons ici que l'embarras du choix.

— Mais il pourra de tout cela résulter une affaire désagréable? répliqua La Turbinière; le fait est grave : un flagrant délit! Si j'étais le mari, je ne demanderais pas mon reste, et dirais seulement : « Il paraît que je suis de trop ici! » M. de Brioude n'est pas comme moi : d'après la profession de foi qu'il faisait ce soir devant sa femme, je le crois capable de tuer les deux complices sur la place.

— Qu'il les tue! s'écria madame Manigaud, avec une froide cruauté : je serai débarrassée de cette femme qui m'importune, que je hais, que je rencontre toujours entre lui et moi!

— Voilà le grand mot lâché! O charmant

démon que vous êtes, vous gagnez plus de maris au divorce que Satan ne gagne d'ames à l'enfer! Quels bons tours vous avez joués à ce pauvre vieux mariage qui ne vous avait rien fait!... Hé, hé! n'est-ce point là le motif de la guerre que vous lui avez déclarée? Mystifié, ce digne mariage, mystifié comme un Beaunais!

— Je vous rejoins dans un moment, dit madame de Manigaud en lui quittant le bras pour suivre un jeune homme qu'elle avait choisi entre cent : attendez-moi là, pour savoir le succès de mon entreprise.

— Un mot seulement, mon adorable : je ne vous disputerai pas la gloire de votre intention devant Dieu, ni devant les hommes, entendez-vous?

— Oh! vous serez un des témoins, reprit-elle, en revenant à M. de La Turbinière.

— Témoin du duel?

— Non, du flagrant délit.

— C'est un peu sérieux pour une mystification, parole d'honneur.

— J'oubliais la clé : donnez-la-moi ?

— Ah ! la clé, un véritable passe-partout !... je n'y songeais pas plus que vous... Je l'ai mise dans ma poche en écrivant le petit poulet, Diantre ! l'aurais-je perdue !

— Perdue ! ô ciel ! je vous en voudrais toute ma vie, à la mort !

— Ne m'en voulez pas, gracieuse sylphide ! car la voici, cette clé qui doit ouvrir la porte à votre protégé. Comment le nommez-vous ?

— Je ne connais pas le nom de ce jeune homme ?

— J'entends par ce nom-là : le divorce !

VII

LE SÉIDE.

Madame de Manigaud, qui n'avait pas quitté des yeux l'inconnu qu'elle se proposait d'employer dans cette audacieuse intrigue, le rejoignit à travers la presse et lui prit le bras familièrement.

C'était un homme largement proportionné et richement étoffé, qui aurait pu, par sa taille et sa carrure, aspirer à la canne de tambour-

major, si la fortune militaire ne l'avait élevé, de campagne en campagne, au grade de lieutenant des grenadiers; il portait sa tête haute et souriait dans sa moustache en homme sûr de sa valeur intrinsèque.

Néanmoins aucun domino ne venait égayer la promenade du *vainqueur*, qui se rappelait, en manière de consolation, les conquêtes galantes qu'il avait laissées derrière lui; vainement il dévorait du regard tous ces masques noirs, qui devaient lui cacher de si jolis visages; vainement il s'aventurait à glisser quelques agaceries guerrières dans l'oreille de ses voisines : à peine s'il obtenait un coup d'œil ou bien une parole.

A cette époque, la société distinguée allait seule au bal de l'Opéra, pour s'y mêler aux gens de cour, et même aux personnes de la famille impériale. Un lieutenant en congé, espèce de paysan à demi civilisé par la magie des épaulettes, grand et bien fait, mais gauche dans son assurance, et rustique dans son exté-

rieur, n'avait pas en soi assez de prestige pour exciter la curiosité féminine, ni assez de nouveauté pour évoquer une aventure; car dans ce temps de batailles continuelles, presque tous les hommes appartenant aux armées, une moustache rébarbative n'était pas le gage infaillible des triomphes de boudoir. Les belles dames de Paris commençaient même à se lasser des uniformes les plus brillans, qu'elles partageaient avec tout le beau sexe de l'Europe vaincue, et une illustre princesse donnait l'exemple de cette désertion amoureuse, en remplaçant des maréchaux de France par un comédien. Enfin la tyrannie du sabre cessait dans les salons, en 1811.

— Es-tu brave? dit madame de Manigaud au lieutenant, ébahi de sentir un petit bras contre le sien.

— Je suis lieutenant au 10e des grenadiers! reprit-il fièrement en s'arrêtant avec complaisance sur ce simple énoncé de ses titres et qua-

lités, mais prêt à déployer ses états de service.

— C'est bien, répliqua madame de Manigaud qui prit plaisir à entendre la voix forte et à contempler l'air rodomont de ce chercheur d'aventures. Oseras-tu ?

— J'ose tout, interrompit-il en lui baisant la main à plusieurs reprises.

— Écoutez-moi ? dit-elle, peu sensible à ces rudes galanteries. Oserez-vous aller chez une dame qui vous attend?...

— Plaisante question ! s'écria-t-il en éclatant de rire : me prends-tu pour un péquin ?

— Je t'avertis qu'il y a bien quelque danger.

— J'en ai vu de pires certainement, et je suis revenu de plus d'un endroit où bien d'autres sont restés.

— Il faut y aller tout de suite.

— Attention au commandement.

— Voici une lettre qui vous est adressée.

— Une lettre, à moi! f..... !

— Ne l'ouvrez point : on pourrait nous remarquer ; vous la lirez dehors.

— Mais qu'est-ce qu'il y a dans cette lettre ?

— Un rendez-vous, sans doute.

— Pour moi ?

— Ce n'est point pour moi, j'imagine.

— Eh bien ! j'y vais.

— Tenez, voici la clé.

— Qu'est-ce que c'est que cette clé ?

— La lettre vous le dira. Adieu ; soyez discret, et ne perdez pas une minute.

— Il y a donc un mari ?

— Oui.

— Tant mieux, c'est pain bénit. Et la personne m'aime ?

— A la folie.

— Elle m'a vu ?

— Apparemment, puisqu'elle vous aime.

— Serait-ce toi, par hasard ?

— Moi ! je ne vous connais pas.

— Bah ! on a bientôt fait connaissance.

— Vous ferez ce qui vous plaira ; mais dé-

pêchez-vous. Vous savez qu'une femme mariée a des ménagemens à garder?

— Nous les garderons.

— Tâchez qu'on ne vous voie pas entrer dans la maison.

— Quand je devrais entrer par le trou de la serrure! Oh! comme les officiers du régiment seront jaloux de cette aubaine! Adieu; il ne faut pas faire attendre nos maîtresses!

Le lieutenant, qui se serait promené intrépidement en long et en large jusqu'à la fin du bal sans ce mystérieux incident, sortit tout joyeux de l'Opéra : il semblait avoir grandi de deux pouces, tant il se redressait en faisant sonner les talons de ses bottes.

Il s'approcha vivement d'une lanterne, et lut avec peine ce billet écrit au crayon, dont les caractères étaient effacés par le frottement :

« Depuis cinq ans je vous aime sans pouvoir « vous le dire : mon mari, qui soupçonne ce

« sentiment, que vous méritez à tant d'égards,
« est absent cette nuit; cette nuit, je puis
« vous recevoir chez moi facilement; mes
« gens sont couchés, je me trouve seule dans
« un pavillon écarté : viendrez-vous? Voici la
« clé d'une petite porte qui vous conduira dans
« mon appartement, rue de la Victoire, nu-
« méro 25. Mon cœur bat en vous attendant.
« Discrétion, prudence et amour. »

Cette lecture coûta de prodigieux efforts de divination à l'officier, qui ne lisait couramment que les écritures moulées des fourriers ou les bulletins imprimés. M. de La Turbinière avait cru ajouter un attrait de plus à cette épître en la traçant à la hâte d'une manière presque indéchiffrable; cependant le dieu malin qu'on représente aveugle rendit les yeux du lieutenant assez perçans pour retrouver la plupart des mots à travers un nuage de mine de plomb qui les enveloppait.

La perspicacité de ce héros galant ne fut en

défaut que pour le numéro de la maison, soit que le mystificateur eût mis par distraction un 5 au lieu d'un 6, soit que le froissement du papier eût changé tout-à-fait la figure du chiffre; toujours est-il que le triomphant séducteur n'eut plus en perspective que le numéro 25 : c'était justement celui de La Turbinière, qui demeurait vis-à-vis de M. de Brioude.

VIII

FURENS QUID FEMINA POSSIT.

Une heure après le départ de l'aventureux lieutenant, madame de Manigaud vint se jeter à la rencontre de M. de Brionde qui, désespérant de rejoindre sa maîtresse dans le bal, se disposait à l'aller chercher chez elle, où l'heure avancée avait pu la ramener.

Elle le regarda en silence, et il la reconnut avant qu'elle eût parlé; elle riait sous le

masque et n'opposa pas de résistance lorsqu'il l'entraîna dans une loge. M. de la Turbinière colla sa face grimaçante et railleuse à la vitre de cette loge, qu'Anatole avait refermée bruyamment derrière lui.

— Vous voilà donc enfin! dit M. de Brioude avec un air de prière et de reproche. Que vous êtes cruelle! que vous êtes injuste, Louise!

— Je ne vous connais pas, reprit-elle dédaigneusement.

— Tu ne me connais pas, Louise? Qu'ai-je fait pour être si maltraité par toi, que j'aime plus que tout au monde?

— Vous m'aimez plus que tout! Ah! vous mentez effrontément.

— Je dis vrai, Louise, je t'aime trop pour mon repos, pour mon bonheur.

— Eh bien! ne m'aimez pas, Monsieur.

— Ingrate! crois-tu qu'on puisse faire de l'amour comme d'un arbre qu'on coupe et qu'on déracine avant qu'il soit mort? Lors

même que je me prouverais que vous n'êtes pas digne d'être aimée de la sorte, parviendrais-je à ne plus vous aimer ou à vous aimer moins? Hélas! savez-vous si je ne me dis pas que j'ai tort de vous aimer, que je manque à des devoirs...?

— Fi donc! vous parlez comme un marchand de la rue Saint-Denis!

— Que demandez-vous de plus, je vous les ai sacrifiés, ces devoirs?

— Je vous tiens quitte de vos sacrifices, Monsieur.

— Louise, s'écria-t-il en lui serrant les mains avec transport, Louise, accable-moi de ta colère, plutôt que de me glacer par cette indifférence! Ordonne ce que je dois faire, j'obéirai sur-le-champ.

— Eh! Monsieur, je n'ordonne pas, je prie!

— Je te jure, Louise, que je t'obéirai! répéta-t-il avec cette exaltation passagère

que les esprits faibles prennent pour de la force.

— Vous consentez donc à vous séparer de cette femme? dit-elle en le regardant fixement.

— Oui, un jour sans doute.....

— Demain.

— Demain! mais c'est impossible; je n'ai rien à lui reprocher pour motiver, justifier une éclatante séparation.

— Vous le croyez? dit-elle avec un accent sardonique.

— Je le crois, parce que telle est la vérité, reprit-il en éprouvant une poignante appréhension qui se révélait à sa rougeur subite et au tremblement de sa voix.

— Vous êtes bien comme tous les maris!

— Vous dites que madame de Brioude me trompe, dit-il vivement.

— Je ne dis jamais ce que je pense sur des matières si délicates.

— Dites-le! répliqua-t-il avec impétuosité;

dites-le, où je vous accuserai de calomnier indignement une femme innocente!

— Bon! vous la tueriez, avez-vous dit? répondit-elle en ricanant.

— Je ne la tuerais pas, mais...

— Quel est ce mais? Vous lui pardonneriez?

— Lui pardonner! amère dérision! je la chasserais sans pitié.

— Alors chassez-la!

— Que voulez-vous dire? demanda-t-il pâle et consterné.

— Rien... presque rien. Je dis que votre femme, en ce moment même...

— Achevez! s'écria-t-il hors de lui.

— Vous en apprendrez davantage, si vous retournez chez vous.

— A l'instant. Vous m'accompagnerez?

— Volontiers.

— Louise, au nom du Ciel, n'est-ce pas une horrible épreuve que vous imaginez pour

me punir de ce que vous appelez mes préjugés ?

—Vous divorcerez ? lui dit-elle tendrement.

— La malheureuse! l'infâme! Mais c'est peut-être une fausse nouvelle ?

— Vous le verrez bien.

— D'où la tenez-vous ?

— En effet, on m'a probablement abusée : restons ici.

— Rester! rester quand mon honneur reçoit une tache qui ne se lave que dans du sang!

— Quel enfantillage ! un divorce, cela suffit.

— Cela suffit pour une femme qui s'est jouée de la foi conjugale, qui a imprimé cette tache au front de son mari.

— Venez donc!

— Louise, si vous m'avez trompé, dit-il solennellement, je vous mépriserai, je vous haïrai !...

— Et si je vous ai éclairé ?

— Oh! alors, répondit-il en se frappant la tête, alors!...

— Tu seras libre, Anatole, et je t'aimerai sans rougir!

— Venez! venez, Madame!

M. de Brioude, dans l'imagination duquel la prétendue infidélité de sa femme produisait un étrange désordre, sortit précipitamment de la loge en tirant après lui madame de Manigaud, que la passion empêchait de s'effrayer des conséquences d'un scandale public.

M. de la Turbinière fut presque renversé par la porte de la loge qu'Anatole poussa violemment, mais il n'eut pas la présence d'esprit de s'éclipser, comme il en avait l'intention, et, surpris à l'improviste par madame de Manigaud qui le nomma, il se vit forcé de suivre Anatole qui s'empara de lui et l'entraîna, aussi malgré tout ce qu'il put dire pour échapper au dénouement de la mystification.

— Venez, venez aussi, M. de la Turbi-

nière! lui dit Anatole dont la fureur étouffait la voix; si je pouvais avoir cent témoins, je les prendrais!

— Pourquoi n'avez-vous pas fait crier dans le bal, répondit l'inexorable mystificateur, que madame de Brioude serait visible cette nuit...?

—Taisez-vous, Monsieur! interrompit M. de Brioude, ne m'insultez pas!

Ils arrivèrent dans la rue de la Victoire. Pendant le chemin, Anatole gardait un silence farouche; madame de Manigaud l'imitait, comprenant bien que la situation était au dessus de toute espèce de dialogue. M. de la Turbinière avait essayé plusieurs fois de rompre ce silence par des plaisanteries, mais M. de Brioude lui fermait la bouche par des menaces brèves et terribles.

— Ma clé! s'écria soudain Anatole, qui fixait de loin un regard scrutateur sur la seule

fenêtre de son hôtel où luisait la clarté d'une lampe.

— Mon cher, quelque chien bien enragé vous aura mordu, dit M. de La Turbinière.

— Que cherchez-vous, Anatole? demanda madame de Manigaud.

— On m'a volé ma clé! la clé de la petite porte du jardin! reprit Anatole atterré.

— Autrefois les amans entraient par les fenêtres! dit le mystificateur.

— Oh! je ne doute plus maintenant de la trahison! s'écria M. de Brioude qui voulut se dégager du bras de madame de Manigaud.

— Qu'allez-vous faire? lui dit-elle effrayée de l'emportement d'Anatole qui se dirigeait de force vers la porte cochère.

— Je frapperai, je sonnerai jusqu'à ce qu'on ouvre! dit-il avec rage.

— Pour avertir le galant qu'il est découvert? dit M. de la Turbinière.

— Attendons ici, dans la rue, reprit ma-

dame de Manigaud. Il faudra bien que cet homme sorte par où il est entré.

— Vous plaît-il de monter chez moi, mon très-cher ! dit M. de La Turbinière ; des croisées de mon salon, nous serons aux premières loges.

— Attendons ! dit Anatole qui s'appuya contre une borne pour se soutenir, car il défaillait.

— Attendons, reprit le mystificateur. Si j'appelais mon domestique pour qu'il apportât des siéges ?

— Vous me servirez de témoin, mon ami ? dit M. de Brioude, préoccupé d'une idée de vengeance plus prompte qu'un divorce.

— Si vous en voulez un de plus, ma femme est là.

— Vous avez des armes ?

— Il n'y a pas d'eau bénite pour mettre en fuite ces diables de galans.

— J'aurai sa vie, ou il aura la mienne !

— Anatole, lui dit madame de Manigaud,

qui craignait de tomber dans le gouffre où elle avait précipité son amant, mon cher Anatole, vous devez être content d'une occasion qui vous fera divorcer?

— Content, Madame? content de mon déshonneur! fi donc!

— Mon Dieu! le divorce réparera tout.

— Je n'en serai pas moins voué au ridicule! je n'aurai pas moins vu ma honte! Comme il tarde, cet homme!

— S'il prévoyait que vous l'attendez, il se hâterait davantage, dit M. de La Turbinière.

— Je n'aurai jamais le courage de supporter plus long-temps cette angoisse, dit Anatole en ébranlant la porte à grands coups de marteau.

— O mon Dieu! vous attirerez tous les voisins aux fenêtres! s'écria madame de Manigaud, qui s'efforçait en vain de l'arrêter.

— Jacques, ouvre, c'est moi! Ouvriras-tu, misérable? disait-il en faisant un vacarme capable d'éveiller tout le quartier.

— J'espère que le bruit éveillera ma femme,

disait M. de la Turbinière en se frottant les mains ; ce sera un très-curieux spectacle pour la galerie.

IX.

L'ÉPREUVE.

— Demeurez un moment, dit Anatole à sa maîtresse en s'élançant dans la maison dont la porte venait de s'ouvrir; je vais vous les envoyer tous deux du haut de cette fenêtre!

Il disparut, sans que les efforts et les cris de madame de Manigaud pussent le retenir: elle se repentait d'avoir peut-être causé la perte

de deux personnes innocentes; elle attendait dans une affreuse anxiété; elle écoutait avec horreur les imprécations d'Anatole, qui avait franchi les escaliers, ouvert ou enfoncé les portes, et pénétré jusqu'à la chambre à coucher de sa femme, éveillée en sursaut par ce bruit de pas, de serrures et de voix.

— Qu'est-ce donc? dit Emma, se levant tout épouvantée sur son séant.

— Madame! c'est votre juge, c'est votre bourreau! s'écria M. de Brioude, qui fouilliat déjà le lit avec des mains et des regards investigateurs.

— Anatole! mon Dieu! en quel état vous êtes! qu'est-il arrivé?

— Où est-il? où est-il? dit M. de Brioude, furetant par tous les coins de la chambre.

— Qui?

— Cet homme.

— Y a-t-il des voleurs ici? s'écria-t-elle naïvement.

— Des voleurs ? reprit-il en s'apercevant qu'il avait été dupe d'une fausse nouvelle. Il n'y a personne !

— Anatole, je vous conjure de m'expliquer cela.

— Vous dormiez ?

—Sans doute.

— Vous étiez seule ?

— Seule ! dit-elle étonnée.

— Emma ! s'écria-t-il, cédant à un mouvement de généreux remords ; Emma ! ma pauvre Emma ! répétait-il en lui couvrant les mains de baisers.

— Anatole, qu'avez-vous ? que se passe-t-il ?

— Pardon, pardon, Emma ! disait-il ému jusqu'aux larmes ; je t'ai accusée, je t'ai soupçonnée...

— Moi !

— Je veux expier mon injustice, dit-il en allant à la fenêtre qu'il ouvrit avec tant de violence, que trois vitres volèrent en éclats.

— Anatole ! cria madame de Brioude qui

sauta hors de son lit, et courut en chemise à la fenêtre pour arrêter son mari, qu'elle croyait entraîné par une frénésie de suicide.

— Louise, dit d'une voix tonnante M. de Brioude, tenant Emma embrassée, voici ma réponse à vos calomnies! voici comme je venge ma femme indignement accusée!

X

LA MYSTIFICATION.

Ce tapage nocturne avait troublé le sommeil des habitans de la rue de la Victoire, et lorsque Anatole refermait sa fenêtre, d'autres fenêtres s'ouvraient aux environs.

M. de La Turbinière, seul dans la rue avec un domino, apprécia ce que sa position avait de singulier, et offrit un asile momentané, dans sa maison, à madame de Manigaud, qui,

tout émue de l'adieu lancé par son amant, était incapable de prendre une résolution, et s'abandonnait à un muet découragement. Mais le mystificateur eut beau présenter de cent façons, à la serrure, la clé qu'il tira de sa poche, cette clé refusait un usage qu'elle n'avait jamais eu; car c'était celle de la porte du jardin de M. de Brioude : M. de la Turbinière avait remis sa propre clé au lieutenant de grenadiers.

Cependant la porte du numéro 25 s'ouvrit en dedans, et l'officier sortit en jurant contre les maris qui ont des doubles clés; il s'éloigna la tête haute, après avoir repoussé militairement M. de la Turbinière, qui lui répondit par un salut gracieux.

— Parole d'honneur! dit le mystificateur, un peu étourdi du quiproquo; voilà encore une mystification ! mais ce n'est pas moi, c'est le hasard qu'il l'a faite.

FIN.